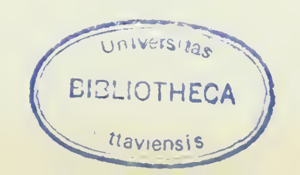


U d'/of OTTAWA
39003002439650

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamartine01desc


Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis



LAMARTINE

DU MÊME AUTEUR

LE ROMANTISME DES CLASSIQUES :

I. CORNEILLE, ROTROU, MOLIÈRE . . . . 1 vo[l]
II. RACINE. . . . . 2 —
III. LA ROCHEFOUCAULD, PASCAL, BOSSUET. . . 1 —
IV. BOILEAU, CHARLES PERRAULT. . . . . 1 —
V. LE THÉATRE DE VOLTAIRE. . . . . 1 —

LES DÉFORMATIONS DE LA LANGUE FRANÇAISE. . 1 —
LAMARTINE. . . . . 2 —
ÉTUDES SUR ARISTOPHANE. . . . . 1 —
LES COURTISANES GRECQUES ; LES POÉSIES DE SAPHO (Extrait de la *Revue des Deux Mondes*). . . 1 —
ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE, OU OBSERVATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LES ÉCRIVAINS ET LES ARTISTES. . . . . 1 —
LA VIE DES COMÉDIENS (Romans, Comédies, Satires ; — Biographies, Mémoires, Anecdotes) . . . . 1 —
HISTOIRE DE LA CONVERSATION. . . . . 1 —
CAUSERIES DE QUINZAINE (du *Journal des Débats*). 1 —
A BATONS ROMPUS (du *Journal des Débats*). . . . . 1 —
A PIED ET EN WAGON (du *Journal des Débats*. . . . 1 —
CHRISTOPHE COLOMB ET VASCO DE GAMA (du *Journal des Débats*). . . . . 1 —
LE PEUPLE ET LA BOURGEOISIE. . . . . 1 —
BENJAMIN FRANKLIN . . . . 1 —

PETITES ANTHOLOGIES :

LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DES FEMMES. . . 1 —
LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DE L'AMOUR. . . 1 —
LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DES ENFANTS. . 1 —

LES CONFÉRENCES EN BELGIQUE ET EN FRANCE. . 1 br.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LAMARTINE

PAR

EMILE DESCHANEL

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SÉNATEUR

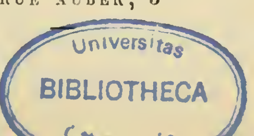
I



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tc
y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2336
.D44
1893
V. 1

AVANT-PROPOS

Sainte-Beuve a dit :

Lamartine est de tous les poètes célèbres celui qui se prête le moins à une biographie exacte, à une chronologie minutieuse, aux petits faits et aux anecdotes choisies. Son existence, large, simple, négligemment tracée, s'idéalise à distance et se compose en massifs lointains, à la façon des vastes paysages qu'il nous a prodigués. Dans sa vie comme dans ses tableaux, ce qui domine, c'est l'aspect verdoyant, la brise végétale ; c'est la lumière aux flancs des monts, c'est le souffle aux ombrages des cimes. Il est permis, en parlant d'un tel homme, de s'attacher à l'esprit des temps plutôt qu'aux détails vulgaires, qui chez d'autres pourraient être caractéristiques... Dans les femmes qu'il a aimées, même dans Elvire, Lamartine a aimé un constant idéal, un être angélique qu'il rêvait, l'immortelle beauté en un mot, l'Harmonie, la Muse. Qu'importent donc quelques détails de sa vie[1] ?

Portraits contemporains, tome Ier.

Un autre écrivain de notre temps qui, par les séductions et les prestiges de son style, paraît un petit-neveu de René, a développé récemment la même idée :

En quoi votre décomposition par l'analyse est-elle plus légitime que la création synthétique de la foule ? Dans une de ses poésies écrite loin de Milly, Lamartine avait parlé par erreur d'un lierre qui tapissait le mur de la maison ; il n'en existait point : par une inspiration délicate, sa mère planta le lierre absent et fit du mensonge une vérité. La foule, aidée par le temps, agit comme cette mère : elle achève l'œuvre du poète, elle fait des vérités de ses erreurs. Son opération est normale, conforme au travail de la Nature, qui retouche constamment ses œuvres, pour dégager les grandes lignes, pour les débarrasser du caduc et de l'accessoire. Ce qui crée de la vie est supérieur à ce qui en détruit[1].

Nous n'ôterons pas le lierre.

« L'idéal, a dit Lamartine, n'est que de la vérité à distance ». Et lui-même n'a-t-il pas été le poète et le politique de l'idéal ?

Mais que le point exact de la perspective est difficile à saisir ! Le mieux serait peut-être d'étudier d'abord les choses de près, avant de se donner la reculée nécessaire à la vue d'ensemble : on essaye-

1. Melchior de Vogüé, *Poésie et Vérité. Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1892. Recueilli dans *Heures d'histoire*.

rait ainsi de combiner l'analyse et la synthèse; et dès lors la vérité, pour n'être pas moins idéale, apparaîtrait sans doute un peu différente.

L'écueil de la critique généralisatrice est, en écartant l'analyse, en rejetant le détail, en supprimant les transitions, de diminuer la variété, la nuance. En se défiant trop de la réalité, on risque d'altérer la vérité elle-même, et de produire peu à peu un idéal factice. En voulant « créer de la vie » d'un côté, il faut prendre garde d'en détruire de l'autre.

Où commence, où finit le sacrifice légitime du réel? Vous raillez le zèle des secrétaires indiscrets, les enquêtes documentaires et les dossiers pesants des biographes « bien renseignés »; — votre dédain pourtant ne va pas jusqu'à n'en point cueillir les traits les plus caractéristiques (pour dire, il est vrai, que vous les repoussez), ce qui vous permet de montrer successivement à vos lecteurs les deux aspects de l'homme, tout en continuant à ne retenir pour vous-même que celui qui vous plaît le mieux, et de concilier ainsi le plaisir de vos préférences personnelles avec les devoirs de l'impartialité. Vous considérez, en un tel sujet, la froide exactitude des dates et des faits comme chose tout à fait secon-

daire, et votre âme de poète vous inspire cette parole profonde : « Quand il manque de mémoire, c'est par opulence d'imagination, par une puissance continue de création qui transforme le passé. » Qu'il s'agisse de ses passions, de ses prodigalités financières, de ses erreurs de doctrine ou de conduite, vous n'y trouvez jamais à reprendre « que le trop-plein d'une source pure, des dommages involontaires causés par des eaux fécondantes qui se donnent sans compter ». Vous tremblez enfin qu'on ne découvre dans quelque tiroir secret de Saint-Point les lettres de Julie, et vous priez qu'une main tutélaire les brûle bien vite, avant l'arrivée des éditeurs.

Oui, certes, je pense qu'il eût mieux valu ne pas lever devant la foule le voile et le linceul d'Elvire; oui, j'eusse préféré, je l'avoue, ne point connaître certaine lettre de M. Charles au moment où il va épouser mademoiselle de Desherettes ; cela me gêne, d'apercevoir, au-dessus du Lac immortel, l'aérostat du bon physicien regardant vers le ciel, non vers la terre. Je crois aussi que Lamartine lui-même eût mieux fait de ne pas livrer ses plus chers souvenirs à la curiosité publique, et de ne pas commencer la profanation. J'accorde volontiers qu'il y aurait mau-

vaise grâce à compter de trop près avec ce grand prodigue qui a dépensé sans mesure son génie et son âme aussi bien que son or. Et, quant à sa vie du dehors, il est bien vrai qu'on ne peut la juger sainement qu'à distance, parce que sa politique était surtout une politique d'avenir ; il parlait à la postérité autant qu'à ses contemporains, et le temps s'est chargé presque toujours, en somme, de lui donner raison.

Mais irez-vous jusqu'à regretter, avec quelques amis et surtout quelques ferventes admiratrices du poète, la publication de sa correspondance par la noble femme qui, après avoir été l'ange de sa vieillesse, demeure la gardienne fidèle de sa tombe et de sa gloire ? Pour nous, nous en remercions au contraire madame Valentine de Lamartine, et nous répétons après elle : « Le faire mieux connaître, c'est le faire mieux aimer. » La correspondance, sur certains points, détruit la légende, et cela est bien : la légende n'est pas l'idéal. La légende, en quelques parties, datait. Un Lamartine monotone, monocorde, solennel, un peu fané, que les jeunes gens ne lisaient plus, c'est un Lamartine de convention, celui-là ! Au contraire, nul n'est plus varié, plus vivant, plus moderne, plus pittoresque : c'est

celui-ci que nous aimons, c'est celui-ci qui nous attache, qui nous recrée, qui nous émeut.

Et si, relisant ces vers des premières *Méditations* dont M. Anatole France a dit qu'ils sont « sans art » et M. Jules Lemaître qu' « on ne sait pas comment ils sont faits », — et l'on sent bien ce qu'entendent par là ces deux rares esprits, — nous faisons voir que cette poésie, loin d'avoir jailli soudainement comme le poète se plaisait à le faire croire aux autres et à lui-même, s'est au contraire longtemps cherchée dans l'ombre en cent voies diverses avant de briller au soleil; si nous montrons par où cette poésie si neuve tenait cependant à ce qui l'avait précédée; si nous retrouvons les traces de ces longs tâtonnements dans les essais obscurs de la jeunesse et jusque dans les premiers crayons, dans les premières ébauches des chefs-d'œuvre ; si nous apprenons enfin « comment ces vers sont faits », — et cela, même en jetant les yeux sur les versions originales et les variantes, — le charme en sera-t-il moins vif, l'harmonie moins pénétrante, l'idéal moins pur ?

Si, étudiant ses écrits en prose, nous n'acceptons qu'avec réserves l'admiration sans limites de certains maîtres contemporains, et si nous croyons devoir

distinguer entre la langue naturelle et prime-sautière les lettres intimes, l'opulence des discours, et le style plus mêlé et inégal des ouvrages destinés au public ; si, d'un autre côté, nous constatons que ce génie essentiellement subjectif, — partant lyrique, — réussit moins par cela même dans les genres qui exigent des qualités objectives : histoire, épopée, théâtre, critique, nous reprochera-t-on ces distinctions, sans lesquelles il est impossible de bien connaître et sentir l'écrivain ?

De même, si nous observons que l'orateur, au lieu de s'emparer de la tribune et des assemblées comme par un coup de génie, a dû faire, là aussi, un assez long apprentissage, récitant ses premiers discours devant une Chambre indifférente; puis s'essayant à l'improvisation, et enfin lui donnant une part de plus en plus large ; s'assouplissant, par un labeur opiniâtre, aux luttes quotidiennes et aux discussions d'affaires ; parvenant peu à peu à la maîtrise en éloquence comme il avait fait en poésie, en quoi son prestige et son autorité oratoires en seront-ils diminués ?

Enfin, si, jugeant sa vie politique, nous n'acceptons ni la rigueur de ceux qui y voient seulement la périlleuse aventure d'une âme vaine et flottante,

d'une ambition déréglée, d'une imagination livrée à tous les souffles, ni l'apologie systématique de ceux qui ont essayé d'établir après coup, d'un bout à l'autre de sa carrière, une absolue et quelque peu artificielle unité; si le « voyant », le *vates*, qui, au lendemain de l'échauffourée de Strasbourg et à la veille du retour des restes mortels de Napoléon, avait lancé dans le plus lointain avenir les éclairs de son génie divinateur; si, dis-je, le même homme, après son triomphe de Février, pris, en quelque sorte, par le vertige de la chute qui commençait, parut perdre sa clairvoyance avec sa popularité, au point de fournir au prétendant ses armes les plus redoutables : l'unité de Chambre et l'élection du Président par le suffrage universel; et si, plus tard encore, — tout à la fin de sa vie, il est vrai, — le vieillard qui avait montré dans l'unité italienne le germe de l'unité allemande, se trompa sur l'expédition du Mexique, — le devoir de l'historien est-il de taire ces défaillances, — illusions d'une âme trop confiante, mirages d'une imagination trop vaste, — ou bien le seul hommage vraiment digne de cette grande mémoire n'est-il pas l'impartiale justice?

Bacon a dit : « Il faut se garder d'ôter les dé-

uts d'une pierre précieuse, de peur d'en ôter aussi
ı beauté. »

Ce n'est pas sans émotion que nous avons abordé étude de cet être unique, dont la vie et l'œuvre ont un monde. Nous avons du moins la confiance ue, s'il apparaît parfois, dans son extrême comlexité, un peu différent de celui auquel on s'était ccoutumé, il n'en sera ni moins grand, ni moins ttrayant, ni moins digne d'être aimé. Le drame st assez splendide et assez pathétique pour n'avoir as à craindre l'analyse ; les ombres ne sont pas les taches ; la réalité, en un si noble sujet, ne létruit pas l'harmonie ; et la vérité, même vue de rès, est encore l'idéal.

« Il y a plus de réelle grandeur, disait Lamartine, lans une bonne action, que dans un beau poème, u une grande victoire. » Mieux que personne il ouvait comparer ces trois grandeurs, les ayant éunies en lui. De plain-pied avec les sommets, il 'avait point à monter pour y atteindre. Jamais ien de médiocre n'entra dans cet esprit ; jamais e moindre grain de rancune ou de haine, même n ce monde de haine et d'envie qu'on nomme la olitique.

Doué de tous les dons souverains, — beauté, poésie, éloquence, courage, sens profond de l'avenir et, au-dessus du génie, la bonté, ce génie du cœur — Lamartine est un des plus nobles êtres qui aient paru sous le ciel de la France.

M. Alexandre Dumas fils a eu raison de dire : « Je ne le compare pas, je le sépare. »

Nous avons pensé qu'il y avait intérêt à remettre en pleine lumière, dans une étude d'ensemble, tous les aspects de cette grande figure trop longtemps négligée ; et que, soit dans l'ordre littéraire, soit dans l'ordre politique, les générations actuelles pouvaient trouver profit à la contempler.

La poésie de Lamartine a été une réaction contre l'école descriptive de Delille et contre l'école sensualiste de Parny : or, les mêmes maladies littéraires sévissant aujourd'hui plus que jamais, la poésie idéaliste est un antidote contre les vices de la littérature matérialiste, le triomphe de la sensation, l'abus du genre descriptif, l'idée et le sentiment sacrifiés aux jeux de la forme.

De même, la politique de Lamartine a été une constante lutte contre la politique terre à terre des intérêts matériels : or, le destin d'un peuple sans idéal est de s'enliser dans la médiocrité, dans

'égoïsme, dans la satisfaction des bas instincts et les plus hideux appétits. Nous devons entretenir lans la démocratie le culte des idées, et rien ne aurait y contribuer davantage que la glorification l'une telle mémoire.

Ainsi, soit en littérature, soit en politique, le ;énie de Lamartine est un cordial, une vertu; on œuvre enseigne aux écrivains, aussi bien qu'aux hommes d'État, que l'idéal est le maître du nonde.

LAMARTINE

CHAPITRE PREMIER

ILLE. — ENFANCE. — ÉDUCATION. — LECTURES.
INFLUENCES DIVERSES.

I

Un jour, en 1814, le roi Louis XVIII, impotent, itait en fauteuil roulant l'exposition de peinture Louvre. Il laissa tomber sa lorgnette. Un des des-du-corps qui marchaient à sa suite la lui nassa. Le roi le remercia d'un sourire et fixa lui son regard. C'était un beau jeune homme nviron vingt-cinq ans, de taille élancée, fils d'un cien officier de la monarchie, de Prât de Lamar-e, nom alors peu connu.

La famille, pendant l'Empire, avait fait voyager dolescent en Suisse et en Italie, ayant horreur du spotisme militaire et des tueries. Sitôt la Légitimité ablie, il était entré dans les gardes-du-roi, élite de s de famille qui « formaient comme une chevalerie provisée autour de la monarchie renaissante ».

Deux ans après, on aurait pu le voir, au bord d'un lac de la Savoie, assidu près d'une jeune femme qui était venue aux eaux d'Aix chercher comme lui la santé, ensuite, courant sur la grande route de Paris (s'il en faut croire la légende [1]) derrière une chaise de poste qui emportait la trop rapide apparition. Amour romanesque, qui bientôt rompu par la mort, idéalisé par le souvenir, allait faire de ce jeune homme un poète élégiaque, et immortaliser son nom avec celui d'Elvire prêté à la femme aimée.

De charmants tableaux de la société d'autrefois, tracés plus tard par lui dans ses *Confidences*, nous initient à ses origines paternelle et maternelle et à la vie intime de sa famille. Son grand-père était un vieux gentilhomme qui avait servi longtemps dans les armées de Louis XV et avait reçu la croix de Saint-Louis à la bataille de Fontenoy. Rentré dans sa province avec le grade de capitaine de cavalerie, possesseur d'une belle fortune, il avait épousé une riche héritière de Franche-Comté qui lui avait apporté en dot de belles terres et de grandes forêts. Il avait six enfants, trois fils et trois filles. D'après les idées du temps, la fortune de la famille avait été destinée tout entière à l'aîné des fils. Le second était entré malgré lui dans l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucune vocation. Des trois filles,

1. Brodée par lui-même, dans *Raphaël*, XLVI et XLVII.

deux avaient été élevées dans des couvents ; l'autre était chanoinesse.

Mon père était le dernier-né de cette nombreuse famille. Dès l'âge de seize ans, on l'avait mis au service dans le même régiment où avait servi avant lui son père. Ses camarades de régiment et les hommes de la société l'appelaient le chevalier de Lamartine ; les hommes du peuple et les hommes étrangers à son intimité l'appelaient M. de Prât. C'était le nom d'une terre de famille en Franche-Comté, dont mon grand-père lui avait donné le titre pour le distinguer de ses frères. On n'appelait ma mère que madame de Prât ; et j'ai moi-même porté ce nom dans mon enfance jusqu'à la mort de l'aîné de mes oncles à qui seul appartenait le nom de famille...

Mon père ne devait jamais se marier : c'était la règle du temps. Il devait vieillir dans le grade modeste de capitaine de cavalerie auquel il était arrivé de bonne heure, venir de temps en temps en semestre dans la maison paternelle, gagner lentement la croix de Saint-Louis, terme unique des ambitions du gentilhomme de province ; puis, dans son âge avancé, pourvu d'une petite pension du roi et d'une légitime plus mince encore, végéter inaperçu, sans biens, sans femme, sans postérité, jusqu'à ce que les infirmités et la maladie le reléguassent du salon à la chambre nue où pendaient au mur son casque et sa vieille épée, et qu'on dît un jour dans le château : « Le chevalier est mort. » — Mon père était le chevalier de Lamartine, et cette vie lui était destinée. Modeste et respectueux, il l'aurait acceptée en gémissant, mais sans murmure. Une circonstance vint changer inopinément tous ces arrangements du sort. Son frère aîné devint valétudinaire ; les médecins lui

déconseillèrent le mariage. Il dit à son père : « Il faut marier le chevalier. » — Ce fut un soulèvement général de tous les sentiments de famille et de tous les préjugés de l'habitude... Marier le chevalier ! c'était monstrueux ! — D'un autre côté, laisser éteindre la race,... c'était un crime contre le sang...

Il y avait, à cette époque, une institution florissante, institution religieuse et mondaine à la fois ; c'était celle qu'on appelait un chapitre de chanoinesses nobles.

Les jeunes chanoinesses pouvaient recevoir chacune leurs frères en visites pendant un certain nombre de jours, et elles pouvaient les présenter à leurs amies dans les sociétés du chapitre. Là se formaient naturellement les plus tendres liaisons de cœur entre les jeunes officiers venant passer quelques jours de semestre chez leur sœur et les jeunes amies de cette sœur. Il s'ensuivait bien, de temps en temps, quelques enlèvements, ou quelques chuchotements dans le chapitre ; mais, en général, une pieuse réserve, une décence irréprochable présidaient à ces rapports d'intimité si délicate ; et les sentiments mutuellement conçus, ranimés par des visites annuelles au chapitre, donnaient lieu plus tard à des mariages d'inclination, si rares à cette époque dans la société française. — Une des sœurs de mon père était chanoinesse d'un de ces chapitres nobles dans le Beaujolais, aux bords de la Saône, entre Lyon et Mâcon ; elle y avait fait ses vœux à vingt et un ans. Elle y avait une maison que mon grand-père avait bâtie pour elle. Elle y logeait une charmante amie de seize ans, qui venait d'entrer au chapitre. Mon père, en allant voir sa sœur à Salles (c'est le nom du village), fut frappé des grâces, de l'esprit et des qualités angéliques de cette jeune

personne. La jeune recluse et le bel officier s'aimèrent. La sœur de mon père fut la confidente naturelle de cette mutuelle tendresse. Elle la favorisa ; et, après bien des années de constance,... mon père épousa l'amie de sa sœur. — Alix des Roys, c'est le nom de notre mère, était fille de M. des Roys, intendant général des finances de M. le duc d'Orléans. Madame des Roys, sa femme, était sous-gouvernante des enfants de ce prince... M. et madame des Roys avaient un logement au Palais-Royal l'hiver et à Saint-Cloud l'été. Ma mère y naquit. Elle y fut élevée avec le futur roi Louis-Philippe, dans la familiarité .. qui s'établit toujours entre les enfants à peu près du même âge, participant aux mêmes leçons et aux mêmes jeux.

De ce mariage vinrent également six enfants, cinq filles[1] et un fils, celui dont nous allons étudier la vie et l'œuvre.

OEuvre multiple, éclatante, inégale ; étonnante vie, coupée en trois parties si différentes ! Jusqu'à trente ans, l'obscurité : aspirations vagues et immenses, essais très divers, tâtonnements innombrables, qui semblent ne devoir aboutir jamais ; puis soudaine révélation : trente ans de gloire resplendissante ; poète, orateur, historien, homme politique, dictateur de la parole ; modérant pendant trois mois, par l'éloquence, le courage et l'adresse, une révolution qu'il a contribué à faire naître ; éblouissant la France et le monde ; puis retombant dans la pénombre

1. Cécile, Eugénie, Suzanne, Césarine, Sophie, — qu'il peint successivement, pages 436 à 443 des *Nouvelles Confidences*.

pendant les dix-neuf ans qui lui restent à vivre et à se survivre : dix-neuf ans de délaissement, de détresse, de travail forcé et de décadence : cruelle rançon de quelques fautes parmi tant de grandeur !

En étudiant ces divers personnages, c'est l'homme aussi que nous étudierons, non seulement d'après ses œuvres, mais d'après sa correspondance et toutes les diverses empreintes qu'il a données de lui-même. Nous le laisserons souvent parler.

C'est le détail qui donne l'accent, la nuance juste, la physionomie, la vie. Sans le détail, tout reste à l'état abstrait et ne donne qu'une belle grisaille. — Mais l'idéal ? dit-on. — Oui, l'idéal ; mais il est nécessaire de l'animer, de lui donner la sève par la réalité. « La réalité est le sauvageon sur lequel on greffe l'idéal[1] ».

Lamartine est assez grand pour n'avoir pas à craindre qu'on l'étudie de près en tous ses aspects et qu'on l'analyse impartialement en ses qualités prodigieuses et en ses défauts souvent généreux. Nous éclairerons les œuvres du poète et de l'écrivain par sa vie ; et cette vie, nous la saisirons sur le fait, presque jour par jour, dans ses lettres intimes aux plus chers confidents de son adolescence et de sa jeunesse[2]. Nous ne négligerons pas pour cela les

1. X. Doudan, *Lettres*.

2. La *Correspondance*, en six volumes in-8°, se compose de mille et douze lettres. Elle commence au 24 septembre 1807, un mois avant qu'il ait dix-sept ans ; elle s'arrête à la fin de

autres sources d'informations qu'il a livrées au public[1]. Mais les renseignements presque involontaires sont moins sujets à caution que ceux qui ont été préparés à dessein par l'écrivain lui-même dans des *Mémoires* faits exprès et dans des *Confidences* destinées à l'univers. Nous contrôlerons, en tout cas, les uns par les autres, — avec autant de sympathie que de respect, mais guidé uniquement par l'amour de la vérité.

juin 1853, lorsqu'il est dans sa soixante-quatrième annee. Comme il a vécu jusqu'en 1869, près de quatre-vingts ans, il doit donc avoir écrit pendant les seize dernières années beaucoup d'autres lettres, non publiées jusqu'à présent. Les deux premiers tomes le furent en 1873, les quatre autres en 1874 et 1875, par sa nièce et fille adoptive madame Valentine de Lamartine, fille de sa sœur madame de Cessia.

1. Le livre posthume intitulé *le Manuscrit de ma Mère* donne l'histoire de sa famille et de son enfance ; — *Graziella*, épisode des *Confidences*, celle d'une passion juvénile, des années 1811 et 1812, lorsqu'il avait vingt et un à vingt-deux ans ; — *Raphaël*, celle d'un amour plus profond, des années 1816 et 1817, lorsqu'il en avait vingt-six à vingt-sept, quoique ce livre porte en sous-titre : *Pages de la vingtième année*. — Puis les *Confidences*, revenant en arrière, donnent le récit romancé de sa vie jusqu'à vingt-six ans, de 1790 à 1816. Les *Nouvelles Confidences* poursuivent ce récit jusqu'aux environs de 1820, date des *Méditations*. Plus tard, le *Commentaire* de toutes les *Méditations*, des *Harmonies* et des *Recueillements* brode de nouveaux détails autobiographiques où la fantaisie se donne carrière. Enfin les *Entretiens du Cours familier de Littérature* et les *Mémoires politiques* complètent l'autobiographie. Malgré l'épithète du titre, ces *Mémoires* ne sont pas exclusivement politiques : l'auteur y a recueilli ou repris, et cela dès le commencement, tous les détails sur sa famille et sa vie privée qu'il n'avait placés ni dans les premières, ni dans les secondes *Confidences*. — La *Correspondance* croise tout cela et souvent le rectifie.

II

Alphonse de Prât de Lamartine naquit à Mâcon le 21 octobre 1790, — date qu'il cacha longtemps. comme Chateaubriand la sienne : les poëtes, étant *hommes-femmes* selon le mot de Michelet, ont de ces faiblesses.

Quand on monte des bords de la Saône, par des pentes douces, dans la ville haute, on passe devant l'ancien hôtel des Lamartine, que possédait encore le grand-père du poète, rue Beauderon-de-Sennecé; puis, en tournant dans une petite rue à angle droit avec celle-ci et qui se nomme la rue des Ursulines, on trouve l'humble maison natale de l'auteur des *Méditations :* deux étages, deux fenêtres de façade [1]; au-dessus de la petite porte, un léger rinceau en accolade faisant l'arc au-dessus d'un modeste écusson inconnu, presque effacé : deux étoiles et un sapin. Cette maisonnette, par les jardins qui sont derrière, se rattachait au grand hôtel, en était une dépendance. Le grand-père, riche, habitait l'un; le père, pauvre, était réduit à l'autre. Il était major de cavalerie sous Louis XVI. Blessé le 10 août aux Tuileries en essayant de défendre son roi, il fut empri-

1. Comme la petite maison d'André Chénier, rue de Satory, à Versailles.

sonné sous la Terreur dans l'ancien couvent des Ursules, juste en face de cette petite maison, où habitait sa femme avec l'enfant âgé de trois ans. Ils se voyaient quelquefois. Le poète a donné, sur ces entrevues de son père et de sa mère, des détails romanesques.

Quelques biographes font naître Lamartine à Milly, à trois lieues de Mâcon, parce qu'une pièce des *Harmonies* a pour titre : *Milly ou la Terre natale*, et parce qu'il nomme Milly son « berceau »[1]. C'est qu'ensuite, quand son père fut sorti de prison, la famille s'en vint habiter à Milly, et que, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à trente, de 1794 à 1820, le futur poète y vécut presque toujours. Milly fut « la terre natale » de son génie, le « berceau » de sa première éducation paysanesque et buissonnière.

Au milieu des montagnes de la haute Bourgogne est blotti dans un pli de vallon le petit village : quelques maisons, en pierres grises à peine taillées, aux toits de tuiles creuses qui déjà annoncent le midi ; une de ces maisons, un peu plus grande, à deux étages (elle n'en avait alors qu'un et demi), s'élève sur un perron de quatre ou cinq marches aux pierres disjointes ; les murs non crépis. C'était le vendangeoir des seigneurs de Montceau, dont le

1. Dans les *Confidences*, IV, 2, il dit encore, en parlant de Milly : « le village obscur où le Ciel m'avait fait naître. »

château est à quelques lieues. Le grand-père venait là pour faire ses vendanges avec ses vignerons. Derrière la maison, le jardin — de tilleuls, de platanes, de noisetiers, — descend en pente; au bout une table de pierre, autour de laquelle la famille s'asseyait dans les soirs d'été. A cette extrémité du jardin, une petite porte s'ouvrait sur un sentier pierreux qui monte jusqu'au Craz.

Souvent, sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne...

C'est dans cette rustique demeure que la jeune mère vint, au sortir de la petite maison de la rue des Ursulines, habiter avec son mari et ses six enfants, pour y passer toute sa vie, et y mourir. Elle qui avait grandi à Saint-Cloud et au Palais-Royal, imaginez-la jetée tout à coup, à peine passé sa vingtième année, au fond de cette campagne, et arrivant sur un chariot traîné par des bœufs dans cette maison froide, nue, carrelée! Sa piété ne songea qu'à bénir la Providence de lui avoir donné ce nid caché pour y abriter sa couvée, cinq filles et ce fils. On voit à Saint-Point le portrait de la charmante jeune femme, (en une jolie miniature), à la physionomie sensée et douce, aux yeux fins et bons, un peu tristes. Le mari, ancien soldat, était d'un caractère cassant, parfois difficile.

La famille vivait de ses vignes, produit incertain et précaire.

En face de la maison, près de l'église, est le four

du village, où ils cuisaient leur pain comme tous les autres habitants, et où les pauvres venaient se chauffer. L'enfant, avec les fils des vignerons ses voisins, y faisait cuire des châtaignes et, de là, courait avec eux par monts et par vaux, menant la vie de petit paysan.

Il a pour compagnon, pour ami, un agneau. Il apprend avec horreur que le père va livrer l'agneau au boucher...

Je priai ma mère, j'obtins la grâce de mon ami... Bien que la nécessité de se conformer aux conditions de la société où l'on vit m'ait fait depuis manger ce que tout le monde mange, j'ai conservé une répugnance raisonnée pour la chair cuite, et il m'a toujours été difficile de ne pas voir dans l'état de boucher quelque chose de l'état de bourreau. — Je ne vécus donc jusqu'à douze ans que de pain, de laitage, de légumes et de fruits. Ma santé n'en fut pas moins forte, mon développement moins rapide ; et peut-être est-ce à ce régime que je dus cette pureté de traits, cette sensibilité exquise d'impressions et cette douceur sereine d'humeur et de caractère que je conservai jusqu'à cette époque [1].

Il ne faudrait pas cependant, d'après ce conte et d'autres pareils, croire que les influences féminines de sa mère et de ses sœurs l'eussent lui-même féminisé. Bien plus énergique et plus mâle qu'on ne le peint d'ordinaire et qu'il ne s'est quelquefois peint lui-même, il était d'un caractère vif, indépendant,

1. *Confidences*, livre IV.

prompt à se cabrer, soit contre l'autorité du père, avec lequel il ne s'entendait pas toujours, soit même contre la douceur de la mère, effrayée et parfois attristée de cette enfance rétive. Sans le vouloir, elle le gâtait : il se laissait faire et était un peu personnel, un peu brusque ; elle redoublait de douceur. Il ne faut pas du tout, comme on l'a fait, se figurer un enfant blond et mou, fait de rose et de miel. Il est dru et même assez rude, résistant, ayant du silex dans sa complexion, comme le terroir de ses vignes; prompt à s'exalter et prompt à s'abattre; d'un ressort puissant, d'une trempe d'acier, avec des alternances de tristesse; encore impétueux dans ses crises de pleurs et dans ses sanglots enfantins; difficile à manier et à conduire; riche de sève comme les ceps du Mâconnais : il en est un lui-même ; c'est là qu'il a pris terre et ciel : tout son être physique et moral est né de ce Milly, y a jeté des racines profondes, y a poussé en pleine terre de craie et en plein air, y a puisé tous les arômes et tous les sucs de son génie poétique et oratoire. Milly ne fait qu'un avec Lamartine.

Pays pastoral et agricole, pays de vigneronnages ; pas d'eau, peu d'arbres; des vignes jusqu'à mi-côte: au-dessus, des crêtes presque dénudées. Au loin, dans les fonds, quelques rideaux de peupliers donnent à ce paysage tranquille, d'une suavité mélancolique, la grâce et la légèreté.

Si, en montant de Milly jusqu'au Craz, on se re-

tourne de temps en temps vers le point qu'on vient de quitter, le village descend à vos pieds, avec sa petite église au clocher de pierre en forme de pyramide aiguë; l'horizon s'élargit, le spectacle change : Milly, qui était plateau, devient vallon : — ... « Vallon de mon enfance ! » Au delà, le pic du Monsard *(mons arduus)*, puis trois autres montagnes : la dent de Vergisson, celle de Solutré, celle de Saint-Sorlin; dans les intervalles, au delà encore, la Saône, ou les vapeurs qui s'en élèvent et en font deviner le cours.

Si ensuite, toujours au sommet du Craz, on regarde du côté opposé, on voit tout près, en contrebas, Sologny et un petit château en pierres blanches, qui fait penser à celui de madame de Thècle dans *Monsieur de Camors* : c'est ce qu'on appelle « la tour de Byone », quoiqu'il n'y ait plus aucune tour. Là demeurait Lucy L..., le premier amour de l'adolescent : seize ans, « des yeux d'un bleu de pervenche, des cheveux noirs et touffus, une bouche pensive qui riait peu...[1] »

Entre ce second tableau et le premier, si le regard retourne de l'un à l'autre, il rencontre la Croix-Blanche, le château des Moines et le Bois-Clair; des maisons de vignerons semées sur les pentes...

Tel est le cadre de quelques-unes des premières *Méditations*; on ne peut les en séparer; on ne les

1. *Confidences*, VI, 7.

comprend bien qu'en les y suivant pas à pas. Ces sentiers pierreux, cette montagne, ses bruyères et son petit bois de chênes font chanter dans votre mémoire, à chaque instant, quelques vers des *Méditations* ou des *Harmonies;* il semble qu'on les trouve avec le poète, tant ils sont cueillis sur le vif! A ceux qui n'ont pas vu ces choses, il peut sembler vague parfois; il est très précis[1].

Au sommet du Craz, l'enfant s'asseyait et regardait. Plus souvent, étendu, couché à même le sol, il tenait, dit-on, la terre embrassée. Lorsque l'on parcourt ces lieux, — surtout en automne, la saison propice, qui inspirait le mieux son âme, — on sent comment est né son génie. Lamartine, ainsi que Virgile, pousse comme une plante de sa terre natale. Sa poésie germe comme la vigne des coteaux de Milly. Elle a une saveur de terroir. Il n'y a pas seulement affinité entre la nature et lui, il se confond en elle; c'est elle qui parle et chante par sa

1. Ses descriptions, sauf quelques détails, sont prises sur le fait. Soit en vers, soit en prose, il est très exact; hormis lorsque l'artiste juge à propos de modifier un détail pour l'effet. Ainsi, dans le paysage de *l'Isolement,* il ajoute le lac, nécessaire au décor général des *Méditations:*

Là le lac immobile étend ses eaux dormantes.

Ailleurs, il dit: le Monsard « du *chamois* fréquenté ». Lisez: de la chèvre. Mais « chamois » fait mieux dans le paysage. De même, dans le *Voyage en Orient*, il représente Julia montant un superbe cheval arabe, — qui n'était qu'un bon petit âne. — Mais, sauf ces légères inexactitudes voulues, il peint bien ce qu'il voit.

voix. Comme il a vécu dans son sein, comme il a serré dans ses bras le sol natal, ses peintures ne ressemblent pas aux éclatantes descriptions de tels autres poètes, qui nous éblouissent sans nous émouvoir; celles-ci nous émeuvent parce qu'elles sont les effusions naturelles d'un cœur. — « Je ne me sens un peu de rosée dans le cœur que quand je suis bien seul avec la nature[1]. » — « Je hais les villes... Mes joies n'y sont jamais complètes... Mes peines y sont centuplées[2]. »

Milly, c'est le nid où il fut couvé, d'où il a ouvert ses ailes et pris son essor. Milly le charme, le console, — le suit, pour ainsi dire, partout où il va. Quand il visitera l'Attique, il y trouvera des ressemblances avec les sentiers rocailleux des pentes et des vallons du Mâconnais, « ses collines ruisselantes de pierre ». Tout ce paysage remplit ses poèmes et ses *Confidences*. Il l'a aimé avant de songer à le décrire ; il y a mêlé son âme ; et son âme aussi a reçu les effluves de toutes ces choses qu'on croit inanimées. Le vrai poète de la Nature est celui qui l'a respirée avant de la peindre.

D'autres n'ont que la patrie générale et vague ; ils n'ont pas un petit coin précis où se développa leur être. L'enfance de Victor Hugo, par exemple, emportée à travers les deux péninsules à la suite de son père soldat, reçoit des impressions cursives, que son

1. *Confidences*. — 54.
2. *Nouvelles Confidences*.

imagination, comme un verre grossissant, développera plus tard. Il peindra de teintes aussi vives l'Orient, qu'il n'a jamais vu. Sa poésie (je ne dis pas sa politique) est, pour ainsi dire, sans patrie; ou, si elle en a une, c'est l'Alhambra: patrie d'imagination, patrie extérieure à son âme. Musset a pour patrie unique Paris: là s'est développé l'« Enfant du Siècle » avec son scepticisme, qu'il impute à Voltaire, non moins parisien, mais plus français que lui. Lamartine, outre la grande patrie, a son petit pays, entre le Monsard et le Craz, sa maison, vêtue de vigne-vierge, avec le verger; et puis, non loin de là, Saint-Point et la vallée de la Valouze; et tout le Mâconnais enfin. L'âme de Lamartine est bourguignonne, comme celle de madame de Sévigné. Quand il parle d'elle, qu'adorait sa mère, on dirait qu'il parle de lui-même aussi :

Là, dit-il, elle avait respiré, avec cet air élastique et toujours frissonnant de la Haute-Bourgogne, cette vigueur de santé et cette impressionnabilité des sens qui donnèrent à son teint ces roses célèbres, et à son âme ce perpétuel frisson de sensibilité, prélude du génie, quand il n'est pas le prélude de la passion. J'étudiais avec complaisance les analogies mystérieuses de ce paysage serein sur un horizon grave avec l'esprit de cette femme mobile dont le sourire éclate sur un fond caché de mélancolie. *Qui ne connaît pas le site ne connaît pas la plante,* disent les Persans. L'homme est plante jusqu'à un certain âge de la vie, et l'âme a ses racines dans le sol, dans l'air et dans le ciel qui ont formé les sens [1].

1. *Cours familier de Littérature.*

III

La tendre mère, chrétienne fervente, lui apprenait à lire dans une Bible de Royaumont, pleine de belles images.

L'Évangile était son livre de chevet. Se défiant de son admiration pour Rousseau, quoique corrigée par son vif amour de madame de Sévigné sa compatriote, elle prit surtout Fénelon et l'*Imitation de Jésus-Christ* [1] pour ses guides, après l'Évangile. Elle fondait toutes ces bonnes semences et tous ces parfums dans son propre cœur, et en fit la manne dont elle nourrit ses filles et son unique fils. « Que n'a-t-elle pas fait pour élever cet homme, né non seulement de sa chair et de son sang, mais de sa pensée, de son cœur, de sa foi, de son âme tout entière [2] ! »

« Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux [3]. » — Première influence, toute religieuse.

En voici une autre. A la veillée, le père lisait

1. Plus tard, elle donnera à son fils la petite *Imitation*, où il retrouvera, encore longtemps après, les traces des larmes maternelles.

2. Mgr Perraud, discours sur Lamartine, au centenaire de Mâcon, 19 octobre 1890.

3. *Confidences.*

tout haut *Mérope*. Cette situation tragique d'une mère et d'un fils les émouvait. Le premier sentiment de la langue des vers vint de là à l'enfant (comme, à La Fontaine, d'une ode de Malherbe). Il lut ensuite lui-même *la Henriade*. Ces alexandrins, quoique secs, lui entraient aisément dans la mémoire et plaisaient à son oreille par la régularité. Au contraire, les vers irréguliers de La Fontaine le choquaient : il en méconnaissait la grâce. Il la méconnut toujours. Et puis la morale terre à terre du fabuliste lui répugnait. « Ses fables, dit-il, me paraissaient à la fois puériles, fausses et cruelles. Et je ne pus jamais les apprendre par cœur. » Cependant on peut s'étonner que l'auteur du prologue de *Jocelyn* n'ait pas goûté la poésie familière des *Filles de Minée ;* surtout, qu'il n'ait pas été attendri par la fable des *Deux Pigeons* et par celle des *Deux Amis*. D'ailleurs, pas plus chez Lamartine que chez La Fontaine l'ingénuité parfois n'exclut l'adresse ; l'un comme l'autre, à les observer de près, ont, si l'on peut dire, une certaine naïveté rusée, ou une finesse instinctive égale à leur bonhomie distraite. « La Fontaine, c'était un rêveur comme lui, épris comme lui de la solitude, du silence des bois, du charme de la mélancolie, et par moments raffolant de Platon[1]. » Ces quelques ressemblances auraient dû, ce me semble, atténuer l'antipathie.

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. Ier.

Le père leur lisait aussi *la Jérusalem délivrée*[1]; d'autres fois *Athalie*. Le fond chrétien du poème du Tasse mêlé avec l'esprit chevaleresque, la majesté des vers de Racine et tour à tour leur noble simplicité, surtout leur exquise harmonie, les enchantait. « Pour douze vers d'*Athalie*, dit-il, j'aurais donné tout La Fontaine. » Entre les poètes français, Racine restera à ses yeux l'artiste suprême. « Imitateur dans les sujets, dans la langue il est créateur... En diction poétique, après lui on peut descendre, mais on ne peut plus monter, à moins de monter plus haut que nature[2]. » Cependant Voltaire, avec ses grands vers, faisait presque autant d'effet sur l'enfant de huit ou neuf ans. Et cet effet laissera même des traces profondes dans une partie des œuvres du poète.

Le curé de Bussières, village voisin de Milly, l'abbé Dumont (l'original de Jocelyn) lui fait apprendre le rudiment.

L'enfant, au commencement de sa onzième année, est mis en pension à Lyon. Sevré des tendresses maternelles, au bout de quelque temps il s'enfuit et retourne tout seul à Milly. Le père gronde; la

1. Dans la traduction de Lebrun. — Lamartine dira plus tard, dans les *Confidences*, IV, 7 : « C'est le premier poète qui ait touché les fibres de mon imagination et de mon cœur. » — Au même endroit, il dit qu'il lisait aussi *Robinson* et Berquin.

2. *Cours familier de Littérature*, Entretien VIII.

mère et les sœurs intercèdent : on ne le ramène pas à Lyon. Mais, à douze ans, il est mis au collège de Belley en Bugey, chez les Pères de la Foi [1]. Il y fait ses études pendant quatre ou cinq ans. C'est là qu'il trouve pour camarade un autre enfant de famille royaliste, Aymon de Virieu, fils de l'ancien Constituant qui, devenu le chef de l'insurrection de Lyon contre les commissaires de la Convention, y fut assiégé par eux et tué dans une sortie [2]. L'orphelin, camarade de Lamartine, devint son plus intime ami ; c'est à lui que s'adresse le plus grand nombre des lettres de la Correspondance.

Après Aymon de Virieu, ses deux camarades préférés furent Guichard de Bienassis et Louis de Vignet [3].

1. Lamartine, dont la mémoire fait souvent erreur sur les dates, dit, dans le *Cours familier de Littérature*, t. XX, p. 1 : « J'entrai au collège des *Pères de la Foi* en 1806. » Ce chiffre ne paraît pas exact : en 1806, Lamartine avait seize ans ; et, comme il resta quatre ou cinq ans à ce collège, il en serait donc sorti à vingt ou vingt et un ans. Or, on sait d'autre part qu'il en sortit à dix-sept ; il y était donc entré à douze. — Au même endroit, il donne les détails suivants : « Les *Pères de la Foi*, pseudonyme des Jésuites... Collège composé de trois cents jeunes gens... A la fin de ma troisième année de rhétorique, j'obtins les onze prix de ma classe. » (P. 1 à 8.)

2. Sur le père d'Aymon de Virieu, voir *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution*, *Souvenirs du comte de Virieu*, par le marquis Costa de Beauregard ; Paris, Lyon, 1892.

3. Louis de Vignet « était, par sa mère, neveu des quatre De Maistre, gentilshommes savoyards d'un vrai mérite, mais de mérite très différent... » *(Cours familier de Littérature*, t. XX, p. 8.) Le frère aîné, Xavier de Vignet, épousa une des sœurs de Lamartine. Et ce fut chez les De Maistre que le poète rencontra sa future femme, miss Maria-Anna-Élisa Birch.

A tous les trois son amitié resta toujours fidèle et vive; mais avec Virieu, c'est un continuel épanchement du cœur, et pour nous une perpétuelle révélation.

IV

Nous avons noté les influences classiques, voici venir les influences romantiques.

Dès l'âge de douze ans, pendant les vacances. dans la bibliothèque du château de Bienassis, chez son camarade Guichard, il avait lu, dit-il, les *Confessions* de Jean-Jacques. Cependant il semble bien que l'influence de Rousseau se fit sentir à lui d'abord à travers *Paul et Virginie;* puis à travers Chateaubriand. Un jour, à Belley, le professeur de rhétorique, en promenade avec ses élèves dans une prairie, s'était assis sur un tronc d'arbre, et leur avait lu quelques pages du *Génie du Christianisme :* ils furent émerveillés de la musique, de la couleur et de la mélancolie de ce style[1]. « M. de Chateau-

1. Lamartine, dans sa vieillesse, revint en partie sur cette impression première, et fit ses réserves qu'il sembla antidater : « Je fus ébloui, mais non convaincu. Tout jeune que j'étais, cela me fit l'effet d'un beau thème de rhétorique... Nous écoutions, ravis comme par un langage inconnu, ce merveilleux style... Cependant je ne sais quel apprêt, tout en me charmant, me frappait... C'est de la beauté cherchée, cela sent la grande décadence... Nous n'en restâmes pas moins amoureux de Chateaubriand : le beau est si beau que son imitation nous fascine. » *(Cours familier de Littérature*, t. XXVII Entretien 161.)

briand, dit-il, fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès mon enfance le grand horizon de la poésie moderne. » A dix-neuf ans, il ne peut lire *René* sans pleurer.

René le mène à *Lara*. — *Childe-Harold*, *Manfred* et *Lara*, c'étaient, disait Chênedollé, « *René* habillé à la Shakespeare ».

Avec Chateaubriand, ce fut madame de Stael qui transmit à son âme adolescente le rayon de Jean-Jacques. « Il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera. »

Jean-Jacques lui-même, cependant, et les phrases de la *Nouvelle Héloïse*, l'enivrent d'abord. « Grand Dieu, quel livre! Comme c'est écrit! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas!... » Plus tard, dégrisé, il en sentira le froid, ou la sensualité déguisée.

Un matin du mois de mai 1810, dans sa vingtième année, il visite, au bord de la Saône, la grotte dans laquelle Jean-Jacques, bohème errant, passa deux nuits d'été. Il y cherche à son tour et croit y retrouver les impressions de l'enchanteur :

... J'y ai passé une délicieuse matinée... J'ai pris ensuite un bateau. J'ai traversé au bout de l'île de Perrache et j'y ai philosophiquement déjeuné avec de l'excellent lait et du pain de paysan. (Où étais-tu, Crillon?) J'avais les *Confessions* dans ma poche. Quel bal, quel spectacle vaut cette promenade? J'en étais devenu généreux, à

ma batelière et ma laitière m'ont regardé avec de grands yeux quand, dans un beau mouvement, j'ai tiré pour elles la pièce blanche. — Remerciez Rousseau.

Ces inspirateurs plus modernes élèvent devant ses yeux un idéal littéraire nouveau et donnent à son imagination la première secousse.

Son attention est éveillée aussi vers les littératures allemande et anglaise. Il lit déjà un peu l'anglais; mais il voudrait aussi, et encore plus, lire l'allemand. « Tout considéré, écrit-il, il n'y a plus que cette nation qui pense... Toute l'Europe recule, et ils avancent !... Ils iront plus loin que nous n'avons été, parce qu'ils fondent tout sur un principe vrai et sublime : Dieu, l'Infini ! »

« Quant à moi, je ne m'en cache pas, *Werther* a été une maladie mentale de mon adolescence poétique ; il a donné sa voix aux *Méditations* et à *Jocelyn*. Seulement, la grande religiosité qui manquait à Gœthe et qui surabonde en moi a fait monter mes chants de jeunesse au ciel, au lieu de les faire résonner comme une pelletée de terre sur une bière dans le sépulcre d'un suicidé[1]. »

Ainsi, de seize à vingt ans, il se joue à lui-même tour à tour, sur la scène de sa propre imagination, René, Oswald, Werther, Saint-Preux, surtout Paul

1. *Cours de Littérature*, Entretien XXXVIII, p. 102.

près de Virginie, qui deviendra Jocelyn près de Laurence[1].

Il se plaît aussi aux mélancolies de Young, de Gray, de William Cowper, et à celles du nuageux Ossian, auquel tout le monde croyait alors et qu'on admirait à l'égal d'Homère[2]. Bonaparte lui-même aimait à le lire pendant sa campagne d'Égypte. Gœthe en traduisait des parties. Chateaubriand en empruntait quelques procédés. « Atala et Chactas, dit M. Taine, sortent de la même fabrique que Malvina et Fingal[3]. » Les peintres s'en inspiraient comme les poètes : Girodet, loin de l'œil sévère de son maître David, s'émancipait à en dessiner des esquisses ; le maître lui faisait dire par son moniteur, le sage Boutard, que « les peintres comme les artistes feraient bien, s'ils ne voulaient s'égarer, de renvoyer le barde de Morven dans les brouillards d'où il était à peine sorti. » Mais ces brouillards n'étaient pas pour déplaire à Lamartine adolescent. Il écrivait à son ami :

La harpe de Morven de mon âme est l'emblème !

1. « Le génie pittoresque du prosateur a passé tout entier en cette muse. » — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 283.

2. Dans *Jocelyn* encore, Lamartine paraît croire à la réalité d'Ossian. Dans les *Confidences*, il le met sur la même ligne que le Dante et au-dessus d'Homère. C'est seulement dans les *Entretiens* du *Cours familier de Littérature* qu'il paraît avoir été informé de la supercherie de Macpherson. Encore ne renonce-t-il pas même alors à la réalité d'Ossian.

3. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. III.

Ossian fut l'Homère de sa jeunesse.

Telles étaient les diverses influences modernes qui, après les études classiques du collège de Belley ou entremêlées avec elles, au moins pendant les promenades ou les vacances, agissaient sur son imagination. Dans les *Confidences*, ces influences modernes seront mises au premier plan. Dans la réalité, il s'en faut de beaucoup : la *Correspondance* nous fait voir qu'en ses premiers essais de versification juvénile, c'est vers Gresset qu'il est attiré d'abord. Il en imite les vers minces, courts et sautillants, de huit ou de dix syllabes. C'est même dans ce mètre peu grave qu'il traduit d'abord des passages d'Ossian.—

En résumé, si l'on essaye de relever les semences premières reçues par sa jeune pensée ou les affinités naturelles de ce génie, on pourrait les marquer ainsi : l'Évangile, l'Imitation, et, ce me semble, François de Sales ; puis Racine, son grand maître en poésie ; Fénelon (il se définit lui-même *un fils de Fénelon et de madame de Staël*, « comme s'il y avait assisté », dit Sainte-Beuve) ; enfin les écrivains modernes qui l'ont profondément imprégné, fécondé, Jean-Jacques, Bernardin, Chateaubriand ; d'autre part, un peu d'Ossian, de Byron, de Tasse, de Pétrarque, de Gœthe. Au contraire, La Fontaine, l'Arioste, Montaigne ne lui vont guère. Montaigne lui avait plu d'abord, et lui est devenu antipathique après. Même quand le

doute viendra tenter sa foi d'enfance, Lamartine ne consentira jamais à dire : « Oh ! que c'est un doulx et mol chevet que l'ignorance et incuriosité, à reposer une tête bien faite ! » L'infini le tourmentera toujours. Chose étrange ! il n'aime pas non plus Bossuet : « C'est un de ces hommes que j'ai sur le cœur. »

Ce qu'il faut retenir de cette première époque, c'est d'abord l'origine royaliste par le père et l'éducation chrétienne par la mère, double empreinte qui marquera toute la jeunesse du poète et ne s'effacera jamais entièrement ; c'est ensuite la vie de famille, entre les caresses de la mère et des sœurs, six femmes pour l'aimer et lui embellir toutes choses et lui inspirer dès le berceau la pureté, la noblesse, la grâce, les élégances et élévations morales (tout ce qui a manqué à Jean-Jacques) ; cette adolescence rêveuse dans ce vallon, cette éducation libre et douce, rustique et féminine en même temps, dans la jolie nichée de jeunes sœurs, sous l'aile de la tendre mère ; la vie pleine, drue et verdissante au sein de la nature, où germe son génie ; enfin, lorsque vient l'âge des études, l'heureuse éclosion des amitiés, printemps du cœur, et les joies de la pensée, qui ne demande elle aussi qu'à s'ouvrir sous le rayonnement des belles œuvres classiques, auxquelles viennent se mêler des inspirations plus modernes, — ses premières amours littéraires.

CHAPITRE II

ADOLESCENCE. — VELLÉITÉS LITTÉRAIRES. PREMIÈRES AMOURS. — VOYAGE EN ITALIE.

I

Au sortir du collège, le jeune homme revient vivre à la campagne, à Milly, avec son père, sa mère et ses sœurs; doucement couvé par ces tendres influences. Sans faire choix d'une carrière, il vit là d'une vie oisive, lisant au hasard, se promenant, rêvant; puis, quand son imagination s'éveille, s'en allant seul au haut du Craz écouter sous les chênes la voix de la Muse, comme l'Hippolyte d'Euripide entend dans la forêt sa déesse sans la voir. Mais lui, « le grand diable de Bourgogne », il n'est pas, comme le chaste amant d'Artémis, l'ennemi des simples mortelles; loin de là! il remplit de ses escapades amoureuses les pentes du Vergisson et du Solutré. Qu'on y applaudisse ou qu'on le regrette, il était, comme le roi Henri, un vert galant. Le peu qui restait des

belles de ce temps-là dans les vallées du Mâconnais « en savaient bien que dire » naguère encore.

Sous prétexte de faire son droit et d'apprendre l'anglais, il passe les mois d'hiver à Mâcon. Là il a pour distractions le théâtre, bon ou mauvais, et les hasards de rencontres galantes qui rompent la monotonie de la vie provinciale : « Je dois, écrit-il à Guichard, trouver ce soir au théâtre une femme assez jolie et très coquine, avec laquelle j'ai ri toute la soirée hier dans une petite loge : honni soit qui mal y pense ! mais je m'amuse seulement à l'embrasser, à la chatouiller et à bavarder, sans aller plus loin. J'en espère faire autant tout à l'heure ; et puis, revenir tristement coucher tout seul. *Timeo Danaos*...[1] »

Il passe à Lyon quatre ou cinq mois, de janvier à mai 1810, loin de sa famille. La mère, tout en reconnaissant l'utilité « de le dépayser un peu et de l'habituer au monde », n'est pas sans inquiétude de cette trop grande liberté.

C'est bien pour lui à présent que j'ai besoin des secours de Dieu ! Ses passions commencent à se développer : je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses. Il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire. Ah ! s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter ! On nous blâme de le laisser aller passer l'hiver à Lyon, sur sa bonne foi, et on ne connaît pas mes raisons. Il faut laisser dire le public et faire ce qu'on croit le mieux. Il paraît bien altéré de connaissances, bien enclin à l'étude : nous espérons qu'avec plus de ressources dans

1. Du 19 août 1809.

une grande ville, il pourra mieux s'occuper et échapper aux dangers de l'oisiveté, que dans une petite ville où il n'y a d'occasions que pour le mal. D'ailleurs, nous sommes bien aises qu'on ne le voie pas trop ici, parce qu'il est d'une taille remarquable et qu'il pourrait tenter les agents de l'Empereur pour nous contraindre à le faire entrer dans l'armée et nous refuser le remplaçant que nous lui achetons.

Mais les « occasions pour le mal » ne se trouvent pas moins dans une grande ville que dans une petite. Il ne s'ennuie pas à Lyon, avec deux charmants voisinages et deux appartements commodes, abonnements aux deux spectacles. Mais l'argent va vite. Lorsqu'on est à sec, on doit retourner à Mâcon, on redevient sage. Avide de tout connaître, de développer ses facultés, il médite, en prose comme en vers, et dit à son ami :

« Qu'avons-nous donc tous deux dans l'âme, que rien ne saurait assouvir? Est-ce un besoin d'aimer? Non! j'ai été amoureux comme un fou, et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu; j'ai toujours vu quelque chose avant et au-dessus de toutes les puissances d'une passion même vraie et pure. Est-ce l'ambition? Pas tout à fait... » J'ai soif de tout connaître, peut-être de tout peindre. La conscience nous crie : « Travaillez, pour donner les intérêts de ce que vous avez reçu; travaillez, pour vous rendre utiles si vous le pouvez[1]... »

1. Du 30 juin 1810.

Cependant, travaux ou plaisirs trop vifs, soit à Lyon ou à Mâcon pendant les hivers et les printemps, soit à Milly pendant les étés et les automnes, sa santé florissante jusqu'alors commence à devenir inégale : tantôt dolent, fébrile; tantôt reprenant tout à coup l'essor; parfois gardant la chambre pendant de longs jours languissants, ranimé seulement de quelques lectures; puis, dès qu'un mieux se fait sentir par une éclaircie du ciel et de l'âme, montant à cheval, courant les monts et les vallées, soudainement ressuscité.

« Nous sommes vraiment de singuliers instruments, montés aujourd'hui sur un ton, demain sur un autre; et moi surtout, qui change d'idées et de goûts selon le vent qu'il fait et le plus ou moins d'élasticité de l'air[1]. »

« Il n'y a rien de bien pour moi que dans le mouvement en plein air, ou la solitude la plus parfaite dans ma chambre; partout ailleurs je souffre... Ce n'est que dans une complète solitude et un isolement total, que je puis supporter patiemment une vie qui m'est à charge[2]. »

1. *Correspondance*, t. II, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 131 et 140. A Virieu.

II

Il va quelquefois dans le monde, à Mâcon, à Lyon, ou à Paris; mais, timide et gauche, il s'y trouve mal à l'aise. « Pour la société, je suis comme toi, et pis encore, écrit-il à Guichard. Je ne vois presque personne et vis sans autre plaisir que le travail et tes lettres. Je suis embarrassé, gauche et timide, comme toi. Je ne sais ni dire une chose aimable, ni même répondre à un compliment. Cela me dégoûte, tout comme toi. Je deviens amoureux, comme toi encore, de toutes les femmes que je vois. Et cependant je n'ose pas faire un pas vers une. »

Cette timidité le rend un peu ours, il en convient. Une de ses sœurs va épouser Xavier de Vignet, frère aîné de son ami Louis[1]. « Les Vignet arrivent ces jours-ci pour la noce. Cela va me tourmenter encore. Je vais être forcé de faire le gentil pendant quinze jours; et je ne me supporte que seul au coin de mon feu. Et encore[2]! .... »

Rêver tranquillement en plein air ou dans sa chambre, ou lire ou écrire, voilà son goût.

1. Il eut la douleur de perdre cette sœur au mois de février 1824. Les quatre autres sœurs devinrent par mariage madame de Cessia, madame de Coppens, madame de Montherot et madame de Ligonnès. — Madame Valentine est la fille de madame de Cessia.

2. *Correspondance*, t. II, p. 302.

Il apprend à jouer de la basse[1], puis de la flûte. Il adore la poésie, ne hait pas l'histoire, a horreur des chiffres. Son père et son oncle veulent le forcer à recommencer ses mathématiques, qu'il a trop négligées[2]. Il prend la résolution de se faire soldat : il entrera dans la garde impériale. Mais sa mère lui dit qu'elle en mourra de chagrin. Alors il se résigne à reprendre son ancien maître de mathématiques.

Virieu lui propose de concourir ensemble pour un prix à l'Académie de Besançon. Il accueille l'idée avec enthousiasme. Oui, c'est cela, ils rédigeront à eux deux, et même peut-être à trois, avec Guichard, un brillant morceau sur un sujet historique.

« Quelle bonne idée tu as là, mon cher ami! Concourons à Besançon. Mille francs, morbleu! quel stimulant pour de pauvres diables qui n'ont pas le sou!... Et puis, de la gloire! Et puis, par-dessus tout, un but de travail!... Concourons, concourons!... Peut-être nous aurons le prix entre nous trois : car il faut engager Guichard à en être, absolument. Travaillons séparément, nous sommes trop loin... Donnons-nous mutuellement des idées. »

Les modèles qu'il propose à Virieu sont le *Charles XII* de Voltaire et la *Conjuration de Venise* de Saint-Réal.

« J'ai déjà parcouru le président Hénault, et je

1. Ou violoncelle.
2. *Correspondance*, 12 décembre 1808.

choisis la fameuse querelle des ducs de Bourgogne et d'Orléans, sauf meilleur avis. C'est dans le règne de Charles VI. Qu'en penses-tu? et que prends-tu?... Si tu savais aussi quelque prix de poésie, mande-le-moi.

» Mon morceau me semble brillant. Que de portraits! que de conjurations! que d'assassinats! que de parallèles! que de trahisons! que de crimes! que de querelles!... »

Ne saisit-on pas là en germe le futur auteur des *Girondins*, la promptitude d'imagination qui l'entraîne? Ce « morceau », à peine conçu, il le voit déjà « brillant ». Et ne prend-on pas aussi sur le fait les procédés rhétoriciens appris au collège de Belley? « Que de portraits! que de parallèles!... »

Puis, prenant feu de tous les côtés à la fois : « Envoie-moi ton plan de comédie ; j'en ferai un proverbe ou un vaudeville... Amitié, constance, étude! — *Post gloriam, lucrum!*... — O âme vile! »

Cette lettre est de mars 1809. Il a dix-neuf ans.

Après l'Académie de Besançon, il vise l'Athénée de Niort; l'Athénée d'Avignon avec un poème sur Pétrarque; puis l'Académie de Toulouse et les Jeux Floraux. Ah! s'il pouvait y obtenir la violette, quelle joie! « Dis-moi comment on ferait si on voulait envoyer quelque pièce aux Jeux Floraux. Sais-tu comment cela se pratique?... J'ai conseillé à Guichard de concourir pour un prix de poésie proposé par l'Athénée de Niort : le sujet est un petit poème sur

Tobie. Qu'en dis-tu? C'est aisé; mais la gloire est médiocre. C'est bon pour former. »

Sur ces entrefaites, ô merveille! Virieu est reçu correspondant de l'Académie de Lyon! Alphonse en est ébloui. « Je suis tombé des nues en apprenant ton élévation subite au trône académique. Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière! Je te respecte et te jalouse presque. Comment diable as-tu fait? quel ouvrage as-tu présenté? Fais-m'en vite recevoir aussi, et je te ferai agréger à celles de Dijon et de Mâcon, quand j'en serai, moyennant un petit mémoire *ad libitum*. — C'est un bon augure. Et puis nous pourrons dire, comme disait un officier de Saint-Louis à qui on faisait compliment sur sa croix : « C'est d'autant plus flatteur que je n'ai jamais servi ». Je me fais gloire de ta gloire devant tout le monde. Je le raconte à qui veut l'entendre. — A dix-huit ans! On n'en revient pas. »

Lui-même, à son tour, en 1811, est élu, comme il se le promettait, membre de l'Académie de Saône-et-Loire. Il compose, pour sa réception, un discours à fracas sur *l'Étude des Littératures étrangères*. Justement il était en train d'apprendre l'italien et l'anglais; au collège de Belley il avait appris un peu de latin, et pas beaucoup de grec [1]. Avec ce mince

1. Les Pères étaient en général plus latinistes qu'hellénistes ; sauf exception, comme le père Brumoy, traducteur de quelques chefs-d'œuvre du théâtre grec.

bagage, il s'élance. « J'ai mis dans mon discours tout ce que je sais d'italien, de grec, d'anglais surtout. »

Ainsi, cherchant ses voies, il essaye toutes ses facultés et aspire, faute de mieux, à une gloire de province.

III

Au travers de ses tentatives littéraires, on entrevoit quelques amourettes. L'ami Guichard en a donné l'exemple, et commencé les confidences : une jeune fille charmante est venue passer quelques jours chez sa mère, dont c'était la fête; il voit venir avec tristesse le jour où elle partira.

Eh bien? lui répond Lamartine, comment a été la fête de ta mère? et le départ de mademoiselle Berthier?

Que de baisers reçus ! que de larmes versées !

Es-tu toujours un peu épris? Pour moi, mon cher ami, je te le dis dans la jubilation, je ne suis pas encore amoureux ; ni un peu, ni beaucoup ; je suis libre ! et je désire l'être toujours. Mais qu'arrivera-t-il? je n'en sais rien. Jusqu'à présent je ne vois rien de digne d'une passion : rien que de petites effrontées, impudentes, coquettes, rien que de petites ignorantes imbéciles, malignes, médisantes, sottes, laides; et je crois que je me suis formé une idée de perfection que je ne trouverai

jamais, et, dans ce cas, je vis garçon; je m'occupe des lettres, que j'aime tous les jours davantage; je voyage, pour connaître un peu notre prison; je vais quelquefois, les hivers, à Paris, si Dieu m'en donne les moyens; et je passe ma vie en philosophe, modéré, content de son sort, faisant du bien autant qu'il peut, et n'ayant d'autres liens que ceux de l'amitié. Je te prédis que tu feras de même. — Mais, au nom de Dieu, ne va pas te fourrer dans le militaire! Tu en rêves de brillantes choses; la réalité te détromperait; et ton temps aurait été perdu [1].

Ainsi, le goût des lettres, de plus en plus vif; la répugnance à l'état militaire et aux mathématiques, et le souhait de ne pas se laisser prendre à l'amour, tels sont alors ses instincts et ses vœux.

Cependant lui qui s'applaudissait tant d'être libre et qui n'était pas loin de se moquer de son ami, voilà qu'il est pris à son tour! Il a affaire à une coquette, qui s'apprête à le tourmenter. — Heureusement il s'en dégage à temps :

« J'ai suivi ton conseil, j'ai voulu être sage, et j'ai presque tout oublié... Me voici aussi tranquille sur cet article-là que je l'étais il y a deux mois. Dieu soit béni!

Calme heureux, douce indifférence,
Vous rentrez enfin dans mon cœur!
Ah! ramenez-y le bonheur
Perdu par deux mois de constance!

1. A Guichard de Bienassis, 29 octobre 1808.

Nobles travaux, plaisirs si doux,
Premiers charmes de ma jeunesse,
Goûts d'amitié, goûts de sagesse,
Enfin, je vous retrouve tous !...

D'une trop flatteuse espérance
Tandis que l'amour m'enivrait,
Ma muse, hélas ! ne soupirait
Que la langoureuse romance !

Sous la fenêtre d'une belle,
Mêlant ma plainte aux bruits des vents,
Je chantais des vers languissants
Dont se moquait une cruelle !

Je pleurais... Hélas ! à mes cris
Elle faisait la sourde oreille...
Ami, je lui rends la pareille :
Elle pleure aujourd'hui, je ris !

» Moque-toi de moi, je te le permets, je suis si content d'être sorti de cette galère, que je ne me connais plus.

» ALONZO DE LAM[1]. »

Au mois de juin suivant, c'est Guichard qui est repris ; c'est Alonzo qui à son tour redevient confident. Il ne cherche point à contrarier son ami sur cette liaison nouvelle ; il semble plutôt y applaudir ; sa réponse commence par ce vers en guise d'épigraphe :

Mon ami, le bonheur n'est pas l'indifférence.

1. Lyon, 24 janvier 1809.

Puis la plume prend un joli galop de verve :

Aime-t-elle les vers et les poètes? A-t-elle lu? Raisonne-t-elle bien sur beaucoup de choses? Aime-t-elle la musique et la peinture? Comprend-elle ce que c'est que la gloire et l'immortalité du talent, ou méprise-t-elle ceux qui l'ont tant désirée? Juge-t-elle bien un morceau quelconque? Qui préfère-t-elle, de Voltaire ou de Racine, de madame de Genlis ou de madame de Stael (le style à part), d'Ovide ou de Tibulle? Il n'y a pas là d'indiscrétion ; je ne veux que m'assurer de ton bonheur.

Même mouvement, même série d'interrogations plaisantes dans la tirade de Valentin à l'oncle Van Buck[1].

Pour lui, il « ne veut plus s'embarrasser de femmes », c'est le mot de Gros-René ; il se félicite d'en être délivré.

Cela au mois d'août (1809). Mais, au mois de novembre, nouvelle aventure : il s'agit d'une jeune femme qui a le même âge que lui, dix-neuf ans ; « très jolie, très bonne, très simple et très naïve... » Trop naïve ! au bout d'une quinzaine, il en a assez : « C'est fini. Qu'est-ce qu'un peu de beauté, sans esprit? »

L'année d'après, passion plus vive. Dans un bal, à Màcon, il s'éprend d'une jeune voisine de campagne

1. Alfred de Musset, *Il ne faut jurer de rien*, acte Ier, scène I.

qui a quinze ou seize ans, mademoiselle Henriette P.; il veut l'épouser tout de suite. Ses parents ne se soucient point d'un mariage si précipité. Pour le soustraire à cette passion, — peut-être aussi à la conscription, qui fauchait toute la jeunesse (plusieurs passages de la *Correspondance* semblent autoriser cette conjecture[1]), — ils l'envoient en Italie. Une occasion se présente : le jeune homme, malgré son amour, n'y résiste guère ; si Henriette lui embrase l'âme, il aime fort les voyages aussi. « L'occasion n'a qu'un cheveu ! » dit-il. Il le saisit.

« Je vais avec une jeune femme, cousine de ma mère, et son mari. » Il va donc enfin voir Florence, Rome, Naples ! apprendre à parler italien !... revenir chargé d'impressions !... Désolé, avec cela, de quitter Henriette... Il part cependant ; c'est au mois de juin 1811.

En passant à Chambéry, il trouve Virieu, à qui il a donné rendez-vous ; ils visitent les Charmettes, y cherchent avec émotion les traces effacées de Jean-Jacques et de madame de Warens. — Virieu, ne pouvant le suivre plus loin pour le moment, le rejoindra plus tard à Naples. Notre voyageur repart donc sans lui, avec le jeune ménage.

Turin lui plaît fort, pour son élégance majestueuse, un peu régulière ; Milan davantage, pour son mouve-

1. Dans la même intention, trois ans plus tard, son père le fera nommer maire de Milly à vingt-trois ans, avec dispense d'âge. Voir la *Correspondance*, t. I, p. 356.

ment animé : il y passe ses soirées à la Scala, à entendre de belle musique, au milieu d'une foule bigarrée et libre, qui l'étonne et le scandalise un peu, « entre des abbés et des filles... Je ne m'accoutume point à ce mélange[1] ».

A Florence, il est présenté à la comtesse d'Albany, l'amie d'Alfieri, devenue celle d'un autre depuis qu'il est mort[2]. « J'avais dix-neuf ans (il se rajeunit un peu), une taille élancée, de beaux cheveux, non bouclés, mais ondulés, par leur souplesse naturelle, autour des tempes ; des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague. » Il décrit, avec non moins de détails, son costume, dont il ne paraît pas non plus mécontent : « un habit d'été gris bleu, un pantalon de nankin (c'était la mode depuis Werther), et un gilet de même étoffe, brodé de soie (par une de ses tantes). »

A Rome, il visite le tombeau du Tasse au couvent de Saint-Onuphre : car il se souvient de *la Jérusalem délivrée.* « Dans une vilaine petite église, un Frère m'a reçu et commençait à m'expliquer de mauvaises peintures et d'ennuyeuses inscriptions... — « Mais le tombeau du Tasse ? » lui

1. *Correspondance*, t. I, p. 313.

2. On sait que la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts prétendants à la couronne d'Angleterre, épousa Alfieri secrètement, vécut avec lui dans une retraite absolue, devint veuve une seconde fois, et n'avait pas attendu qu'elle le fût pour remplacer Alfieri par quelqu'un qui ne le valait pas, dit-on.

disais-je toujours. — *Per Dio!* le tombeau du Tasse! vous marchez dessus », m'a-t-il dit. Et, en effet, j'ai regardé à mes pieds, j'ai vu une très petite pierre carrée, et l'inscription : *Fratres hujus ecclesiæ*, etc. Je me suis jeté à genoux, je ne sais pas quelle prière j'ai faite, mais je sais bien que je pleurais en me relevant. »

Pendant ce voyage en Italie, il lit *Corinne*, au milieu même des monuments qu'elle décrit. Il est ravi de la noblesse de ses pensées ; se croit « transporté dans un autre monde, idéal, naturel, poétique »; s'éprend d'enthousiasme pour cette âme libérale : « Quand j'aurai de l'argent et un joli petit cabinet comme le tien, écrit-il à Virieu, j'achèterai les bustes de Virgile, de Racine, de Voltaire, du Tasse, d'Alfieri, de Pope. Celui de madame de Stael, en dépit des jaloux, aura aussi sa place, un peu plus bas; ne fût-ce que par reconnaissance! Lis *Corinne!...* »

Virieu suit son conseil, et partage son admiration. Plus tard, il introduira Lamartine chez la fille de madame de Stael, la charmante duchesse de Broglie.

IV

De Rome, le voyageur s'en va à Naples ; il y arrive à la fin de novembre 1811 [1]. Ce beau ciel,

1. Comme le fait voir la *Correspondance*, et non, comme disent les *Confidences*, le 1er avril 1812.

cette lumière pure, cet air limpide et transparent, ce golfe d'azur aux vagues légères sur lesquelles la voix rebondit et chante, ces bords aux teintes merveilleuses, aux lignes assouplies, ces rivages plantés d'orangers et de citronniers qui livrent leurs parfums aux brises, plongent le jeune homme dans le paradis de ses rêves, dans une atmosphère d'amour. Ici commence un autre épisode.

Lamartine logeait chez un de ses parents, M. Dareste de La Chavanne, qui était directeur de la manufacture royale des tabacs, sous le roi Murat. Là travaillait une petite plieuse de cigarettes, fille d'une famille de pêcheurs de l'île de Procida, qui devint plus tard polisseuse de corail, à ce que disent les *Confidences*, où son histoire est racontée et romancée sous le nom de *Graziella*. A sa vue, la pauvre Henriette est oubliée, et toutes les belles phrases à la Saint-Preux qu'il écrivait à Guichard en l'honneur d'elle :

Ah mon ami ! il faut que je rompe les liens les plus doux, que je me condamne pendant sept ou huit mois à une douleur mille fois pire que la mort!... Puissent les souvenirs de cette superbe Italie distraire un peu mon esprit de toutes les peines de mon cœur !... C'est tout ce que je puis espérer, car le mal est sans remède ! Et le temps même ne peut que me le rendre moins insupportable, sans jamais le guérir !

Le 13 octobre suivant encore, lui annonçant que Virieu va arriver à Naples :

Tu me crois sans doute bien heureux? ô mon ami, tu ne sais donc pas ce que j'ai laissé en France? Tu ne sais donc pas que toute espérance est morte dans mon cœur? et que, plus à plaindre que Saint-Preux, je n'aurai connu pour toute ma vie qu'une passion sans aucune jouissance et qui va me précipiter dans un abîme sans fond!... Plongé dans la misère et l'opprobre... pour avoir aimé, et de la manière la plus pure et la plus noble!... O hommes, ô cruel empire de l'orgueil mal placé et des sots préjugés qui nous égarent!...

« La misère et l'opprobre », c'est du Voltaire; le reste, c'est du Rousseau. Pendant qu'il fait ainsi du style et se monte l'imagination, le camarade Virieu arrive à Naples vers la fin de janvier. Soudain voilà qu'Alonzo et Aymon, dans la bienheureuse ville peu sévère, et dans les bois d'orangers alentour, ou sur la baie enchanteresse, passent très doucement les jours et les nuits. Foin des tristesses imaginaires! et vive les réalités neuves! Aymon, lui aussi, a trouvé quelque Sorrentine, amie de la Prociditane. Les deux couples s'en vont errer le soir sur le golfe de Baïa, où la lune répand ses féeries... Dans les *Méditations* mêmes, se retrouvera la trace idéalisée de ces nuits d'amour. Une des pièces, dédiée d'abord à Graziella, ensuite à Elvire, — ô légèreté des poètes! — brouille ensemble ces souvenirs qu'on aurait voulu croire si différents!

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;

Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore...
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!...

. . . .

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir!
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse
Que restera-t-il d'elle? A peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

Une autre Méditation, adressée à *Graziella*, fut composée ensuite pour remplacer la pièce qu'on lui avait ôtée : ô poètes, quel sable mouvant que vos cœurs! Passions aussi éphémères que soudaines! Du moins, quand elles sont éteintes, ne mêlez pas leurs cendres!

En dépit de ce mépris superbe dont le noble poète enveloppe, longtemps après, « la vulgaire jeunesse s'enivrant de plaisir », dans ce printemps de 1812 nos deux amis n'en dédaignaient pas tant « la coupe enchanteresse »; témoin ces vers charmants, si expressifs sous le voile diaphane de la poésie :

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!

Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits[1] !

Ainsi chaque poète immortalise le pays où il aima, où il fut aimé; ainsi Jean-Jacques a peint d'une prose magique, égale à la plus belle poésie, le Léman où, toute sa vie, il promena les enchantements de sa jeunesse ; ainsi l'auteur de *Paul et Virginie* a attaché son nom à l'Ile de France, aux bananiers, aux avenues de bambous et de palmistes du quartier des Pamplemousses ; ainsi le nom de Chateaubriand est à jamais inséparable des forêts vierges de l'Amérique et des savanes du Canada ; ainsi Naples, et Procida, et Ischia et Nisida appartiennent à Lamartine, comme à Horace Tibur, comme à Pétrarque Vaucluse, pour l'éternité.

Soudain Virieu est rappelé en France, il part. L'amant de Graziella, quoique rappelé aussi, reste quelque temps encore, « tout à la passion du vague et de l'inconnu... Bien que mon cœur fût de sable alors, cette fleur de mer s'y enracinait pour plus d'une saison, comme les lys miraculeux de la petite plage s'enracinent sur les grèves de l'île d'Ischia. »

1. *Nouvelles Méditations. Le Passé,* à Aymon de Virieu.

V

Revenu enfin, lui aussi, en France, faute d'argent, il s'ennuie d'abord dans ce Milly un peu monotone. Après le voyage enivrant, son trou de province lui paraît lugubre; il prend l'existence en dégoût. A quoi lui sert son intelligence? se demande-t-il. « Est-ce un bien ou un tourment de cette vie? Est-ce un don céleste, ou est-ce une ridicule illusion? Puisque le Ciel a voulu que nous fussions d'éternels ignorants, à quoi bon l'insatiable curiosité qui nous dévore?... »

Ainsi écrit-il à son compagnon de voyage vers la fin de cette année 1812, si remplie pour tous deux de souvenirs qui ne laissent d'abord après eux que mélancolie. L'année suivante, pour se distraire, il se fait écrire par lui un prétexte d'aller à Paris. Il y reste une partie de 1813, du printemps jusqu'à l'automne, y mène une vie dissipée, passe souvent des nuits au jeu, fait des dettes, enfin tombe malade d'insomnie, de fatigue et d'inquiétude. La pauvre mère accourt, avec le peu d'argent qu'elle a pu trouver encore, accompagnée de sa seconde fille, Eugénie, qu'elle a mise dans la confidence, pendant que le père est en voyage. Elle se garde de descendre à l'hôtel où loge son fils, de peur de lui donner une émotion trop forte :

D'ailleurs, je tremblais que mon enfant ne fût trop

changé de figure, et que son changement ne me fît évanouir si je le voyais sans préparation. Je descendis dans un hôtel voisin. Il était encore grand jour. Dieu! que je souffrais de retarder ainsi le plaisir de l'embrasser, et d'attendre jusqu'au lendemain! J'étais anéantie d'inquiétude, pleurant et priant sur un canapé, la fenêtre ouverte. Eugénie se mit à cette fenêtre pour voir passer les voitures qui se rendaient à l'Opéra ou au Théâtre-Français; tout à coup elle jeta un cri et me dit : « Maman, venez, je crois que je vois Alphonse! » Je courus, et je le reconnus effectivement : il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même, avec un autre jeune homme à côté de lui; il avait l'air fort gai et fort animé, ce qui me rassura beaucoup. C'était bien lui : toutes mes inquiétudes tombèrent à sa vue; je ne voulus pas troubler sa soirée. Je passai une assez bonne nuit [1]...

Le lendemain matin, elle écrit à son fils, lui annonce sa venue, le voit, l'embrasse, le tire d'embarras encore une fois; mais le remmène à Milly.

Il se remet au travail, seul refuge! et recommence toutes sortes d'essais — épiques, dramatiques, lyriques, — sans se lasser : tantôt porté par l'espérance jusqu'aux nues, tantôt retombant dans le désespoir.

Il a vingt-trois ans ; une ambition naissante, sans objet défini, mille aspirations vagues l'agitent. Il est souvent malade du foie. Pendant ses convalescences ou ses mélancolies, il lit pêle-mêle, pour se distraire, les romans de madame

1. *Le Manuscrit de ma Mère.*

Cottin, ceux de Richardson et ceux de Pigault-Lebrun. Il trouve ceux-ci « drôles, malgré leur ton canaille et leurs plats lieux-communs ». Il y découvre « des chapitres de génie ». Quant à *Clarisse Harlowe*, il avait essayé plusieurs fois de la lire ; l'ennui l'arrêtait toujours au premier volume; « enfin je l'ai vaincu, et j'en ai été bien récompensé par les sept ou huit derniers. Cette lecture a redoublé mes bonnes dispositions à la vertu... Je lis aussi des sonnets de Pétrarque, que je n'entendais guère en Italie, et que je trouvais mauvais. Je les entends maintenant comme du français, je ne sais pourquoi ; et j'y trouve des choses ravissantes. Il y a temps pour tout, et telle ou telle disposition de l'âme ou de l'esprit nous donne de la répugnance ou du goût pour un homme ou pour un livre ».

Il « ne sait pourquoi », l'ingénu !... C'est que l'Italie elle-même, par les yeux et les lèvres de Graziella, lui a donné des clartés sur Pétrarque, et sur bien d'autres choses ! c'est que l'Italie a parlé à sa fibre de race latine, ausonienne ! c'est que l'Italie lui a ouvert les yeux, l'esprit, le cœur, et les sentiers des Muses ! c'est que l'Italie, sous toutes les formes et par son ciel même, lui a révélé la beauté ! c'est qu'elle lui a donné deux sens nouveaux, qui n'en sont qu'un : l'amour et la poésie !

CHAPITRE III

LONGS TATONNEMENTS. — ENFIN IL TROUVE SA VOIE : GENRE ÉLÉGIAQUE RENOUVELÉ.

I

Un de nos critiques les plus fins et les plus poètes, un des meilleurs juges par conséquent en ces matières, M. Anatole France, a dit que Lamartine était « sans art ». Formule cursive, qui demande à être analysée.

Lamartine lui-même, avec sincérité sans doute, mais aussi avec un peu de coquetterie, a pu contribuer à répandre cette idée, lorsqu'il disait : « Je n'aime pas l'effort », — ou bien : « Je n'étais pas *auteur*, j'étais ce que les modernes appellent un *amateur*, ce que les anciens appelaient un *curieux* de littérature, comme je suppose que Horace, Cicéron, Scipion, César lui-même, l'étaient de leur temps. La poésie n'était pas mon métier; c'était un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune

dans ma vie. J'aspirais à autre chose, je me destinais à d'autres travaux. » C'est au moment où il sera décidément devenu un politique qu'il présentera les choses sous cet aspect. Assurément, il n'est pas aussi préoccupé du métier que Chateaubriand, Victor Hugo, M. Leconte de Lisle ou M. Sully-Prudhomme. Il n'appartient à aucun cénacle, et n'en veut fonder aucun; il n'a point de doctrine, il n'a que des instincts : il est nouveau sans préméditation. Son cœur est la source de son génie. Il n'a pas plus de théorie que de bibliothèque. Il n'est ni classique ni romantique; il ne dogmatise point. Il n'est pas chef d'école en littérature[1], non plus qu'il ne sera jamais chef de parti en politique. Il est lui-même et c'est assez.

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme[2].

Oui « le poète est chose ailée, sacrée[3]. » Et Lamartine plus qu'aucun autre. C'est une abeille du ciel. L'esprit souffle où il veut, et l'emporte. Il reçoit des voix, des chants, de tout ce qui l'entoure, de la femme et de Dieu, surtout du sol natal. Ce n'est pas un homme qui s'évertue, qui lime à sa table de

1. Celui auquel le second cénacle donnera ce titre en refoulant dans le passé Chateaubriand et Lamartine, appellera volontiers celui-ci « le dernier des classiques ».
2. Sainte-Beuve, *Pensées d'août*, Épitre à M. Villemain.
3. Platon, *le Banquet*.

travail : c'est une imagination vagabonde, qui avec une facilité extrême et une grande liberté d'essor et d'allure parcourt tous les sentiers, voltige et butine sur toutes les haies. Il aime ou il croit aimer, et il chante; il pleure ou il croit pleurer, et il chante. Il ressent son amour ou sa douleur encore plus vivement dans ses chants que dans la réalité ; par l'imagination la sensibilité semble s'accroître.

Cependant qu'on ne s'y trompe pas : oui, l'abondance et la facilité sont les marques de son talent, soit poétique, soit oratoire ; mais il n'est pas moins vrai que ce double talent a été préparé par des essais nombreux, par des exercices prolongés, qui ont développé les dons naturels de son heureux génie. Il finira malheureusement par se faire improvisateur dans la seconde moitié de sa vie d'écrivain ; mais son talent n'a pas été du tout improvisé. Cet art suprême devenu invisible s'est cherché fort longtemps. Nous allons l'observer se formant peu à peu pendant une dizaine d'années, de la dix-huitième environ à la vingt-huitième, avant d'éclore. C'est au prix de ce long travail obscur que le poète deviendra enfin maître de sa forme, au point qu'elle ne lui demandera plus aucun effort. Quand il aura appris, comme Racine, à faire difficilement des vers faciles, ils ne lui coûteront plus presque rien. Après que par cette sorte de gymnastique littéraire il aura assoupli sa phrase poétique ; après que, par ces longs apprentissages sous diverses influences

successives ou entrecroisées, il aura cueilli un à un tous les éléments de son style et reçu l'aimantation de plusieurs différents génies, vienne un sentiment vrai qui enflamme le sien, il jaillira à la lumière.

II

On aura peut-être peine à croire que le futur auteur des *Méditations* ait pris d'abord pour modèle l'auteur de *Vert-Vert*, sa versification légère et ses périphrases au goût du jour. Il est cependant véritable que, parmi ses modèles, non seulement Voltaire précède Racine, mais Gresset précède Voltaire.

Tandis que d'un léger coton
Mon visage frais se colore,
Que tout sourit à mon aurore,
Et que raisonner en Caton
Chez moi serait risible encore,
De mon espoir, de mes désirs
Je veux divertir ta paresse,
Et, laissant l'ingrate vieillesse
S'affliger sur ses souvenirs,
Une heure ou deux de ma jeunesse
Parler au moins de mes plaisirs.
Sur une plus courte mesure
Pour toi je vais mouler mes vers
Et dans mille sentiers divers
Courir à huit pieds sans césure...

Ces vers sont de 1808: l'auteur a dix-huit ans; en voyant d'où il part, on mesure mieux jusqu'où il monte.

Cinq ans après, à vingt-trois ans, voici en quel style encore il décrit le fringant cabriolet qui les mène, Virieu et lui, aux Tuileries ; puis ce jardin, lieu à la mode en ce temps-là, le soir, pour les conversations mondaines et les rendez-vous :

. . . . Déjà le char rapide
A retenti sur le pavé glissant;
Et, dans les flots d'un peuple renaissant,
Déjà ma main maladroite et timide
Contient à peine un coursier frémissant.
. . . .

. . . . Cependant le char roule,
Il nous entraîne; et nous suivons la foule
Vers ces jardins par Le Nôtre plantés,
D'un peuple oisif chaque soir fréquentés.

Du Dieu d'Amour ces jardins sont le temple;
C'est dans ces lieux que la beauté contemple
Dans les transports d'un peuple adorateur
L'heureux effet de son regard vainqueur;
C'est là qu'on voit sous l'ombrage propice
Aller, venir, l'imprudent billet doux
Qui dans la main commodément se glisse;
Là chaque banc favorise un caprice,
Chaque tilleul protège un rendez-vous.
Ne troublons pas des mystères si doux...

Ces vers sont de 1813. — L'année d'après, il compose une romance, *le Saule pleureur*. « C'est une petite romance que j'ai faite il y a trois jours, sur un saule et sous un saule, dans un petit cime-

tière de village près d'ici [1] ». — La romance est en cinq couplets ou stances; en voici les trois premières :

Arbre chéri de la mélancolie,
Arbre touchant, par ma douleur planté,
Où chaque soir mon âme recueillie
Sur son tombeau vient pleurer la beauté,

De mon Emma toi qui couvres la cendre,
Sur son destin tu me parais pleurer,
Et tes rameaux se plaisent à descendre
Vers son gazon qui semble t'attirer !

Un jour aussi tu couvriras ma tombe,
De l'amitié tu cacheras le deuil [2]...
Il faut mourir quand la beauté succombe
Tu pleureras sur un double cercueil [3]...

D'autre part, il s'adonne aux alexandrins, prend pour modèle Voltaire, ses discours en vers, imités de Pope, et sa *Henriade*, puis ses tragédies; en

1. Beauvais.

2. Cela veut-il dire : Mes amis viendront sous tes branches pleurer avec toi? — Ou bien : Tu me cacheras aussi sous tes rameaux, moi son ami mort de douleur ?

3. Il était de son temps, et, outre les romances, il goûtait aussi les chansons. Jusque dans sa vieillesse il avait la mémoire encore pleine de vers de ce temps-là, vers bouffons et galants, de toutes les mesures et de toutes les écoles. Un jour il se mit à en réciter un nombre infini de toutes sortes aux amis qu'il avait chez lui. Quand il fut las : « Voilà, dit-il à M. de Chamborant, mon répertoire de jeune homme et de garde-du-corps... » — De Chamborant de Périssat, *Lamartine inconnu*, p. 34. Paris, Plon, 1891.

même temps celles d'Alfieri [1]. Il commence en 1812 un *Saül* d'après celui-ci; en 1813 une *Médée* et une *Zoraïde* (on a retrouvé deux actes de *Zoraïde*, et les cinq de *Médée* [2]), plus tard une *Brunehaut*, puis un *Mérovée;* enfin, en 1818, *César ou la Veille de Pharsale.* « J'y expliquerai mes opinions politiques, » écrit-il à Virieu. — Et quelles sont à cette date ses opinions? C'est que « le seul moyen de gouvernement est la force. » A ce moment, le jeune royaliste suit les têtes du parti *ultra*, Bonald, De Maistre, Chateaubriand, à qui les « libéraux » sont en horreur; lui aussi les exècre autant que les Jacobins; il les considère, les uns et les autres, comme des « scélérats », dont il faut détruire par tous les moyens les derniers restes. Le poète ingénu se propose de donner à César « un caractère moitié dieu, moitié Henri IV ». Ce César comme on en voit peu « écrasera les singes de liberté et montrera aux hommes que, quand ils sont pourris dans les vices de l'égoïsme, un tyran est un bienfait pour eux [3] »... « Je n'ai jamais cru, en fait de gouvernement, qu'à une seule chose, qui est la force. Ce ne sont pas les belles phrases, *ultra* ou *libérales*, qui peuvent la créer, c'est la vigueur de volonté, écrasant à la fois les

1. « C'est un homme que j'aime presque autant que Rousseau, et qui était à coup sûr plus réellement homme de génie et poète. Tu l'as lu, toi-même (Virieu), et tu dois l'adorer aussi. » 3 janvier 1811.

2. Publiés dans les *Poésies inédites*, 1873, Hachette.

3. *Correspondance*, t. II, p. 208, juillet 1818.

deux partis extrêmes et n'accordant rien à aucun[1]. »

Plus tard, cette tragédie, en se développant, s'appelle *César et Caton*. L'antithèse de ces deux noms fait entrevoir une pensée plus étendue, peut-être celle de Lucain, *Victrix causa Diis*... Mais, à quelque temps de là, il dit qu'il a brûlé cette pièce. — Il ne l'avait sans doute pas beaucoup avancée.

Sa grande affaire pendant nombre d'années, c'est la tragédie de *Saül*[2]. « Je viens de finir un acte entier ; celui-là est du Shakespeare. L'autre sera du Racine, si je peux. » Quinze jours après, il en est au quatrième acte. « Si cela ne peut, au théâtre, se soutenir en cinq, la chose est arrangée de façon à le réduire en trois très aisément ; et l'intérêt alors plus resserré sera plus fort. Mais, pour mes amis et moi, je le fais en cinq ; et mon cinquième ne ressemblera qu'à du Shakespeare. Mon troisième est presque lyrique[3]... »

Dans d'autres lettres il avoue que « ce cinquième acte est tout épique » ; qu'enfin la pièce entière est plus épique et lyrique que dramatique.

Aveux peu rassurants.

Cependant il faut tenter l'épreuve, à tout prix. « Le Ciel, qui pour mon malheur m'a forcé à être

1. *Correspondance*, janvier 1819.
2. Qu'il dédiera en même temps à Virieu et à la mémoire de madame C.
3. A Virieu, 6 février 1818.

poète, m'a donné le courage d'esprit nécessaire pour braver les revers et les sifflets littéraires avec un cœur d'airain ; et, si je les craignais, je ressemblerais à un général qui voudrait gagner des batailles sans entendre le bruit des canons ennemis et sans vouloir être blessé, ou tué même, au besoin. »

Il rêve de faire représenter sa tragédie au Théâtre-Français. Ah ! si Talma daignait se charger du rôle de Saül !... Il demande et obtient du grand artiste une audience : Talma trouve la pièce superbe, mais... injouable.

Six mois après, le poète obtient de la lire chez le duc d'Orléans, avec lequel sa mère avait été élevée, on l'a vu, au Palais-Royal et à Saint-Cloud. La lecture est bien accueillie : les beaux vers ne manquent pas. Mais quoi ? la faculté des vers est une chose, la faculté dramaturgique en est une autre : le théâtre, c'est la concentration ; le génie de Lamartine, lyrique ou épique, c'est tout le contraire.

« Je fais bien les vers d'une scène, et moins bien toute la scène ; je fais passablement quelques scènes, et horriblement mal tout l'ensemble de l'ouvrage. Quelle est la Muse qui préside à l'ensemble, que je l'invoque[1] ?... » Vers la fin de sa vie, reconnaissant ce qui lui manque sous ce rapport, il dira : « La poésie n'est pour moi que du chant ou du

1. A Virieu, 12 décembre 1810.

récit, l'hymne ou l'épopée. Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste. »

Le genre tragique ne lui suffit pas ; il tâte du genre épique, où l'exubérance semble un défaut moindre, et peut paraître à quelques-uns une qualité. Pour le coup, il croit bien avoir trouvé sa voie. Il entreprend un poème épique qui ne doit pas avoir moins de vingt chants : *Clovis*, sujet chrétien et monarchique : la religion et le merveilleux doivent y tenir une grande place ; Chateaubriand, dans *les Martyrs*, a déjà fait, en prose, cette tentative ; Lamartine veut la renouveler en vers ; il s'échauffe à cette idée. Le 24 janvier 1818, il écrit à la marquise de Raigecourt : « Je ne pense qu'à Clovis, c'est mon héros ! » Madame de Raigecourt avait été l'amie de la princesse Élisabeth, sœur de Louis XVI, morte avec lui sur l'échafaud. Un tel sujet, les origines chrétiennes de la monarchie française, avait de quoi la toucher. Son salon était un milieu favorable ; le jeune poète entrevoyait là un patronage utile, une perspective de succès. Mais l'entreprise était trop forte. De ce poème il donna, dans les secondes *Méditations*, un fragment intitulé : *l'Ange*[1].

Le poète commença une seconde épopée, puis une troisième. Inutile de nous arrêter à ces projets peu ou point suivis d'effet. Peut-être reprit-il plus

1. Le début de l'œuvre a été publié dans les *Poésies inédites*.

tard quelques débris de ces ébauches dans *la Chute d'un Ange* et dans les *Visions.*

Sa vraie épopée, d'un genre neuf, qu'on peut appeler l'épopée moderne, l'épopée intime, sera *Jocelyn.*

En 1818, l'Académie de Mâcon met au concours une ode sur le rétablissement de la *Statue de Henri IV*; les *Jeux Floraux* proposent le même sujet. Plusieurs concurrents répondent à l'appel de Toulouse ; entre autres, Lamartine, l'abbé Gerbet, et un jeune poète de seize ans et demi, Victor Hugo. C'est lui qui obtient le lys d'or.

Notons encore un essai de poème didactique et philosophique, à la manière d'André Chénier, *les Quatre Ages*, et, parmi les discours en vers, une *Épître sur l'Amitié*, mêlée de souvenirs de Cicéron, pour lequel il avait une admiration vive ; épître d'ailleurs assez banale, dans le goût de Voltaire et de Pope, en alexandrins du galbe classique.

Ce qui vaut mieux que cette Épître en vers, c'est la prose courante de ses lettres intimes à ses camarades Virieu, Guichard de Bienassis, Vignet, Jussieu ; là brille la vraie amitié de jeunesse dans son beau feu. A propos d'une petite brouille entre les deux premiers, il intervient avec une gentille impétuosité. Après avoir transcrit une quarantaine de vers de son Épître, passant tout à coup de la poésie à la réalité, il dit : « Aurais-tu conservé *(gardé sur le cœur)* quelque petite chose contre Virieu? Je serais

un lâche et un traître si je ne te disais pas que tu as tort, que tu ne le connais pas assez, qu'il est en tout digne de ton amitié. Son seul défaut est peut-être d'être plus sage que nous, et moins ardent hors de propos. Reviens, reviens. Rien ne doit plus séparer nos trois cœurs et nos trois noms. » Cet accent, cette chaleur vraie, valent mieux que tous les alexandrins de l'Épître.

III

Quoique ses poèmes épiques, surtout son *Clovis*, doivent, à ce qu'il croit, lui donner la gloire, cependant, au travers de ces grandes compositions, il s'essaye depuis plusieurs années déjà à de moindres œuvres, notamment aux élégies, sans y attacher d'importance : ce sont passe-temps de jeunesse. « J'ai fait quelques élégies dans le genre de Bertin, que quelques personnes ont trouvées joliment versifiées ; je t'en enverrai quelques-unes... Voici l'automne : c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur, ennuyé de la vie ; c'est le temps où je lis *Werther*, et où je suis souvent tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros [1]. »

Outre Bertin, il aime aussi beaucoup Parny, non

1 A Virieu, 10 septembre 1810.

le Parny licencieux, mais le Parny amoureux, plein de grâce, qu'on surnommait « le Racine de l'Élégie. » A sa mort, en 1815, il récite à l'Académie de Mâcon des vers en son honneur et dans son rythme ?

Tibulle seul manquait à ma patrie,
Avec Parny Tibulle a reparu...
. . . .
Combien de fois ma tendre adolescence,
Se dérobant aux regards curieux,
Pour dévorer tes écrits amoureux
De ses Mentors trompa la vigilance !...
Que tu formas ma timide ignorance !
Combien de fois, cachant mes pas discrets
Dans les détours de la forêt profonde,
J'allai chercher, loin du bruit et du monde,
A deviner tes amoureux secrets !
Tu nourrissais ma langueur solitaire...

De ce commerce avec Parny on trouvera dans les *Méditations* quelque trace. Parny avait dit d'une manière charmante, à propos de la mort d'une jeune fille :

Au Ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

La *Méditation* intitulée le *Golfe de Baïa*, en vers de même mesure, finit par une chute analogue, mais

que renouvelle la rime féminine terminant la strophe :

> Ainsi tout change, ainsi tout passe,
> Ainsi nous-mêmes nous passons,
> Hélas ! sans laisser plus de trace
> Que cette barque où nous glissons
> Sur cette mer où tout s'efface.

On voit combien il est inexact de dire que Lamartine soit sans prédécesseur, qu'il ne se rattache à aucun devancier. Au contraire, il a eu de très nombreux modèles. Mais il les a dépassés tous. Il cite quelque part avec une juste admiration les stances harmonieuses de Gilbert mourant :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour et je meurs...

Ces stances sont en effet, comme on l'a très bien dit, du Lamartine avant Lamartine. Il en a emprunté le moule pour ses stances d'*Adieu* au collège de Belley.

Ni Léonard, ni Millevoye ne se trouvent nommés dans la *Correspondance* ; cependant Lamartine semble parfois l'écho de ces deux poètes. Les vers qui commencent ainsi :

> Assis sur la rive des mers,
> Quand je sens l'amoureux Zéphyre...

sont-ils de Lamartine ? On pourrait le croire, tant il en a du même ton ! Ils sont de Léonard.

Il y a dans *l'Isolement*, dans l'*Hymne au soleil*, dans *le Lac*, quelques expressions et quelques rimes qui paraissent prises de ce même poète ; dans *le Vallon*, quelques réminiscences de Pierre Lebrun.

Et Millevoye, n'est-ce pas lui que l'on croit entendre en maint passage de certaines Méditations, restes de ces premières Élégies soi-disant condamnées au feu [1] ? Millevoye est comme la transition de Parny à Lamartine [2].

Bref, ce que ni Gresset ni Voltaire ne lui ont appris, c'est maintenant Parny, Bertin, Léonard, Gilbert, Millevoye qui le lui enseignent, lui faisant sentir, après Racine, l'harmonie du style poétique, la flexibilité du tour, la périphrase musicale. Plusieurs morceaux d'André Chénier, et non des moindres, avaient été publiés séparément vingt ans avant qu'on recueillît l'ensemble de ses poésies ; et Lamartine (lui-même l'avoue) en avait reçu aussi le rayon.

On vient de voir se juxtaposer divers éléments qui peu à peu se combineront dans la formation de ce talent. Il y en a eu d'autres encore. Les talents, même les plus originaux, ont leurs ancêtres. Ils ne tombent pas du ciel tout formés. Dans l'art, non plus que dans la nature, il n'y a jamais solution de

1. *Ter patriæ cecidere manus.* Virgile, *Æneid.*, VI.
2. *La Chute des Feuilles* et *le Poète mourant* avaient paru en 1812.

continuité. L'échelle des êtres se suit et se ramifie.

Enfin, pêle-mêle avec les pastiches éphémères à la mode du temps, et avec le grand dessein continu du poème épique, on voit germer dans la correspondance tantôt une pièce, tantôt une autre, de l'œuvre durable qui commence à poindre. Le 28 juin 1816, il dit à son ami Vaugelas : « Je compte faire imprimer incessamment, pour quelques amateurs, quatre petits livres d'*Élégies* en un petit volume. Je vous en ferai hommage. Ce ne sont encore que des études, des bagatelles, *juvenilia ludibria* ; et je vais me remettre au grand ouvrage de ma vie (son poème de *Clovis*) : si je réussis, je serai un grand homme; sinon, la France aura un Cotin et un Chapelain de plus. »

Or, ce seront ces bagatelles qui lui donneront la gloire, tandis que son *Clovis* restera dans les limbes des espérances ajournées. Il approche donc du but en aveugle, et entre presque à son insu dans sa vraie voie, le genre élégiaque renouvelé.

S'il s'est servi d'abord des vieux moules de l'ode, de la tragédie, du poème épique et de l'ancienne élégie, il a fait voir par là son ingénuité ; mais, avant même d'avoir compris que ces formes vieillies l'emprisonnent, il s'en échappe par des essais où sa liberté se déploie; son génie prend son vol sans le savoir. Il a travaillé dix ans le métier ; mais le souffle intérieur le pousse, son âme chante, il écrit ; ces petites feuilles volantes, crayonnées en

marchant dans le sentier pierreux qui monte de Milly au sommet du Craz, — péchés de jeunesse, à ce qu'il croit, — lui donnent l'absolution de *Saül* et de *Clovis*, et l'envoient tout droit à un ciel nouveau, qu'il rencontre, comme Christophe Colomb l'Amérique, sans s'en douter.

CHAPITRE IV

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA NOUVELLE POÉSIE. — COMMENT PEU A PEU FORMÉES, LUES, PUBLIÉES LES *MÉDITATIONS POÉTIQUES*.

I

A toutes les époques de l'histoire, pendant ou après les grandes commotions des peuples, on voit se produire une rénovation d'idées et une éclosion de poésie. Au sortir de la longue guerre de l'Hellade contre Ilion, se développe un vaste cycle épique, dont Homère est le centre et le double sommet. Au milieu des guerres médiques, où une seconde fois le brave petit peuple hellène, spirituel et libre, triomphe de l'énorme Asie esclave, on voit se dorer au soleil une nouvelle moisson de poésie, Eschyle, Sophocle, Euripide ; en même temps naître l'histoire par Hérodote et ses neuf Muses, qui mènent l'épopée en prose ionienne, digne pendant des chants homériques ; ensuite tout le siècle de Périclès, qui est aussi celui de Phidias. — Rome, durant les guerres

puniques, a sa floraison de poètes, malheureusement perdus pour nous : Livius, Ennius, Pacuvius, Attius. Après les guerres civiles et sociales de Marius et de Sylla, apparaît au ciel de la poésie le grand Lucrèce; après celles de Lépide, d'Antoine et d'Octave, ce sont Virgile, Horace, Varius et d'autres, perdus encore : en un mot, le siècle d'Auguste.

Dans l'Italie du moyen âge, à travers les guerres des Guelfes et des Gibelins, surgit le Dante; en Angleterre, des luttes politiques et religieuses, Shakespeare, puis Milton; en France, parmi et après les crises effroyables du XVIe siècle, Ronsard et la Pléïade, d'Aubigné, Malherbe, puis Corneille ; après la Fronde, toute la riche constellation du règne de Louis XIV. Enfin, après les cataclysmes de la Révolution et de l'Empire, qui sont pour la France déchirée une sorte de labour terrible retournant les âmes dans leurs profondeurs, paraît une littérature, une poésie inconnues : Chateaubriand, madame de Stael, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo. Ils ont leurs racines dans le passé et poussent leurs frondaisons vers l'avenir.

Dans son *Histoire de la Restauration*, Lamartine fera le tableau brillant de ce renouveau, où il n'oubliera que lui-même. « Le règne des épées finissait, celui des idées allait commencer !... » On se remettait à penser, à croire. La vie de l'esprit succédait à la vie cruelle et sauvage. Contre la tyrannie des sciences exactes, des mathématiques, « du chiffre

armé », qui étouffait, sous le nom d'idéologie, toute idéalité[1], se relevait une philosophie spiritualiste qui allait à son tour prendre empire sur les âmes. Au sortir du tumulte des batailles, le monde avait soif de repos, de recueillement, d'espérance. Du fond des sillons pleins de sang n'allait-on pas voir poindre une douce verdure de poésie? N'allait-on pas ouïr, après les cris d'alarme qui avaient retenti pendant quinze ans au travers des cités et des campagnes, un chant de rossignol dans les bois?

L'humiliation de la défaite avait déposé dans les cœurs une lie d'amertume. Le soulagement de la délivrance ne compensait pas la douleur de la patrie foulée aux pieds et mutilée. On était affranchi du joug, mais on en demeurait marqué au cou, meurtri dans l'âme. Une vapeur de deuil, exhalée de tant de funérailles dans toute l'Europe, voilait encore le ciel à peine rasséréné. Hommes, mœurs, institutions, croyances, tout avait péri : la poésie avec le reste. La littérature impériale, image de stérilité, ressemblait à une savane incendiée où l'on aperçoit çà et là quelque tronc desséché, noirci, et des cendres grises que le vent soulève : quelque tragédie de Luce de Lancival primée par l'Empereur, et les descriptions de l'abbé Delille!

1. « Les mathématiques, écrit-il en 1834 encore, étaient les chaînes de la pensée humaine. Je respire, elles sont brisées! » *Des Destinées de la poésie.* — On dirait qu'il vient seulement d'être affranchi, et il y a vingt ans de cela!

La mélancolie est la sève de ce renouveau poétique. René dans sa prose, Lamartine dans ses vers, semblent, au seuil de la société renaissante, porter le deuil d'un monde détruit. Leurs œuvres germent du milieu des ruines. Leur foi est traversée de doute, et, par moments, de désespoir.

C'est dans ces agitations et dans les orages de leurs propres cœurs qu'ils retrempent, l'un la prose, l'autre la poésie.

Ce que Rousseau, Bernardin, Gœthe, madame de Stael, Chateaubriand, avaient exprimé dans une langue déjà nouvelle, mais en prose, Lamartine l'exprime en vers mélodieux, mêlant aux échos de leurs âmes les émotions de la sienne, non moins agitée, non moins inquiète.

Il semble que madame de Stael eût d'avance fourni le thème de cette poésie à venir, en lui proposant pour inspiration « l'énigme de la destinée humaine, le recueillement contemplatif, la solitude des forêts, l'horizon sans bornes, le ciel étoilé, l'éternel et l'infini dont l'âme des Chrétiens est remplie ».

L'homme, dans le naufrage, tente de se reprendre, pour se sauver, à sa cause première mystérieuse; il cherche hors de lui où se rattacher, *religare se :* c'est le sens propre du mot *religion.* Son espérance se réfugie au ciel. La religion, généralement exclue de la poésie au XVIIe siècle par scrupule de piété, y rentre par le romantisme. Le sentiment de l'infini,

qui pour Pascal n'était rien qu'épouvante, est, pour l'âme moderne, plus libre, une échappée d'amour et d'adoration vers la grande bonté d'où tout émane.

La renaissance chrétienne, commencée par Chateaubriand, se continue par Lamartine. Seulement, le premier n'a qu'une sensibilité d'imagination et qu'une religion littéraire; païen au fond, il monte le christianisme comme un opéra, avec plus de décors et de mise en scène que de conviction et de foi. D'une manière arbitraire, artificielle et étrange, il insère dans le *Génie du Christianisme* une nouvelle d'amour romantique; sous prétexte de faire voir le danger des passions, il les allume.

Rousseau avait inventé de mêler la passion avec la vertu et de les confondre. Chateaubriand, faisant un pas de plus, amalgame l'amour avec la religion. Pour préambule et pour amorce à l'apologie du christianisme, il lance *Atala*, où la passion amoureuse est non seulement peinte, mais tatouée, afin soi-disant de nous en faire peur, et, par là, de nous ramener à la vertu et aux sacrements! — Puis *René*, le mélancolique, est rattaché au même ouvrage en l'honneur de la foi chrétienne.

Lamartine, religieux par instinct autant que par éducation, mêle à ces sentiments un amour spiritualisé par la douleur de la mort imminente et bientôt accomplie. Par là, son influence est bien autrement pure, infiniment plus charmeresse et légitimement séduisante.

Du sein de la désolation et des désastres, il nous ramène à la Nature consolatrice et à son auteur. Du milieu des décombres et du fond de la stérilité, sa poésie monte comme un lys. On a pu dire, cependant, qu'elle avait déjà un parfum d'automne.

Le sentiment religieux du XVIIe siècle proscrivait le *moi*, indépendant, libertin. Pascal avait dit de Montaigne se prenant pour unique sujet : « Le *moi* est haïssable. » Il ajoutait que « la piété chrétienne anéantit le *moi* humain et que la civilité humaine le cache et le supprime. » Tous les écrivains du XVIIe siècle et de la première moitié du XVIIIe semblaient avoir adopté ces maximes ; non seulement les auteurs dramatiques et les romanciers, mais les moralistes ne produisaient leur *moi* que masqué, sous des personnages divers. Ou bien le pronom indéfini *on* remplaçait le *je*. Avec J.-J. Rousseau tout change, le *moi* reparaît et s'étale, ouvre en littérature une ère nouvelle, subjective, oratoire, lyrique.

Chateaubriand, Gœthe, Byron, madame de Stael, Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, George Sand, diversement, lui redonnent l'empire. Ils n'expriment et ne chantent qu'eux-mêmes.

La personnalité abonde et déborde au point de devenir une sorte d'autolâtrie qui trouve son expression souveraine dans René, d'où sortira pendant un demi-siècle toute une famille poétique ; René, l'amant fatal, qui, comme Don Juan, se laisse adorer,

mais porte malheur à qui l'adore. Atala, Céluta, Lucile, Velléda, madame de Beaumont à Rome, madame de M*** à l'Alhambra, toutes meurent de l'avoir aimé : car, sous quelque nom que ce soit, Chactas, René, Eudore, c'est toujours *lui*; et ne sont-elles pas trop heureuses d'avoir obtenu un regard du dieu, de lui avoir donné un instant de plaisir ? « Ne croyez pas, Céluta, que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René... Qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte en moi, même en n'aimant pas? » A peu près de même, le Satan d'Alfred de Vigny entraînera dans la damnation éternelle Éloa, l'Ange-femme, coupable seulement de l'avoir aimé et d'avoir espéré le ramener au ciel. Lamartine, lui aussi, sera « l'amant fatal » de Graziella, censée morte d'amour pour lui ; et Laurence mourra par la faute de Jocelyn, qui est lui encore.

Tandis que l'homme devient demi-dieu, la femme devient ange. Bergère et nymphe chez les poètes classiques, chez les romantiques elle est ange et Vierge; elle les console, puis les attire aux cieux par une sorte de mutuelle assomption ; comme doña Anna sauve Don Juan ; comme Marguerite, Faust. Du milieu des décombres du monde ravagé et de la ruine des sens, l'amour platonique refleurit, et devient l'amour séraphique.

Ainsi, le sentiment de la Nature, la mélancolie, les aspirations vers l'infini, traversées de doute et

de désespoir, l'idéalisme chrétien [1], la passion divinisée, tels sont d'abord les caractères généraux de la nouvelle poési

II

On voit dans la *Correspondance* naître une à une les pièces qui composeront le premier recueil, la germination avant l'éclosion. On suit de lettre en lettre dans quelles circonstances, à quelle date, en quel lieu, dans quel cadre, dans quel état d'esprit, chacune est venue et s'est formée. Cela n'est pas toujours d'accord avec les *Commentaires* ajoutés plus tard.

Nous allons assister aux préparatifs et aux préludes de la publication. Ensuite seulement il sera temps d'aborder l'œuvre elle-même.

Après avoir communiqué à l'un ou à l'autre de ses amis telles ou telles pièces à mesure qu'il les composait, l'idée lui vient d'en faire imprimer quelques-unes. — 11 avril 1819 : « J'ai porté hier à Didot

1. Le romantisme, dans sa première phase, se confond avec le christianisme et le royalisme. Il a pour organes et pour soutiens les journaux monarchiques. Au contraire, les journaux qui soutiennent la politique libérale sont à la réaction littéraire pseudo-classique, le *Journal des Débats* excepté. Cette situation donne lieu à toutes sortes de chassés-croisés curieux, jusqu'à ce que, en 1824, *le Globe*, création originale, à la fois d'avant-garde et de centre, réunisse le libéralisme littéraire au libéralisme politique. Par là se fera la transition à la seconde phase du romantisme, qui deviendra libéral, puis républicain.

une de mes *Méditations* pour qu'il me l'imprime à dix exemplaires ; ce n'est rien, c'est pour voir l'effet que font mes vers, imprimés. Je les aurai mercredi. Mais je pars pour passer la semaine sainte à La Roche-Guyon, chez le duc de Rohan [1] ; il m'emmène demain. Nous ne serons que nous deux. Il est enthousiasmé de moi, il ne sort plus de chez moi ; et je l'aime. M. Mathieu de Montmorency m'a aussi engagé à aller le voir à sa petite maison [2]... »

Quelques jours après, ouvrant son cœur ingénûment : « Tout ce que je vois, ou connais, ou qui m'entend, n'a qu'une voix sur mon talent poétique. J'ai même fait des enthousiastes par-dessus tout ce que tu peux imaginer. On me demande des vers partout. On me cherche, on me recherche. Je devais dîner hier chez le duc de Rohan. J'y dîne dimanche avec M. Mathieu de Montmorency, M. de Bonald, l'abbé de Lamennais, etc., et on y lit *Saül* et des odes... Je suis vraiment ici dans un assez

1. Le duc de Rohan était un brillant officier des mousquetaires rouges. Il allait entrer dans les Ordres, il devint archevêque, puis cardinal.

2. A la Vallée-aux-Loups, dans la petite maison où Chateaubriand avait commencé d'écrire ses *Mémoires* et qu'il s'était vu réduit à vendre. M. Mathieu de Montmorency l'avait achetée. Ainsi l'auteur des *Méditations* encore inédites vient, à la veille de sa gloire, nicher pour quelques jours sous l'ancien toit de René, en son ermitage poétique. — Trois lettres de Chateaubriand à M. Guizot tout jeune, citées par celui-ci dans ses *Mémoires*, t. I, portent pour date : *Val-de-Loup, 1809*. Tel était donc le nom primitif que René ensuite avait changé en *Vallée-aux-Loups*, plus gracieux tout en gardant son bouquet sauvage.

joli moment pour l'amour-propre, si j'en avais. Je voudrais que tu le visses, cela t'amuserait. C'est une petite vogue. Mais cela ne m'enivre pas... Je viens de faire pour eux, à la Roche-Guyon, pendant la semaine sainte, les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort, et doux comme du velours. J'ai été bien heureux d'avoir là, si à propos, une inspiration qui répondait juste à ce qu'ils me demandaient. » — Il s'agit de la pièce qui s'intitulera : *la Semaine-Sainte à la R.-G.* — Au mois d'août, il en est désenchanté : « Tout le monde, dit-il, ennemis et amis, la trouve détestable, et j'y consens. » Il y a cependant un beau vers ; la légende l'attribue à M. de Rohan. Lamartine avait fait trois vers de la première stance, le second manquait. — « Et mon second ? » dit-il ? — « Le voici, » dit le duc :

Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port[1] !

Cette pièce, *la Semaine-Sainte*, et une autre plus considérable, *l'Isolement*, sont les deux seules que le poète parle d'abord de faire imprimer. Elles doivent être tirées à vingt exemplaires, tous retenus ou destinés, dont il enverra à Virieu les deux premiers.

1. Une tradition conte que ce fut M. de Rohan qui recueillit les premières *Méditations* éparses dans divers albums avec d'autres pièces. La *Correspondance* est la réfutation de cette autre légende.

Il les lui envoie effectivement quelques jours après ; d'abord en épreuves. « Pour remplir ma lettre, j'y joins un modèle de la façon dont Didot imprimera mes *Méditations*. Regarde comme cela vaut mieux qu'écrit ! »

Madame de Raigecourt avait eu la grâce de venir chercher le jeune poète timide et inconnu dans sa mansarde de la rue Neuve-Saint-Augustin. C'est chez elle qu'il avait rencontré le duc Mathieu de Montmorency, le duc de Rohan, « toute la société aristocratique, politique et littéraire du faubourg Saint-Germain et de la Cour [1] ».

« Je fais, lui écrivait-il le 21 mai 1819, quelques méchants vers, que je n'écris pas, en me promenant tout le long du jour dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Ah ! si l'homme pouvait rendre seulement quelque ombre de ce qu'il sent dans la nature même inanimée, cela serait assez beau ! Mais nous ne faisons que de pâles et ternes copies de ce divin original ! »

C'était pour elle qu'il avait composé la pièce intitulée *la Foi*. Elle la lui rendit quand il se décida, « sur ses instances », dit-il, à recueillir et à publier ses poésies.

Il fut ensuite présenté par Virieu chez madame de Sainte-Aulaire. Il a consacré avec une éloquente

1. *Confidences.*

gratitude le souvenir de ce doux et puissant patronage :

Madame de Sainte-Aulaire, dans toute la fleur de sa beauté et déjà dans toute la maturité de son esprit, réunissait dans son salon tous les hommes, jeunes alors, qui se sont fait des noms depuis dans les lettres, dans les arts, à la tribune, dans les affaires publiques. Inconnu et réservé, j'y voyais, sans y être aperçu, M. Decazes, M. Guizot, M. Villemain, M. de Lafayette, M. le duc de Broglie, les ministres, les orateurs, les professeurs, les écrivains, les poètes du moment. J'y étais déplacé par ma jeunesse et par mon obscurité ; mais la bonté de madame de Sainte-Aulaire m'illustrait d'espérance. Son indulgence m'encourageait à tenter aussi la célébrité. Elle me fit réciter deux ou trois fois quelques vers devant ces juges. Mon nom est éclos dans ce salon. Je ne passe jamais devant ce bel hôtel à grande cour de la rue de l'Université sans me souvenir de l'effort que j'avais à faire sur moi-même pour vaincre ma timidité de jeune homme en la traversant, et sans envoyer mentalement un respect et une reconnaissance à la femme distinguée qui m'y accueillait[1].

Deux autres salons le patronnèrent aussi : celui de la duchesse de Broglie et celui de madame de Montcalm, sœur du duc de Richelieu. Dans ce dernier salon, il rencontrait le duc Pasquier, M. Molé. Dans tous, les personnages les plus importants le « comblèrent de prévenances et d'accueil ». M. de Cha-

1. Préface des *Recueillements*.

teaubriand seul demeura froid à l'égard du nouveau poète, en qui il pressentait un rival de gloire venant partager l'attention publique et la renommée[1]. Peut-être ne lut-il pas les *Méditations*, non plus que Lamartine ne lut les *Nuits* de Musset, non plus que Byron ne lut Lamartine. Chacune de ces Majestés ne connaît qu'elle-même.

D'autre part, assez habile sous son air rêveur, le jeune homme s'attachait à gagner M. de Genoude et par lui l'abbé de Lamennais, dont le livre *De l'In-*

1. « M. de Chateaubriand jouait dans le *Conservateur* les deux rôles d'ultra-royaliste et d'ultra-libéral... M. de Bonald, M. l'abbé de Lamennais, tous les chefs du parti royaliste, groupés autour de lui, me comblaient de prévenances et d'accueil. Lui seul, que je ne connaissais pas, m'a toujours manifesté plus tard un éloignement sans motif. » — (*Mémoires politiques*, t. I, p. 80 à 86.) — Cf. *ibid.*, p. 183 : Devenu ambassadeur à Londres, Chateaubriand reçoit très froidement une visite que croit devoir lui faire Lamartine, secrétaire de légation en congé. Il n'y eut jamais sympathie entre les deux hommes. Dès 1816, Lamartine mettait à une de ses lettres ce post-scriptum : « A propos, j'oubliais le plus beau, Chateaubriand ministre de l'intérieur !!! Je taille ma plume pour mettre *Atala* en vers. » Ce qui ne l'empêchait pas, comme on l'a vu, d'admirer fort l'auteur de *René* et de reconnaître ce qu'il lui devait littérairement. — Dans son *Cours familier de Littérature*, Entretien X, il dit : « Nous n'avons jamais eu d'attrait l'un pour l'autre. Il a toujours été cérémonieux, contraint, muet ou affecté avec moi. De ce Rubens de style je n'ai jamais moi-même estimé très haut que la palette. Il n'était pas assez simple de cœur et de génie pour moi... Mais c'était une grande sensibilité littéraire, et le plus grand style qu'un homme puisse avoir en dehors du naturel. » — Cf. l'anecdote si méchante contée par Sainte-Beuve sur une rencontre de Chateaubriand et de Lamartine chez madame Récamier après la publication de *Jocelyn* (*Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 389, 390).

différence en matière de religion faisait grand bruit. L'un et l'autre écrivaient dans *le Conservateur* avec les sommités du parti, MM. de Vitrolles, de Montmorency, de Chateaubriand, de Bonald, de Polignac, Corbière, Fiévée, de Villèle, Berryer. M. de Genoude se trouvait alors chez Lamennais, à Saint-Malo; Lamartine lui écrit, le 26 juin 1819 : « Je vous envie d'être avec M. de Lamennais; et, si Saint-Malo n'était qu'à cinquante lieues, j'irais certainement vous y voir et achever avec votre hôte célèbre une connaissance à peine ébauchée et que je désirerais si fort cultiver davantage. Je ne le connais que par son génie[1], par cette partie de lui-même qu'il a livrée aux disputes ou à l'admiration de son siècle; mais je serais bien plus fier et plus heureux de le connaître par cette partie plus intime qu'un grand homme ne communique qu'à ses amis; et, quoique les sots, qui ne savent lire que ce qui est écrit, en puissent dire, j'ai toujours pensé qu'un grand écrivain valait encore mieux que son plus beau livre; et vous êtes mieux placé que personne pour être de mon avis. »

Après de vifs compliments aussi pour M. de Ge-

1. Il se faisait alors une très haute idée de ce génie : « C'est, disait-il, Pascal ressuscité. » Une dizaine d'années après, l'enthousiasme est tombé. Plus tard l'admiration remontera un peu; mais peut-être que la politique démocratique y sera alors pour quelque chose, comme la sympathie religieuse au commencement.

noude lui-même, qui préludait alors par les *Psaumes* à la traduction de la *Bible* tout entière, il souhaiterait fort, dit-il, de pouvoir soumettre à tous deux ses *Méditations poétiques* avant de les faire paraître.

Cette tentative ne fut pas perdue. M. de Genoude invita le poète à lui envoyer copie de son manuscrit. L'ayant lu et peut-être fait lire à Lamennais, il trouva un éditeur nommé Nicolle[1]. Lamartine, par reconnaissance, dédia à M. de Genoude la *Méditation* qui couronnait le volume, *la Poésie sacrée*, *Dithyrambe*, où, sur sa trace, il cueille en style racinien la fleur de la poésie biblique. A Lamennais il dédiait la *Méditation* qui a pour titre *Dieu*, et qui est une longue pièce d'alexandrins assez faibles. dans la manière de Voltaire.

III

Quand tout fut ainsi préparé, on résolut de lancer le livre, sans nom d'auteur : façon adroite de piquer la curiosité, avec un air modeste. Ce nom, les ferventes et les puissants l'apprendraient mieux à tous que n'eût fait le titre[2].

1. Et non, comme le dit Lamartine dans ses *Mémoires politiques* (t. I, p. 115), l'éditeur de lord Byron, M. Gosselin ».
2. Le *Journal des Débats* du 1er avril 1820 publia, sur ces poésies, un article signé A, qui était de M. de Feletz. Il en constatait et en expliquait le succès, tout en ajoutant aux éloges quelques critiques. Et il y révélait le nom de l'auteur.

L'auteur eût souhaité une gravure en tête du volume. Il pria Viricu de la demander à sa sœur; voici comment il la concevait : « Un rocher sauvage et pittoresque, dominant un lac, ou une plaine, ou un fleuve, ou une mer. Quelques arbres superbes sur le rocher, et la lune se levant par-dessus... Sur le rocher, une figure de femme, debout, assise ou couchée, représentant la Méditation ou l'Enthousiasme; avec ce vers gravé en bas du dessin :

Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

» C'est pour un grand in-octavo. Je demande instamment le dessin de cette gravure à mademoiselle Fanny... »

Nous avons là le frontispice, en quelque sorte le décor des *Méditations* tel que le rêvait l'auteur : le rocher pittoresque, le lac, la lune; et puis la figure de femme représentant la Méditation ou l'Enthousiasme : l'une des pièces principales après *le Lac* porte ce dernier titre.

Quant aux raisons qui l'auraient obligé de donner le livre au public, il a brodé dans *Raphaël* une légende romanesque. Sa mère lui écrit que des désastres de fortune ont amené la gêne à la maison; qu'elle et le père se voient forcés de lui retrancher la moitié de sa petite pension pour pouvoir suffire à l'entretien des autres enfants. Il doit donc quitter Paris et la femme aimée pour aller vivre à la campagne, d'une vie pauvre. C'est alors qu'il prend la

résolution de porter son manuscrit à un imprimeur célèbre, M. D***, et de tenter la fortune par la renommée. Au bout de huit jours, il retourne chez M. D***. « J'ai lu vos vers, lui dit celui-ci; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage; il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés, qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres : Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes; voilà des poètes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume. »

Pour achever la légende, l'auteur ajoute qu'au sortir de chez M. D*** il brûla le manuscrit. « J'allumai le poêle; j'y jetai, feuille à feuille, le volume tout entier, sans en sauver une page. — Puisque tu n'es pas bon à m'acheter un jour de vie et d'amour, m'écriai-je sourdement en le voyant brûler, que m'importe que l'immortalité de mon nom se consume avec toi? Mon immortalité, ce n'est pas la gloire, c'est mon amour ! »

Ainsi parle *Raphaël*.

Dans la *Correspondance*, loin qu'on lui refuse d'imprimer ses vers, il dit qu'on le persécute pour

les imprimer malgré lui ; il écrit, le 25 avril 1819, à mademoiselle de Canonge : « On me persécute pour imprimer un volume de *Méditations*. C'est un genre neuf dont j'ai eu l'idée... On m'offre d'avance cinq cents souscripteurs... Pour me tenter, le duc de Rohan et quelques autres personnes en ont fait imprimer deux ou trois à mon insu par Didot. Ils m'en ont donné quelques exemplaires ; je vous en envoie une petite qui ne tiendra pas de place. Vous verrez au moins une belle impression. Si j'imprime, ce sera de cette manière. »

Enfin, le livre parut le 13 mars 1820[1], avec un *Avertissement de l'Éditeur*, signé E. G. (Eugène

1. C'était un mince volume in-octavo (pour mieux dire une plaquette), de 118 pages, de l'imprimerie Didot, mais publié « au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, 12. — MDCCCXX », sans gravure ; avec cette devise sur le titre : *Ab Jove principium*.

Voici la table de cette première édition :

Genoude[1]), en une page et demie, et commençant ainsi :

Les morceaux dont se compose le recueil que nous offrons au public sont les premiers essais d'un jeune homme qui n'avait point, en les composant, le projet de les publier. Vivement frappés du sentiment poétique qui y domine et de la teinte originale et religieuse de cette poésie, nous avons pensé que le public les accueillerait avec intérêt ; et, sans nous dissimuler ce que le travail et le temps pourraient ajouter au mérite de ces ouvrages, nous avons demandé à l'auteur la permission d'en imprimer un certain nombre. Le nom de *Méditations*, qu'il a donné à ces différents morceaux, en indique parfaitement la nature et le caractère : ce sont, en effet, les épanchements tendres et mélancoliques des sentiments et des pensées d'une âme qui s'abandonne à ses vagues inspirations. Quelques-unes s'élèvent à des sujets d'une grande hauteur; d'autres ne sont, pour ainsi dire, que des soupirs de l'âme. Nous n'en présentons qu'un très petit nombre à la fois, nous réservant, d'après l'effet qu'elles auront pu produire, d'en donner incessamment un second livre, ou de nous borner à cette épreuve.

MÉDITATION 17e. *Chants lyriques de Saül.* Imitation des Psaumes de David.
— 18e. *Hymne au Soleil.*
— 19e. *Adieu.*
— 20e. *La Semaine-sainte* à la R. G.
— 21e. *Le Chrétien mourant.*
— 22e. *Dieu.* A M. de L. M.
— 23e. *L'Automne.*
— 24e. *La Poésie sacrée*, dithyrambe. A M. Eugène Genoude.

1. Son nom patronymique était *Genoud.* Il se nomma ensuite *Genoude*, et enfin *de Genoude.* Devenu veuf, il entra dans les Ordres. Lamartine, en décembre 1835, lui adressera des vers sur son ordination. C'est la seconde pièce des *Recueillements.*

Puis on ajoute que les circonstances politiques ne sont peut-être pas très favorables à une publication de cette sorte.

... Mais nous savons aussi qu'il y a au fond de l'âme humaine un besoin imprescriptible d'échapper aux tristes réalités de ce monde et de s'élancer dans les régions supérieures de la poésie et de la religion !

Non de solo pane vivit homo.

E. G.

La seconde édition parut le 15 avril, avec le nom de l'auteur.

La Bibliothèque nationale ne possède, après la première, que la cinquième, qui est également datée de 1820 [1]. Dans cette édition [2] il y a deux pièces en plus (vingt-six au lieu de vingt-quatre) : *la Retraite, à M. de C.*, et *le Génie, à M. de Bonald*, avec cette épigraphe empruntée à Horace : *Impavidum ferient ruinæ*; ce qui voulait dire qu'au milieu du cataclysme de la Révolution l'auteur des *Lois primitives* maintenait inébranlable la foi de nos pères et por-

1. Encore « à la librairie grecque-latine-allemande, chez Henri Nicolle, rue de Seine, 12. »

2. L'ode sur la *Naissance du duc de Bordeaux* ne s'y trouve pas encore. Ni la pièce : *Oui, l'Anio murmure encore.* — La dédicace de la pièce intitulée : *Dieu, à M. de La Mennais*, est ici en toutes lettres, au lieu de simples initiales. De même, au lieu de *la Semaine-sainte à la R. G.*, on lit, cette fois : *à la Roche-Guyon. Le Lac* s'appelle *le Lac* tout court, et non plus *le Lac de B****. La quatorzième édition est du 25 décembre 1825. L'ode sur *la Naissance du duc de Bordeaux* ne paraît que

tait la lumière de sa dialectique dans les mystères de la Révélation :

Ce voile, qui des Lois premières
Couvrait les augustes mystères,
Se déchire et tombe à ta voix.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité...

Puis il frappe sur *les philosophes* qui ont voulu, les insensés,

De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux...

et sur *les libéraux* qui, recueillant l'héritage des Jacobins, égarent le peuple aveuglé :

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : Liberté ?...

Plus tard, devenu républicain, il dira : « Une

dans l'édition de 1826, quoique composée depuis cinq ans. Le duc de Bordeaux était né le 29 septembre 1820. Il est probable que le poète composa cette ode peu de temps après, soit à Naples, soit à Rome. Il en parle dans une lettre du 1er avril 1821 à son ami Genoude : « Si elle vous tombe entre les mains par malheur, oubliez mes premiers avis et cachez-la à l'univers entier. De vrais amis qui l'ont vue me mandent qu'elle est mauvaise, médiocre au moins. Je les crois. Ne révélez point ma nudité. » — Il se serait donc décidé à la publier seulement après *le Chant du Sacre*, qui est de 1825. Enfin, dans une édition de 1830, il y a trente pièces. Dans une édition de 1849, il y en a quarante et une. C'est le chiffre définitif.

personne qui m'était bien chère me présenta à M. de Bonald. J'avais adressé à cet écrivain, sur la foi de cette amie, une ode de complaisance. Je ne l'avais pas lu, mais je savais qu'il était l'honnête et éloquent apôtre d'une espèce de théocratie sublime et nuageuse [1]. »

De même que Bonaparte, au moment où il travaillait au Concordat, avait soutenu, sinon inspiré par l'intermédiaire de Fontanes, l'ouvrage de Chateaubriand qui pouvait aider à son entreprise politique de restauration religieuse, de même le monde royaliste, reprenant pour son compte la suite de cette restauration avec celle de la monarchie, ménageait au poète une entrée brillante, qui, d'inconnu, allait le faire célèbre en quelques jours.

1. *Cours familier de littérature*, Entretien X.

CHAPITRE V

L'ISOLEMENT. — LE LAC

I

La pâle malade rencontrée au bord d'un lac de la Savoie pendant l'été de 1816 était morte à Paris au mois de décembre de l'année suivante. Lamartine en reçut la nouvelle à Milly.

Sa tendre mère, témoin de sa tristesse sans en savoir la cause, devinait une blessure cachée. Dans le Journal de ses pensées intimes, à une page de l'année 1818 :

On dirait, écrit-elle, qu'Alphonse est abattu par quelque chagrin secret, qu'il ne me dit pas, mais que je crains d'entrevoir. Il n'est pas naturel qu'un jeune homme de cette imagination se confine aussi absolument dans la solitude. Il faut qu'il ait perdu, ou par la mort ou autrement, je ne sais quel objet qui cause sa mélancolie si profonde[1].

1. *Le Manuscrit de ma Mère*, p. 214.

La douleur acheva de le créer poète. De là cette plainte mélancolique, *l'Isolement*, qui est, avec *le Lac*, la pièce caractéristique des premières *Méditations*. Longues années après, lorsque ayant passé de la poésie à la politique il affectera de n'avoir jamais attaché d'importance à la poésie, il écrira à la fin de *l'Isolement* ce petit commentaire fantaisiste :

Je fus aussi ravi en me lisant pour la première fois magnifiquement reproduit sur papier vélin, que si j'avais vu dans un miroir magique l'image de mon âme. Je donnai mes vingt exemplaires à mes amis : ils trouvèrent les vers harmonieux et mélancoliques ; ils me présagèrent l'étonnement d'abord, puis l'émotion du public. Mais j'avais moins de confiance qu'eux dans le goût, dépravé... ou plutôt racorni, du temps. Je me contentai de ce public composé de quelques cœurs à l'unisson du mien, et je ne pensai plus à la publicité. Ce ne fut que longtemps après qu'en feuilletant un jour mon volume de Pétrarque, je retrouvai ces vers, intitulés : *Méditation*, et que je les recueillis par droit de primogéniture pour en faire la première pièce de mon recueil.

Or, la *Correspondance* (24 août 1818) nous le montre au contraire attachant à cette pièce l'importance qu'elle mérite, et, après l'avoir placée la huitième dans la préparation du petit recueil, la plaçant enfin la première, non pas, comme il dit, « par droit de primogéniture », puisque *le Lac* a été écrit un an avant elle, mais bien parce que, donnant le ton et l'esprit général de l'œuvre entière,

elle l'annonce et la contient en germe, comme le gland contient le chêne.

Le sens du titre est dans ce vers :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Racine, dans *Bérénice*, fait dire par Antiochus, plein d'un sentiment analogue :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

Le départ seul de Bérénice a dépeuplé pour lui tout l'Orient; mais Elvire n'est pas seulement partie, elle est morte !...

L'amant poète suit au delà de ce bas-monde l'être adoré, aspire à le retrouver au sein de Dieu, et semble presque le confondre avec lui :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours!

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour[1].

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi?
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons,
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons[2]!

Dans la première copie de cette pièce, communiquée à Virieu[3], après le vers:

Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,

l'auteur avait mis d'abord:

Ce que j'ai tant *pleuré* paraîtrait à mes yeux.

C'était très précis et cela continuait l'idée: « Un seul être vous manque... » En faisant imprimer, il

1. Cf. le sonnet de Joachim du Bellay intitulé *l'Idée :*

. . . .
Là est le bien que tout esprit désire;
Là, le repos où tout le monde aspire;
Là est l'amour; là le plaisir encore;

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourrais reconnaître l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore!

2. Cf. Chateaubriand: « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! »

3. Par une lettre de la fin d'août 1818.

remplaça le mot *pleuré* par celui-ci : « Ce que j'ai tant *rêvé*... » Mot qui change la pensée et y substitue celle de « ce bien idéal... » Un nuage dès lors enveloppe la réalité et la complique; les pensées se modifient insensiblement. Au reste, c'est peut-être ce nuage même qui est ici la poésie, — à peu près comme certains brouillards légers entre les arbres, dans les paysages de Corot, en sont la grâce [1].

La première version donnait le paysage presque entièrement réel; la seconde en retranche certains détails, et en ajoute d'autres, pour idéaliser. C'est toujours le procédé classique, selon la maxime de Buffon : « Ne nommez les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. »

Dans une autre pièce, intitulée *Souvenir*, où il s'adresse à Elvire morte, il lui dit :

C'est ta main qui sèche mes pleurs
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

1. M. Félix Reyssié, dans son charmant livre, *la Jeunesse de Lamartine* (1 vol., Paris, 1892, Hachette), fait une analyse ingénieuse de la première version de *l'Isolement*, comparée à celle qui a été donnée au public. C'est *l'Isolement* avant la lettre, et replacé dans le paysage de Milly vu du haut du Craz; cela prend un relief inattendu. L'imagination du spirituel commentateur y ajoute bien quelques traits (notamment au sujet du lac) ; mais l'ensemble de cette poésie redevient, grâce à lui, une réalité vivante. Il y a là une dizaine de pages (257 à 267) du plus vif intérêt. — Cette première version de *l'Isolement* et celle du *Lac* ont été données dans les *Poésies inédites*.

Ainsi ce n'est pas Dieu qui le console au pied des autels, c'est Elvire. — Et de quoi le console-t-elle? De sa propre mort, — à peu près comme le Dante est consolé de la mort de Béatrice par Lucie qui en est la transfiguration [1]. Béatrice l'a initié à la *vita nuova;* Lucie, à la *vita eterna.* De même, le désespoir de Lamartine se transforme en pieuse effusion, en foi à l'immortelle vie.

Dans l'antiquité l'élégie n'avait été d'abord qu'une plainte funèbre, un chant de deuil. A ce premier élément on en ajouta ensuite un second : l'expression des sentiments amoureux. Ces deux éléments subsistèrent dans l'élégie moderne; mais celui de l'amour y domina, et celui du deuil ne fut plus que mélancolie. Notre poète, et c'est là son originalité, en ajoute un troisième : le sentiment spiritualiste et religieux. « Jusqu'à lui, tous nos poètes élégiaques, Ronsard, Parny, Millevoye, André Chénier, purs païens, ne chantaient dans l'amour qu'une volupté ou un délire; Lamartine en fait presque une religion [2]. »

Sans doute on pourrait trouver quelque trace de ce mélange dans la poésie française du moyen âge, où la religion et l'amour s'unissent par un lien

1. Cf. la *Phèdre* de Racine, d'après Euripide :

> Jusqu'au pied des autels que je faisais fumer
> J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer!

2. E. Legouvé, Conférence sur *Lamartine,* 16 janvier 1876, recueillie dans *Soixante ans de souvenirs*; Paris, Hetzel, 1887.

mystique, et où la femme est divinisée. Mais c'est chez Lamartine que ce mélange se généralise au point de devenir la caractéristique de l'œuvre poétique tout entier. La mélancolie du regret s'adoucit par la foi en l'autre vie [1]; le poète passe de l'amour terrestre à l'amour divin; il mêle insensiblement l'un avec l'autre. C'est par là qu'il renouvelle le genre élégiaque : il l'élève de la terre au ciel. Née près de la fosse et du bûcher, l'élégie prend des ailes et monte à la résurrection.

Lamartine spiritualise l'amour, jusqu'à le diviniser. Rousseau, après les romans licencieux du XVIII[e] siècle, avait semblé, dans la *Nouvelle Héloïse*, relever l'idée de l'amour; ce n'était guère qu'une apparence. La sensibilité de Rousseau, qui s'est peint lui-même dans Saint-Preux, n'existe que dans son imagination et dans ce « tempérament combustible » dont il est si fier. En essayant d'idéaliser l'amour, il a le tort de mêler ensemble la passion et la vertu, et de prendre, peu s'en faut, l'une pour l'autre; dangereux sophisme : Julie n'arrive à la vertu que par la faute. Lamartine, plus pur, nous peint un amour, non de passion et de fièvre, mais d' « extases sublimes », puis de souvenir et de deuil. Il relie, en la femme aimée, le monde terrestre au monde céleste. Elle devient une sorte de Médiatrice

1. Le même sentiment a inspiré une des plus pénétrantes mélodies de Franz Schubert, celle qui est intitulée : *Adieu !*

par cette transfiguration poétique qui ressemble presque à une Assomption.

Assurément, l'insertion singulière d'*Atala* et de *René* dans le *Génie du Christianisme* avait pu préparer les esprits à ce mélange de la religion et de l'amour. Et, d'autre part, il est vrai que ni René, ni Rousseau, ni Werther, ni Oswald, ni Ossian, ni Young, ni Byron, ni la longue tristesse desséchante de l'Empire, ni cette impression de lassitude qu'éprouvent les âmes après les révolutions et les guerres, n'étaient étrangers à la mélancolie des *Méditations*. Mais l'inspiration propre du génie de Lamartine, c'est la douleur de l'amour rompu, idéalisé par la mort, puis le passage des tristesses de la tombe aux espérances immortelles.

II

La pensée qui a inspiré l'*Isolement*, l'*Invocation* et le *Souvenir*, arrive à sa suprême expression de beauté dans la Méditation du *Lac*[1].

Je choisis à dessein cette œuvre souveraine pour y faire saisir l'étonnante complexité d'un art qui,

1. Le poète la composa avant qu'Elvire fût morte. Mais, condamnée par les médecins qui lui interdisaient de retourner à Aix, elle était déjà perdue pour lui : il commençait à la pleurer comme plus qu'absente. C'est à Aix, où il ne l'espérait plus, qu'il écrivit cette Méditation, du 16 au 23 septembre 1817. Elle mourut à la fin de décembre, à Paris.

à première vue, paraît si simple, ou même absent.

L'inspiration, certes, est bien personnelle. Pourtant c'est Jean-Jacques qui, probablement, a fourni le cadre et l'esquisse, — dans cet admirable passage où Saint-Preux rappelle à Julie les souvenirs de leur amour passé :

Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, rien ne put débarrasser mon cœur de mille réflexions douloureuses. Je commençai par me rappeler une promenade semblable, faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours... « C'en est fait ! disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux, ne sont plus ! ils ont disparu pour jamais !... »

Est-ce que l'on ne trouve pas déjà dans ces lignes l'idée et le sentiment général du *Lac*, le lieu de la scène, et la scène elle-même, cette promenade des deux amants en silence sur le lac éclairé par la lune, et le bruit cadencé des rames, puis le mélancolique souvenir de ce bonheur à jamais perdu ?

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Mais, tandis que Saint-Preux se retrouve sur le lac avec Julie perdue pour lui par le mariage, l'amant

Universitas BIBLIOTHECA UNIVERSITAS

d'Elvire revient sur le rivage désert : elle est mourante, et n'y reviendra jamais ! Unique témoin de son bonheur brisé, la Nature seule lui reste :

. . . .

Gardez de cette nuit, gardez, belle Nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !...

A la réminiscence de Saint-Preux Lamartine mêle et confond ses propres souvenirs du Léman, outre ceux du lac du Bourget. Lui-même a si souvent vogué sur le lac de Rousseau et de Byron ! le bruit régulier des rames sur l'onde lui est demeuré dans l'oreille et dans le cœur. Une des Méditations ajoutées aux premières et aux secondes, en 1842, renouvellera l'expression harmonieuse de ces promenades sur ses eaux, la nuit. C'est un des rythmes de son âme.

Et la supplication émouvante d'Elvire essayant d'arrêter les heures trop rapides ne rappelle-t-elle pas aussi ces mots de l'ancien amant de Julie ? « C'en est fait, disais-je en moi-m ces temps, ces

temps heureux ne sont plus! Ils ont disparu pour jamais! » Ces paroles n'étaient-elles pas déjà une espèce de stance musicale sur la rapidité du temps? Mais ici l'adjuration de l'amante est développée avec une délicatesse de sentiments la plus exquise, la plus parfaite qui fut jamais :

O Temps, suspends ton vol! Et vous, heures propices
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours[1]!

Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent
Oubliez les heureux!

Cette pitié pour les misérables, élancée du sein même de la félicité, achève de mettre dans cette prière un pathétique neuf et sublime. Par là elle dépasse la strophe déjà si touchante de *la Jeune Captive*, qui peut-être cependant l'a inspirée :

1. Béranger, dans le même sentiment, a rencontré la même image; mais le petit cadre de la chanson ne permettait pas la même ampleur. Sa maîtresse, assise près de lui, adresse au Temps la même prière :

Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

L'hémistiche : « O Temps, suspends ton vol!... » se trouvait déjà dans Thomas. — Et cet autre : « Le flot fut attentif » se

O Mort, tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi :
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore !
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts
Je ne veux pas mourir encore.

Au lieu du Temps, c'est la Mort qu'on supplie ; mais l'idée et la figure sont les mêmes.

Lamartine, dans son *Cours familier de Littérature*[1], venant à parler d'André Chénier et à citer *la Jeune Captive*, dit : « Jusqu'alors la France n'avait jamais pleuré ainsi. Ce sanglot donna le ton à l'élégie moderne, à madame de Stael, à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, à moi peut-être à mon insu. »

Sous cette forme d'une beauté unique reconnaîtriez-vous à première vue l'éternel lieu-commun d'Anacréon, d'Horace, de tous les païens anciens ou modernes, sur la brièveté de la vie, la rapidité du bonheur ? L'inspiration est si personnelle, que cela semble dit pour la première fois sous le soleil. Concentrez les rayons diffus au foyer d'un cristal

trouvait déjà dans Quinault. — Les curieux notent ce travail d'abeille, *ego apis Matinæ more modo que...* (Horace). — Toutes les Notes des *Martyrs* nous font assister de même à la composition de l'œuvre détail par détail, comme à travers une ruche de cristal.

1. Entretien IX. — *La Jeune Captive* avait été publiée isolément en 1795, moins de six mois après la mort d'André Chénier, et reproduite plusieurs fois avant le recueil de 1819, publié par Henri Delatouche.

puissant, vous y faites naître la flamme : de même une pensée universelle, soudain concentrée au foyer d'un cœur, y allume la poésie.

III

Maintenant, où peut-on saisir le germe personnel de la Méditation du *Lac ?*

En 1814, à vingt-quatre ans, Lamartine et Virieu, gardes-du-corps de Louis XVIII, sont envoyés en garnison, l'un à Beauvais, l'autre à Versailles. Lamartine écrit à son ami, en italien, de peur que la lettre ne tombe en des mains indiscrètes : « *Che cosa aveva fatto al Cielo per divenire una macchina militare ?* Qu'est-ce que j'avais fait au Ciel pour devenir une machine militaire ?... Je suis le plus digne de pitié des êtres d'ici-bas. Du reste, on m'admire au manège, et les instructeurs n'ont qu'une voix : « Bien placé ! à merveille ! Regardez monsieur ! » Ils ne se doutent pas de ce que je souffre sur un cheval sans selle ! »

Les camarades se laissent désarçonner ; lui, qui dès l'enfance chevauchait à travers monts et ravines, il se tient ferme et ne bronche pas. « On nous a fait subir un examen à cheval ; le manège était jonché de cavaliers : car les hommes et les chevaux, tout est neuf, tout est fou... »

A part ces heures d'activité où l'amour-propre le console au prix de quelques souffrances, l'ennui le ronge. « On ne se doute pas de ce que c'est que la servitude oisive[1] d'une garnison, et du temps qui reste à un sous-lieutenant pour se dévorer d'ennui, sans qu'il lui en reste pour travailler aux choses de son goût. »

Afin de se distraire un peu, il ne dédaigne pas de regarder la jolie fille d'un charpentier, son voisin ; ou bien, aux heures de loisir, il s'en va errer autour de la ville en faisant des vers. « Hier, je découvris, assez loin de la ville, un petit sentier ombragé par deux buissons bien parfumés. Il me conduisit au milieu des vignes, qui sont parsemées de cerisiers. Je me couchai sous leur ombre fraîche et épaisse; j'ôtai mon épée et mes bottes : l'une me servit de pupître et l'autre d'oreiller. Je sentais dans mes cheveux un vent doux et frais ; je n'entendais rien que les bruits qui me plaisent, quelques sons mourants de la cloche des vêpres, le sourd bourdonnement des insectes pendant la chaleur, et

1. *Servitude.* C'est aussi le mot d'Alfred de Vigny dans son beau livre : *Servitude et Grandeur militaires.* — Quand l'empereur revint de l'île d'Elbe, Louis XVIII quitta précipitamment les Tuileries; les gardes-du-corps reçurent l'ordre de rejoindre le roi sur la route de Belgique. Lamartine le suivit jusqu'à Béthune. Puis, ne voulant pas, dit-il, émigrer, ni être au service de l'Empire, il gagna la Suisse sous un déguisement. — Après les Cent-Jours, il vint reprendre son service, mais pour peu de temps, et donna bientôt sa démission. L'état militaire n'était décidément pas son fait.

les rapaux[1] *(sic)* d'une caille cachée dans un blé voisin. »

Quel joli croquis, fait sans y songer, et si juste! le dernier trait y met l'accent et complète le charme.

Eh bien, c'est là, et dans cette attitude, qu'il va tracer sans le savoir un premier crayon de l'admirable poésie du *Lac*. Il se rappelle les heures voluptueuses d'Ischia, sur le golfe d'azur ou à l'ombre des orangers en fleurs. Ce n'était pas encore Elvire, c'était Graziella qui les embellissait. Et il écrit ceci :

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement!
Pressez moins votre course, heures délicieuses!
Laissez-moi savourer ce bonheur d'un moment :
Il est si peu d'heures heureuses!

Ébauche, encore faible sans doute, mais très reconnaissable, des vers immortels :

O Temps, suspends ton vol! et vous, heures propices...
. . . .

La suite du mouvement se trouve également indiquée dans l'esquisse :

Je disais!... Mais voilà que la cloche fatale
A retenti dans le lointain!...

1. *Rappeaux*, rappels; comme *appeaux*, appels. Mais le texte de l'édition unique donne *rapaux*.

N'est-ce pas la même contre-partie, qui dans *le Lac* prendra seulement plus d'ampleur :

> Mais je demande en vain quelques moments encore,
> Le Temps m'échappe et fuit !
> Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore
> Va dissiper la nuit !

Ainsi, c'est en 1814, à Beauvais, que, se rappelant le bonheur rapide de son année 1812 à Naples avec Graziella, il trace la première esquisse de ce qui deviendra la Méditation du *Lac*, composée au mois de septembre 1817, pour pleurer Elvire mourante et déjà perdue !

Vous saisissez le point de départ, le germe, dans ces faibles vers, essai inconscient crayonné sur ce singulier pupitre, une botte de garde-du-corps !

Voilà comment les souvenirs d'un passé déjà lointain, mêlés aux réminiscences littéraires, donnent au poète, à son insu même, les éléments de son chef-d'œuvre.

Mais que serait tout cela sans la souffrance? Tout cela s'ébranle et s'anime sous le coup de la douleur.

Est-ce tout ? Non. Le chef-d'œuvre fait, il faut le parfaire. Ici comme dans *l'Isolement*, le poète retranche, atténue ou estompe les détails réels. La première version du *Lac*, datée d'Aix-en-Savoie, septembre 1817, avec ce titre : *Ode au lac de B****[1],

1. Publiée par madame Valentine de Lamartine dans les *Poésies inédites*.

après les paroles suppliantes adressées au Temps trop rapide, contenait ces deux stances, supprimées depuis :

Elle se tut ; nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et, dans un long transport, nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Éternité ! [1].

Juste Ciel ! se peut-il que ces moments d'ivresse...

Et, deux stances plus bas, au lieu de « *ces extases sublimes* », il y avait : « ces *délices* sublimes ». Le poète, au moment de paraître devant le public, efface ces traits de réalité trop vive [2]. A peu près comme la statuaire antique ramenait la souffrance même à la beauté, le poète ramène à l'idéalité la passion. Des sens il la transporte à l'âme, et lui donne ainsi un bien plus haut vol.

L'art n'a donc pas moins de part que l'émotion dans ce chef-d'œuvre. Sans cet art, qui tantôt atténue et voile, tantôt par ses figures et ses proso-

1. La fin du second épilogue de *Jocelyn* dira de même : « Éternité ! »

2. Le mot « délices » cependant est resté dans un autre vers : « ces rapides délices ».

popées nous donne le choc électrique, l'émotion restait enfermée dans le cœur de l'amant. L'art l'en fait sortir. Peut-être même l'exprime-t-il plus forte, afin de la transmettre égale. C'est qu'il ne suffit point, pour rendre la nature, de la copier; il faut la transformer, « la déguiser même un peu », dit Stendhal. Toute œuvre d'un art élevé est un beau mensonge, qui du motif réel fait jaillir l'idéal. Et l'idéal seul est le vrai.

De quelque manière que se soit formée la Méditation du *Lac*, tout enfin, l'idée et le cadre, les pensées et les sentiments, les images et l'harmonie, tout nous élève et nous enchante et nous donne l'impression d'une divine beauté.

Victor Hugo et Alfred de Musset ont traité un thème analogue. Chez les trois poètes, l'amant revoit le lieu où il a aimé[1]. Mais la *Tristesse d'Olympio* n'est que la mélancolie de l'amant qui retrouve le nid de ses amours habité par d'autres, et la Nature comme eux indifférente. Dans le *Souvenir*, l'amant a été abandonné, trahi : la maîtresse vit aux bras d'un autre; seulement le temps et la nature ont apaisé la plaie ; la douleur se résigne.

Les différences du fond expliquent celles de la forme. S'il y a un peu de hasard chez Musset

1. Cf. aussi Pétrarque :

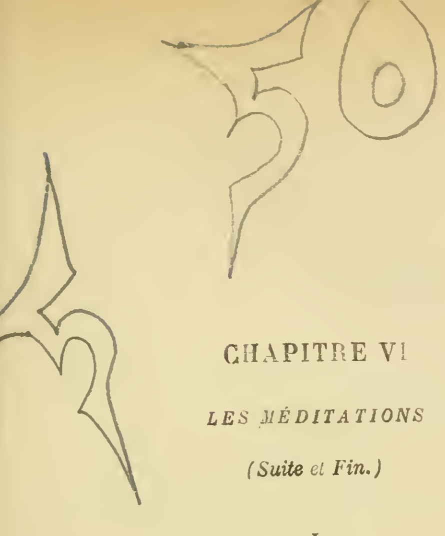
Valle che di lamenti miei sei piena...

dans la manière dont les pensées se lient, elles sont si nombreuses et elles ont tant de grâce, qu'on leur pardonne de n'être pas rigoureusement enchaînées. Par l'abondance et l'imprévu des idées cette symphonie du *Souvenir* ressemble à du Beethoven. L'amant a cruellement souffert de sa blessure, mais la cicatrice lui en est douce. La mémoire des jours heureux est, suivant lui, quoi qu'en ait dit le Dante, un bonheur encore, et qui ne saurait périr comme eux. L'amant bénit donc ce souvenir, que son âme immortelle emportera au ciel. Le flux et reflux des pensées, mêlé au paysage rapide et romantique, réveille et apaise à la fois, avec la plus musicale harmonie, ce souvenir cher et sacré.

Chez Olympio, l'imagination peut se donner un libre cours, se jouer avec grâce en mille antithèses d'une sensibilité douce.

Chez Lamartine, les détails, choisis et sobres, sont subordonnés à un sentiment unique, dont rien ne distrait ; et cette harmonieuse unité de l'ensemble n'est pas une des moindres beautés.

Il faut peut-être encore plus de génie pour sacrifier certains traits que pour les produire ; il y a des sacrifices nécessaires, qui sont la condition de la grandeur.



CHAPITRE VI

LES MÉDITATIONS

(Suite et Fin.)

I

Les pièces caractéristiques des premières *Méditations*, après *l'Isolement* et *le Lac*, sont : *le Soir*, *le Vallon*, *l'Automne :* autant d'enchantements, suaves élégies, musiques de l'âme.

Le Soir est une rêverie spiritualiste, d'une harmonie particulière : au lieu de se succéder dans un moule uniforme, les rimes sont diversement alternées.

La plus jolie pièce des *Orientales*, les *Fantômes*, pourrait bien avoir été inspirée à Victor Hugo par quelques stances de cette Méditation, celles où le poète entendant bruire le feuillage des bois se demande si ce doux murmure n'annonce pas la présence des êtres chers qu'il a perdus :

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux

On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage ?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries !...

Mais peut-être Lamartine lui-même avait-il été inspiré d'André Chénier dans sa *Néère*:

Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et noble rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi,
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage
Frémira : sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air :
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

Une pièce des *Harmonies*, celle qui a pour titre *Pensée des Morts*, rappellera aussi les *Fantômes;* mais elle est venue après. — Ainsi ces génies poétiques se transmettent l'inspiration; l'un aimante l'autre tour à tour.

Dans une ode des *Feuilles d'Automne*, Victor Hugo adressera à Lamartine un hommage d'une généreuse

modestie, le comparant à Christophe Colomb qui vient de découvrir un monde, et se comparant lui à Lapérouse qui, moins heureux, tente la même entreprise et ne rencontre que le naufrage obscur, la mort lointaine et ignorée sur un écueil! Dans une autre pièce, il lui renouvellera son hommage, et avec déférence se subordonnera encore à lui :

Montés au même char dans l'arène lyrique,
Nous tiendrons tous les deux, comme un couple homérique,
Toi la lance, moi les coursiers [1].

Les relations entre Lamartine et Victor Hugo furent empreintes de courtoisie toujours, et d'amitié presque jusqu'à la fin [2].

1. Lamartine, en réponse à ce double hommage, adressera à Victor Hugo plusieurs poésies, mais non des plus belles, et même un peu insuffisantes, excepté *les Préludes*.

2. M. Jules Claretie, dans son discours à l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy, disait : « Voici plus d'un demi-siècle, un jeune homme encore inconnu écrivait ces lignes : « L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître sans nom d'auteur, avec ce simple titre : *Méditations poétiques*. C'étaient des vers. » Et le jeune homme ajoutait : « Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! » Et, quarante ans après, ce jeune homme, devenu sexagénaire, écrivait à l'auteur des *Méditations* resté son vieil ami : « Cher Lamartine, il y a longtemps, en 1820, mon premier bégayement de poète adolescent fut un cri d'enthousiasme devant votre éblouissant soleil se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres, et je l'aime; elle est là avec beaucoup d'autres qui vous glorifient. Nous nous aimons depuis quarante ans, et nous ne sommes pas morts... » Ils sont morts maintenant, ces deux frères en poésie et en gloire .. Celui qui, écrivant alors les *Odes et Ballades* encore inédites, saluait les *Méditations*, c'était Victor Hugo. »

Dans *le Vallon*, stances mélancoliques, le jeune poète déplore sa vie écoulée obscure et sans gloire :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le Sort.
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort...

Lorsque Chateaubriand parlait de s'ensevelir dans la retraite, — « Oui, disait M. de Salvandy, une cellule sur un théâtre ! » Et Doudan ici, à peu près de même, sur ce vers :

Un asile d'un jour pour attendre la mort...

« Oui, écrit-il, un fauteuil à l'Académie et un siège à la Chambre ! »

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Sur les vingt-quatre pièces dont se composait la première édition des *Méditations*, ces huit ou dix étaient la partie originale et neuve. C'est ce que la petite préface nommait ces « épanchements tendres et mélancoliques », ces « soupirs de l'âme ».

C'était une âme qui chantait[1].

1. François Coppée, au centenaire, à Mâcon, 19 octobre 1890.

A présent que, pendant trois quarts de siècle, le succès de cette nouveauté a suscité des imitations sans nombre avec lesquelles l'inattention a pu la confondre, on est moins en état de l'apprécier telle qu'elle parut. Il n'est pas juste cependant que ces pastiches lui fassent tort: la Vénus de Milo est-elle moins royale en son Louvre, pour les milliers de mauvaises copies qu'on en fait sans cesse?

« Comme ces premières pièces de Lamartine n'ont aucun dessin, aucune composition dramatique, comme le style n'en est pas frappé et gravé selon le mode qu'on aime aujourd'hui, elles ont pu perdre de leur effet à première vue; mais il faut bien peu d'effort, surtout si l'on se reporte un moment aux poésies d'alentour, pour sentir ce que ces Élégies et ces Plaintes de l'âme avaient de puissance voilée sous leur harmonie éolienne, et pour reconnaître qu'elles apportaient avec elles le souffle nouveau[1]. »

II

Deux veines moins neuves alternaient avec la veine élégiaque.

D'abord celle de l'ode. Là, aux anciens procédés de J.-B. Rousseau, de Lefranc de Pompignan et de Lebrun-Pindare, genre un peu déclamatoire, l'auteur

1. Sainte-Beuve, Lettre à M. Paul Verlaine.

mêlait quelques effets modernes : lorsque, par exemple, dans l'ode intitulée *l'Enthousiasme* [1], il compare le poète tourmenté par l'inspiration à un volcan qui souffre de ses propres feux :

> Muse, contemple ta victime

ou bien lorsqu'il y ajoute, comme dans *le Désespoir* [2], certains reflets de lord Byron, qui dès 1812 éblouissait les imaginations françaises de quelques-uns de ses rayons ou de ses éclairs « sataniques ».

Ce vernis pourtant ne rajeunit guère la couleur rhétoricienne de la pièce. Madame Ackermann, en ses *Malheureux*, sera plus poignante, ayant plus de simplicité dans la pensée et plus d'émotion réelle : chez elle, c'est le fond même de l'être qui maudit la vie ; chez l'auteur du *Désespoir*, ce n'est que la plume : pures prouesses de style.

S'il faut en croire le commentaire du poète, cette ode remplie de blasphèmes attrista sa pieuse mère (pourtant il y a de la piété jusque dans les blasphèmes : maudire Dieu, c'est croire à Dieu). Pour apaiser la chère âme inquiète, il composa une contre-

1. Inspirée par celle du poète portugais Manoël sur le même sujet, *Ao Estro*, qui a pour épigraphe ce mot de Pindare :

> La gloire est le rêve d'une ombre !

2. Dont le titre, dans la correspondance, était d'abord l'*Ode au Malheur*.

partie, où *la Providence* réfute du mieux qu'elle peut la brillante déclamation; non avec le même éclat. Cette alternance, sorte de joûte oratoire, rappelle trop les exercices d'école par lesquels Gorgias ou Sénèque le père enseignaient aux jeunes gens à plaider le pour et le contre : ou bien les fameuses lettres de Rousseau pour et contre le duel, pour et contre le suicide : après la thèse noire, la thèse blanche. M. Sully-Prudhomme, dans son poème des *Destins*, présente bien aussi en regard la thèse pessimiste et la thèse optimiste, mais sans sacrifier l'une à l'autre : il conclut que les deux sont vraies, et, au lieu d'une antithèse vaine et sans lien, noue la synthèse conforme à la nature des choses, avec une pensée virile et triste.

Enfin, outre les pièces de la première sorte, qui étaient des stances élégiaques, et les pièces de la seconde, qui étaient des strophes lyriques. il y avait des morceaux en vers alexandrins, sur des sujets philosophiques : *l'Homme, la Prière, l'Immortalité*, rappelant Voltaire et ses discours en vers. De même que le poète n'était pas sans se rattacher, dans les odes, à l'école de Jean-Baptiste Rousseau, de même dans les alexandrins l'influence que nous avons vue poindre dès les premières années par la lecture de *Mérope*, puis de *la Henriade*, et se développer plus tard par l'imitation des Discours moraux ou Épîtres, puis par les tragédies et par les ébauches de poèmes épiques, nous la retrouvons ici dominant presque un

tiers du premier recueil. Elle persistera dans une partie du second. Et, même après que le poète sera parvenu à sa pleine maturité, ses alexandrins sur les sujets plus ou moins philosophiques et religieux seront encore très souvent dans le moule de Voltaire. *Jocelyn* seul échappera à cette influence et se dégagera, étincelant de nouveauté. Mais le Voltaire poncif reparaîtra jusqu'en certains passages de *la Chute d'un Ange* et des *Recueillements*.

L'Homme est une sorte d'épître morale dédiée à lord Byron. Le jeune homme, un peu téméraire, lui adresse une sorte d'admonestation étrange :

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents...
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine...
. . . .
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts !...
. . . .

Après avoir rendu au génie de Byron ce singulier hommage, notre poète entreprend de combattre son désespoir irréligieux et de ramener au ciel l'ange rebelle. Il lui prêche la foi et la résignation, en semant çà et là de très beaux vers :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Perdu dans son ignorance et dans ses misères, l'homme laisse quelquefois échapper de ses lèvres le doute impie et le blasphème ; mais la raison lui crie enfin : Malgré tout. il faut croire, il faut espérer ! — Moi aussi, j'ai passé par de cruelles épreuves. Mais je dis toujours : Gloire à Dieu ! Gloire à toi, Seigneur !

Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;

. . . .

Dans ses traits expirants où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort !

. . . .

Pardonne au désespoir un moment de blasphème...

. . . .

J'aime ta volonté dans mon supplice même...

Ainsi ai-je dit au Seigneur. Eh bien ! fais comme moi, Byron : quelles que soient tes souffrances, ne te révolte plus, résigne-toi.

Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème !
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas.
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

Peut-être lord Byron trouva-t-il étonnant d'être ainsi prêché et morigéné, lui poète illustre, par ce

jeune débutant. Toujours est-il qu'il ne répondit point. Lamartine dit ne lui avoir pas envoyé cette épître, que le titre cependant lui adressait. Byron, dans ses *Mémoires*, ne parle de cette pièce que « très à la légère et comme de l'œuvre d'un *quidam* qui a jugé à propos de le comparer au démon et de l'appeler *chantre d'enfer*[1] ».

Vous aurez remarqué comment l'idée de la première Méditation, *l'Isolement*, se continue dans celle-là, qui est placée la seconde du recueil.

La Prière est aussi une protestation d'optimisme quand même, ou de résignation religieuse, qui fait penser au poème de Louis Racine. Du sein de la nature muette l'homme seul élève la voix pour rendre hommage au Créateur.

L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.

L'Immortalité est encore une effusion spiritualiste et déiste, en alexandrins à la Voltaire :

. . . .
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond !
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. I.

Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit,
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Ainsi disaient-ils, elle et lui, le soir, au bord de ce lac bien-aimé, témoin de leur ardente foi qui s'élançait au delà de ce monde :

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces roches antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.

Les poétiques entretiens de Jocelyn avec Laurence n'ont-ils pas un prélude dans celui-là ? Il se termine par cette explosion :

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux,
Nos âmes, d'un seul bond, remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues !

Sa mère d'abord et l'Évangile, ensuite sa libre enfance au vallon de Milly et sur les monts environnants, la nature enfin, lui ont enseigné Dieu. Après cela l'adolescence, la jeunesse avec les passions de l'amour, les abattements et les mélancolies succédant aux tumultes du cœur et des sens, l'en distraient tour à tour et l'y ramènent. Son âme religieuse y remonte par tous les chemins. Dieu est le foyer de sa vie intérieure comme de la vie universelle.

Avec beaucoup d'art, l'auteur avait fait alterner, dans la contexture du volume, les pièces du genre neuf et celles du genre ancien. Pour préciser, la première, la troisième, la cinquième, la huitième, la dixième, la treizième, la quinzième, la vingt-troisième, — c'est-à-dire, dans cette première édition, *l'Isolement*, *le Soir*, *le Vallon*, *le Souvenir*, *le Lac de B****, *l'Invocation* (à Elvire), *le Golfe de Baya près de Naples*, et *l'Automne*, — alternaient avec *l'Homme*, *l'Immortalité*, *le Désespoir*, etc. Le tout ensemble était confondu sous le nom de *Méditations*, nom nouveau, ou presque nouveau : car André Chénier déjà l'avait donné à plusieurs de ses poésies, dont le recueil, incomplet encore, venait d'être publié pour la première fois en 1819, un an avant celui de Lamartine.

III

Si brillantes que fussent les odes et les pièces philosophiques, ce fut surtout le petit groupe des pièces neuves qui enleva le succès. L'amour, la nature, la mélancolie, ces flux et reflux de doute et de foi, de désespoir et d'espérance, le sentiment de la vie fugitive, qui nous échappe au sein même du bonheur plus rapidement que dans la misère, l'élan de l'âme vers l'infini, et, au milieu de tout ce qui s'écoule incessamment, la soif de l'impérissable et de l'éternel, voilà ce qui enchanta les esprits délicats et tendres.

L'amour et la religion se mêlaient dans ces vers comme dans l'âme des femmes. Aussi fut-il leur poète. Il exprimait leurs sentiments confus, cette curiosité pour la passion avec l'aspiration à l'idéal, mélange par lequel Jean-Jacques les avait séduites; mais Rousseau est plus sensuel, Lamartine plus religieux. Son amour est purement platonique, ou l'est devenu dans ses vers. Ce platonisme posthume, qui ne demande aucun sacrifice, charme l'imagination comme un hommage à la vertu. Or, les femmes ont besoin à la fois de vertu et d'amour. La poésie des *Méditations* semblait combiner ce double idéal, et l'unir aux espérances spiritualistes. C'est par ce mélange enivrant (mais est-il une plus noble

ivresse?) que le monde féminin, qui dispose de la gloire, fut conquis et entraîna tout.

Lorsque, dans un de ces salons où se faisaient les renommées, le poète lisait quelques-uns de ses vers, on lui témoignait une admiration qui ressemblait à de l'amour; les femmes se pressaient autour de lui,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Il s'enivrait d'elles, comme elles de lui.

Vos poésies, lui écrit la duchesse de Broglie, ont eu un bien grand succès. *Le Moniteur* même a consigné votre éloge dans la partie officielle; mais ce n'est pas le plus flatteur de tous les suffrages que vous avez obtenus. Il est certain que vous avez été généralement admiré, et par les personnes qui étaient dignes de vous entendre, et par bien d'autres aussi qui ne l'étaient pas et qui ont suivi la première impulsion donnée par les autres. Il n'y a que madame de Genlis qui vous ait jugé avec une grande sévérité; mais c'est une âme si anti-poétique que cela n'est pas extraordinaire[1]. »

Les hommes politiques eux-mêmes, et les plus illustres, ne se défendaient pas de l'enthousiasme qui rayonnait autour d'eux. La princesse de Talmont ayant prêté à M. de Talleyrand le petit volume, il

1. *Lettres à Lamartine*, 1818-1865, publiées par madame Valentine de Lamartine. Paris, Calmann-Lévy, 1893.

l'en remercie le lendemain matin par ces lignes : « Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir, et que j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin, pour le relire encore. Je ne suis pas prophète, je ne puis pas vous dire ce que sentira le public; mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux. — Il y a là un homme ; nous en reparlerons. »

Le billet circule. C'est un brevet de gloire. Le duc Pasquier, ministre des Affaires étrangères, est entraîné par ce suffrage de l'homme le plus prompt à flairer le succès. Le roi, qui se piquait d'être poète parce qu'il traduisait Horace, fait donner au jeune poète la double collection des classiques latins et français. C'était comme un prix de concours.

Ainsi, même pour les esprits qui affectent le scepticisme et qui mettent leur gloire à n'être jamais dupes (par où ils perdent bien souvent les meilleures occasions des plus nobles plaisirs), le souffle de spiritualisme qui animait cette poésie était comme un charme auquel ils se prêtaient sans résistance. Les faits brutaux et les corps presque seuls, pendant tant d'années, avaient eu l'empire; ne pouvait-on, pendant une soirée, entendre l'âme et ses chansons ?

La nouveauté des nouveautés, c'était le style, fait, on ne savait comment, de musique et de lumière; c'étaient les vers, et cette forme souple, que le jeune

poète avait cherchée si longtemps ! « A supposer, écrivait-il, qu'on trouve quelque chose dans une dizaine de ces *Méditations*, on ne pourrait au fait y trouver qu'un talent de versification plus ou moins apprécié : car les choses par elles-mêmes ne sont rien. Une trentaine d'amateurs décidés liraient cela ; et voilà tout. Cela n'est pas de nature à faire le moins du monde bruit ou vogue : ce n'est pas un grand sujet, ce n'est pas du neuf, ou c'en est trop peu [1]. »

« Ce n'est pas un grand sujet. » Le préjugé courant était encore qu'il fallait de grands poèmes longuement composés, dans le genre de son projet de *Clovis ;* il se risquait à tout hasard avec ses pièces détachées, — comme fera plus tard dans la critique l'auteur des *Causeries du lundi*, avec ses coquilles de noix chargées de poudre d'or, abandonnées au courant du fleuve. Dans cette lettre, la modestie du poète est excessive : il est encore inconnu du public, et presque de lui-même ; il est avant la gloire. Plus tard, après la gloire et ses enivrements, dans la préface des *Méditations* écrite trente ans après [2], il dira, moins modestement : « Je suis le premier qui ait fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ait donné à ce qu'on nommait la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes, de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, tou-

1. Au comte de Saint-Mauris, 27 mai 1819 : neuf mois avant la publication.
2. Préface des *Méditations*, édition de 1849.

chées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. »

Ce style traduisait directement, par la seule magie d'expressions sincères, les inquiétudes de la pensée, les orages du cœur. A la cadence des vers les plus suaves, avec des mots de couleur tranquille, qui jamais n'étonnent, il berçait les mélancolies. En cueillant ses propres tristesses, le mystérieux poète en faisait un baume aux âmes blessées, sœurs de la sienne, qui avidement l'aspiraient. L'angoisse de leur foi mêlée de doute trouvait quelque consolation dans ces chants émus qui, en l'exprimant, la soulageait. On croyait entendre un autre René, un René en vers, un René plus doux, plus fraternel et moins enfermé dans son moi, dont la parole, aussi musicale et plus coulante, s'épanchait d'une source naturelle, comme celle d'un François de Sales ou d'un Fénelon.

On peut dire de Lamartine, comme de celui-ci, que la grâce ne l'abandonne jamais, même dans la gravité et la grandeur. Jamais son vers n'est forgé sur l'enclume à coups de marteau cyclopéens. Il brille comme une flamme sur un autel. Est-ce le feu du ciel qui l'allume, ou l'âme du poète qui brille en brûlant? C'est l'un et l'autre : tant cette poésie est humaine et divine en même temps! Rien de Vulcain ni des forges de Lemnos, tout de Vénus et de Lucie.

Jamais depuis Racine on n'avait fait rendre d'une

manière si continue à cette langue française, réputée ingrate et pauvre, des accents si mélodieux. Abondance, suavité, harmonie : on ne sent nul effort; les stances tombent avec grâce, la période se déroule avec souplesse. Le poète ne s'amuse pas aux curiosités de la rime riche; mais il a toujours la rime musicale : les plus beaux mots, les plus sonores et les plus doux, viennent se placer d'eux-mêmes dans ses vers. Ses images sont d'une fluidité aérienne et transparente, reflets du ciel et des eaux. C'est à dater de là qu'il aurait pu dire :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant [1].

On a pu, depuis, serrer davantage l'idée et la forme, raffiner l'art, ou plutôt le métier, étonner par l'orfèvrerie des rimes, par la suppression des césures même homériques, par les prouesses de mots et de style; mais l'âme, mais le sentiment, mais le souffle ingénu, mais la grandeur native, mais le flot de la source pure, où étaient-ils? ils n'apparaissaient plus que par intervalles.

Puis d'autres poètes survinrent, qui trouvèrent que c'était trop encore, que la sensibilité et l'amour devaient disparaître, n'étant qu'un appât à prendre les âmes bourgeoises. Il ne fallait plus d'émotion,

1. *Nouvelles Méditations, le Poète mourant.*

plus de pathétique! l'impassibilité serait le vrai génie. Être homme et sensible aux choses humaines, c'était, disaient-ils, l'enfance de l'art. Le poète qui pleure et fait pleurer? bon pour les femmes et les jeunes gens! Nous autres poètes virils, parvenus au faîte, par delà l'Olympe, par delà les cieux, dans l'infini de la nature muette et du vide inanimé, nous nous faisons gloire de n'avoir rien d'humain, de ne connaître pour émotion que l'excitation cérébrale, de n'être enfin touchés de rien, — que de l'impeccable beauté des œuvres plastiques marmoréennes.

L'auteur des *Méditations* n'avait point ces dédains superbes. La sensibilité était, à ses yeux, la plus haute source de poésie; seule elle créait les vrais chefs-d'œuvre, destinés à vivre toujours. L'imagination, si riche qu'elle fût, ne devait que la servir, et n'usurper jamais le premier rang. Croire et aimer sont les deux ailes de son génie.

Ses sentiments s'échappent de son âme comme des mélodies, qui les rendent d'autant mieux qu'elles ne les limitent pas. La Méditation tourne au rêve; elle ouvre, comme la musique, des perspectives indéfinies, que chacun suit jusqu'où il peut, jusqu'où il sent, les continuant par ses propres songes. Chaque âme en est diversement bercée.

Par cette œuvre si longuement préparée et qui semblait improvisée, le poète, si instinctif et si patient à la fois, entra tout droit dans la gloire. Cette poésie sembla éclore en un jour par un souffle de

printemps. « Ainsi que les buissons sous la douce influence du mois de mai, elle apparut couverte en un moment de feuilles et de fleurs. — Quelle merveille! dit-on. — Non, il n'y avait nulle merveille. Comme le buisson dans le travail souterrain de l'hiver, elle avait accumulé la richesse de sève qui éclatait tout à coup aux souffles propices [1]. »

La révolution que le *Génie du Christianisme* avait faite dans la prose française, les *Méditations* la firent dans la poésie.

1. Émile Ollivier, Appendice au *Discours sur Lamartine* qu'il devait prononcer à l'Académie française en lui succédant. — 1 vol. in-18. Paris, 1874, Garnier, p. 174.

CHAPITRE VII

IL SE MARIE. — ATTACHÉ A LA LÉGATION DE NAPLES. — *LA MORT DE SOCRATE.*

I

Quand on voyage à pied dans les montagnes, quelquefois on se voit enfermé de toutes parts : on ne sait comment on en sortira, ni comment on y est entré. Cependant, en marchant toujours, on finit par en sortir. Il en fut ainsi pour Lamartine jusqu'à l'année 1820, — qui était la trentième de sa vie. Jusqu'alors, errant, éperdu, découragé, tout en s'ingéniant de mille manières, il n'aboutit à rien. Il se ronge d'impatience et de désespoir dans l'obscurité[1].

Sentir son âme usée en impuissant effort
Se ronger lentement sous la rouille du sort[2] !

1. Voir au chapitre précédent, p. 114, en haut.
2. *Nouvelles Méditations :* les *Préludes.*

Après voir quitté le service militaire en 1815, il était revenu dans sa famille, désenchanté. « Ma mère me vit avec douleur rentrer sans carrière et sans avenir dans la solitude et l'oisiveté de notre pauvre demeure de Milly... Je m'y enfermai deux ans, souffrant mais résigné, dans une chambre haute, plongé dans la lecture, dans de fortes études, et attendant je ne sais quoi, que l'on attend toujours tant qu'on est jeune[1]... »

Il avait alors essayé de la vie mondaine, secouant par la dissipation ses longs ennuis; il avait joué et perdu. La mère le tirait d'embarras, non sans peine, à l'insu du père. Les oncles et les tantes faisaient de leur mieux pour l'aider. Dans un moment où l'une d'elles est venue à son secours, il s'écrie gaiement : « *Domine, salvam fac* ma tante ! »

Pendant quatre ans, de 1816 à 1820, il s'évertue vainement : chaque échelon qu'il essaye de monter rompt sous ses pieds. Il avait d'abord songé, comme Virieu, à quelque fonction diplomatique. Virieu nommé au Brésil (mars 1816), Lamartine lui écrivait : « Puisses-tu revenir heureux, riche, être nommé ensuite à quelque cour d'Italie, et nous emmener, Vignet et moi, pour notre été, dans ce beau pays où nous avons commencé à vivre !... Écrivons-nous beaucoup... Il n'y a que l'amitié qui soit quelque chose de réel dans les sentiments d'ici-bas. » Une

1. *Mémoires*, fin du liv. Ier et commencement du liv. II.

autre lettre dit : « Écris-moi bien souvent et bien longuement, c'est tout le sel de l'existence. »

Il fait des démarches afin d'obtenir aussi un modeste poste d'attaché ; mais pendant fort longtemps il n'obtient rien. C'est donc à la poésie seule qu'il demandera des consolations. Le 28 juin 1816, il écrit, non sans mélancolie, à son ami Vaugelas : « J'ai été d'abord plongé dans des antichambres et même des salons de grands personnages, dont le crédit m'était nécessaire, et s'est évanoui, comme une douce fumée, entre mes mains malhabiles. Je me suis jeté alors avec une fureur nouvelle dans le sein des Muses. Ces divinités douces et consolantes m'ont mieux traité : du moins, je l'espère ; et je leur consacre désormais sans inconstance les restes d'une existence à moitié usée ! » (Il a vingt-six ans.)

Cependant, l'exemple de Virieu le tentant, il se hasarde, de loin en loin, à des démarches nouvelles.

« S'il se trouvait par hasard dans le nombre de vos amis, écrit-il à madame de Raigecourt[1], quelque ambassadeur ou ministre... qui eût besoin d'un secrétaire, vous me rendriez un grand service de lui parler de moi... Je trouve l'oisiveté si pesante et mon existence si vide que je voudrais à tout prix en changer. »

Sa santé s'altérait des tristesses d'une si longue attente : (A Virieu, 1er mars 1818.) « Je suis aussi

1. Au mois de janvier 1818.

mal qu'il est possible en vivant encore... Je ne sais si je vivrai encore en automne ; et souvent j'en suis à désirer la mort, par la seule intensité des souffrances physiques,... ne quittant des douleurs violentes que pour retomber dans une fièvre lente. J'ai fait toutes mes dispositions pour le cas de ma mort, ces temps-ci. Je te lègue tous mes manuscrits et poésies pour en faire ce que tu voudras, même du feu si cela n'est bon qu'à cela... Je prends du lait de chèvre : cela me fait du bien à l'estomac, et du mal au foie. Je ne puis adoucir un mal qu'en tombant dans un autre... Au reste, sans existence ni avenir, ni liberté, ni occupation d'aucun genre en ce monde, je ne sais que faire de la vie quand elle me revient... Je ne suis déjà plus de rien avec les vivants. »

Sentez-vous les afflux de la mélancolie? Pour essayer d'y échapper, il se met (selon le conseil du maître dans l'*Émile*) au travail manuel, au métier de menuisier et de tourneur. « Quand j'ai un peu de force. je tourne, depuis deux heures jusqu'à sept, chez un pauvre diable d'estropié qui a une boutique bien montée et toutes sortes d'outils[1]. »

Lorsque sa santé semble revenir, il songe, à défaut d'un poste diplomatique, à un emploi administratif. « Cherche-moi des protecteurs auprès de

1. Il y a peut-être plus de rapports qu'on ne croit entre le métier de tourneur et celui de versificateur. Horace dit qu'il faut remettre sur l'enclume les vers mal venus au tour.

Et male tornatos incudi reddere versus.

MM. Lainé ou Molé, car on en parle, je crois, pour l'Intérieur. M. Germain m'a présenté pour la sous-préfecture de Meaux ; mais un ex-sous préfet a eu la préférence. Ah ! trouve-moi, à dix, à vingt, à trente lieues de Paris, une sous-préfecture ! Ou bien, sois envoyé en Italie, et emmène-moi avec toi !... Avec appointements, entends-tu !... Vivons, ou du moins végétons, le plus près possible l'un de l'autre. Ah ! que je serais guéri d'ambition si j'avais mille écus de rente assurés dès à présent ! Comme je concevrais autrement la vie ! Mais pourtant il faut travailler, pour que l'imagination et le malheur ne nous travaillent pas. »

Repris par ses souffrances, il renonce à ses visées de sous-préfecture. Il forme d'autres projets, tantôt industriels, tantôt agricoles, auxquels, dans son idée, Virieu est toujours associé :

Ne parle plus de sous-préfecture à personne : je souffre trop. Voici un nouveau projet, meilleur, que nous avons combiné, M. de Nansouty et moi, et auquel un autre de mes amis s'associe ; vois si tu veux en être : Il y a vis-à-vis de Livourne une petite île, de six lieues de tour, nommée la Pianozza, qui est inculte et n'appartient à personne. Elle est très fertile cependant ; mais les Italiens n'en savent rien, ou ne s'en soucient pas. Nous en demandons la concession. Nous réunissons tout l'argent que nous pouvons ; cela va déjà à soixante et dix mille francs. Nous y portons des charrues, des ânes, des mulets ; et nous y semons du blé. Nos *minimum* de produit sont de cent pour cent dès la première

année, bien calculés. Peu à peu nous y élevons quelques baraques, et y faisons pour nous et nos amis un petit champ d'asile. Mande-moi si tu veux en être, et ce que tu pourras y mettre. Cela se fera en septembre : nous avons toutes les données préliminaires ; il ne s'agit que d'obtenir la susdite concession... C'est le pendant de notre affaire de coton à Naples, à l'Isoletta. Cela est moins beau, mais plus solide. Je vais tâcher de trouver quelques milliers de francs de façon ou d'autre, pour les y mettre. Et de plus je suis le régisseur; et MM. de Veydel et de Nansouty seront les agriculteurs. Nansouty. qui est lieutenant-colonel de notre légion, quitte sa légion pour se consacrer à notre affaire. C'est lui qui y met le plus de fonds. C'est un bon garçon, d'esprit et de courage; et, de plus, grand agriculteur. Cela ne te fait-il pas bondir le cœur ?... Dans tous les cas, nous ne risquons pas de perdre nos capitaux. Nous aurons seulement chacun six ou huit cents arpents de bonne terre dans un beau climat, qui nous rendront bien l'intérêt de nos mises. Réfléchis à tout cela. Je te tiendrai au courant[1].

Cette seconde affaire était en effet le pendant de la première (méditée dans les intervalles de leurs passions napolitaines); et celle-ci n'eut pas plus de suite que l'autre. Lamartine. dans sa vieillesse, reviendra à ses projets de spéculations agricoles, sur une trentaine de lieues de terre que lui concédera le Sultan.

Pour le moment, luttant toujours contre le sort rétif, le jeune homme se retourne vers la diplomatie,

1. Le 18 janvier 1819.

et demande l'appui de madame de Sainte-Aulaire, après celui de madame de Raigecourt. Mais l'affaire ne va pas plus vite.

« J'ai reçu enfin deux mots de madame de Sainte-Aulaire. Ils ne me promettent pas grand'chose : et ce serait s'appuyer sur un roseau que de compter sur le succès très douteux de quelques vers pour son avancement dans le monde en ce temps-ci. Je crois plutôt que ce serait un titre à une exclusion complète de toute carrière active et utile. »

Son ami le comte de Saint-Mauris, qui est poète aussi, lui conseille de faire imprimer tout de même. Lamartine lui répond (26 avril 1819) : « Je serais de votre avis si j'avais la certitude funeste que je ne serai pas placé. Mais, tant qu'il me restera une lueur d'espoir, je balancerai à me mettre au jour uniquement comme poète. C'est un titre défavorable auprès des hommes qui possèdent ce monde matériel, que de s'occuper de notre monde idéal, et ils me rejetteraient à jamais s'ils savaient que j'aie fait un vers sérieusement. Si je suis une fois secrétaire d'ambassade et dans une position plus indépendante, je me lancerai alors sans timidité dans cette carrière où je me sens poussé. »

Admis provisoirement aux Affaires étrangères, il tâche de montrer du zèle pour l'étude des protocoles. « Je te préviens qu'il faut faire semblant de pâlir sur les traités diplomatiques. Ils m'en ont donné je ne sais combien!... Je n'y pâlirai pas avant d'y être

à coup sûr[1]. » — Il voudrait un poste au Midi : le Nord le tuerait.

II

Contrairement à ses appréhensions, le succès éclatant de ses vers lui vaut plusieurs bonnes aventures. Son sort, jusque-là noué, se dénoue : les *Méditations* ont paru au mois de mars ; au commencement d'avril, il obtient le titre d'attaché à la légation de Naples ; il se marie le 6 juin. La réunion de ces trois événements dans l'année 1820 en fait la première date fatidique de sa vie.

Depuis longtemps, las de son existence aventureuse et dissipée, le jeune homme avait formé des projets d'établissement. En 1818, il écrivait à Virieu : « Qu'est-ce que tu me conseilles, voyons ? où faut-il aller? que faut-il tenter? quelle voie prendre ? Si ton ami Saint Lambert n'était pas parti, je partirais avec lui ; je ferais un commerce avec lui en Amérique ; je prendrais une bonne petite fille pour femme, je ferais ma fortune et je vivrais du moins en la faisant. »

La même année, il court deux lièvres à la fois : « Je suis déterminé, aussitôt que j'aurai été refusé par mademoiselle D***, à partir pour Paris et à y passer une quinzaine à voir un peu s'il n'y aurait pas moyen de me marier tout seul avec

1. A Virieu, 4 mai 1819,

mademoiselle B*** Hélas ! quand j'y pense, quel mari à offrir à une jolie, pure et fraîche personne ! Quel corps et quel âme vis-à-vis de dix-sept ans ! Je crois que cela ne serait ni juste ni sage. »

N'ayant épousé ni mademoiselle D*** ni mademoiselle B***, il continue à chercher et finit par trouver. Son ami Louis de Vignet, neveu des De Maistre, l'avait présenté chez eux, à Bissy, près de Chambéry. Il y rencontre une Anglaise du même âge que lui, miss Maria-Anna-Élisa, fille unique de la veuve du major Birch. Il lui plaît fort ; elle ne lui déplaît pas. La différence de religion fait obstacle à leur mariage : miss Birch est protestante, lui catholique, et toute la famille très attachée à sa foi. Miss Birch, fort éprise, résout de se convertir : de là des luttes avec sa mère, qui retardent le mariage. A la suite de la Méditation de l'*Automne :*

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazons épars,

le *Commentaire* ajouté plus tard par l'auteur se termine ainsi : « Ces vers furent écrits en 1819, après les premiers désenchantements... Mais ils font déjà allusion à l'attachement sérieux que le poète avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie. » Voici cette allusion :

Au fond de cette coupe où je buvais la vie
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur, dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !

Miss Maria-Anna crut entendre dans ces vers l'appel du cœur et de la destinée. Enfin elle abjura en secret à Genève. Le mariage eut lieu à Chambéry, où habitaient ces dames. Le comte Joseph de Maistre fut l'un des témoins.

Ainsi fut célébré le mariage du poète, dans ces lieux mêmes où l'image d'Elvire attendrissait et attristait peut-être encore sa pensée.

Si miss Maria-Anna fit un mariage d'amour, ce ne fut de la part de Lamartine qu'un mariage de raison. Cependant, d'après *le Manuscrit de ma Mère*, miss Maria-Anna avait « de l'agrément, une taille admirable, des cheveux superbes, une éducation remarquable et un esprit distingué ». Mais on entrevoit qu'elle n'était pas jolie, et que le poète, qui jusqu'alors prenait feu si aisément, ne s'enflammait pas cette fois autant qu'il eût voulu. A la veille même du mariage, il parle d'elle comme d'un parti sortable, rien de plus; il écrit à son amie mademoiselle de Canonge : « Je ne suis pas le moins du monde ce qu'on appelle amoureux ; mais la chose est bonne et raisonnable. » — Et à madame de Raigecourt : « Je tâche de me rendre le plus amoureux possible. J'aurai une véritable perfection morale ; il n'y manque qu'un peu plus de beauté;

mais je me contente bien de ce qu'il y en a. » — A Virieu, plus pieux que lui, il dit qu'il veut se marier par religion; peu s'en faut qu'il ne dise : par pénitence.

Je te dirai le fin mot (à toi seul): c'est par religion que je veux absolument me marier... Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence, selon les lois établies, divines ou humaines; et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines. Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va : profitons de ce qui en reste, donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous tout autour de nous; appuyons-nous sur les sentiers qu'ont suivis nos pères; et, s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement; faisons-lui, pour l'amour de lui, le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure, qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons supporter ici-bas.

Ergo marions-nous. Voilà la péroraison de mon oraison. Et arrive ce qui plaira !

Marié sans enthousiasme, il se trouve cependant heureux. « J'aime décidément ma femme, à force de l'estimer et de l'admirer. Je suis content, absolument content d'elle, de toutes ses qualités, même de son physique. Je remercie Dieu. Ma santé seule, en dépit de laquelle je me suis tant avancé, me traite

cruellement : je suis dans mes agonies les trois quarts du temps. Un grand médecin d'ici (de Genève) me dit qu'il s'en moque, et que je n'ai qu'à aller à Naples et à ne rien faire, pour vivre cent ans et voir s'user mon rhumatisme goutteux-nerveux sur les organes. Dieu l'entende ! A présent, je désire vivre à cause de ma femme. »

Ainsi, lui qui avait écrit cette parole de désespérance : « Nulle part le bonheur ne m'attend ! » il voit venir à lui enfin le bonheur même, en la personne de cette femme, âme d'élite, qui, associée à sa gloire, le sera aussi plus tard à sa chute, à ses revers, à sa pauvreté courageuse, à sa vieillesse héroïquement surmenée. Le commun des femmes n'aiment que le succès ; les autres, en petit nombre, après avoir pris part avec orgueil à nos victoires, se dévouent avec entrain à nos défaites. Celles-là sont divines.

Ce fut au commencement d'avril que le ministre des Affaires étrangères, M. Pasquier, crut pouvoir accorder à l'auteur des *Méditations* l'humble poste diplomatique d'attaché à la légation de Naples, où la France était alors représentée par M. de Narbonne.

Les nouveaux époux s'acheminèrent tout doucement de Chambéry par Florence et Rome vers leur destination, recommençant le voyage de Corinne et d'Oswald, visitant les monuments, les mu-

sées, les ateliers. Le poète comprenait mieux la nature que les beaux-arts ; mais madame de Lamartine n'était pas sans quelques dispositions pour la peinture et la sculpture.

Arrivés à Naples, ils vivent retirés dans leur bonheur : pendant l'hiver, à Chiaja ; pendant l'été, à Ischia, au milieu des bois d'orangers et en présence de la mer, qui peut-être rappelaient encore au poète de chers souvenirs.

Ici comme en Savoie, une affection nouvelle plus calme croisait les traces de celle d'autrefois, plus passionnée. Il décrit avec enthousiasme ce paradis où l'air de la mer est une caresse, où même pendant l'hiver le ciel sourit :

Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui vaillent les jours que nous avons ici tous les jours au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens. Je t'invoque tous les matins (c'est toujours à Virieu qu'il écrit) quand, en ouvrant mon balcon, je vois cette mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds, les gazons de la Villa Reale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps; à ma gauche, les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle. Plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents

de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer. Oui, je t'invoque alors! Je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à cette éternelle fête de la Nature!

Sa vie désormais est fixée, paisible; son ambition, bien modeste : « Ce climat nous séduit; ma petite place m'attache. Je voudrais m'élever en Italie jusqu'au grade de secrétaire d'ambassade, y laisser couler quelques années, et revenir ensuite tout simplement *finir*, comme disaient nos pères, dans quelque masure de Bourgogne ou du Mâconnais[1]. » — « J'aspire à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie, avec cinq ou six mille francs, limite de toute mon ambition[2]. »

III

Parmi les notes diplomatiques, il écrit quelques vers, à ses heures de loisir. Depuis plusieurs années,

1. A madame de Pernety, une de ses cousines. 12 octobre 1820.

2. A M. Genoude. 22 mai 1821. — Lamartine, au moment de son mariage, avait reçu de son père la propriété de Saint-Point, mais à charge de servir quelques rentes à ses sœurs : ce qui commença ses difficultés d'argent. Le père, en outre, lui donnait quinze cents francs par an. Ajoutez-y quinze cents francs de traitement comme attaché : total, trois mille. Sa femme, quoi qu'en eussent dit les journaux du temps à l'occasion du mariage, ne possédait, du moins pour le présent, que peu de fortune, cinq mille francs de rente, dit une lettre de Lamartine à Genoude, 1er avril 1821.

il méditait un poème sur *la Mort de Socrate.*

A ce moment, la philosophie, renaissant comme la poésie, réagissait contre les doctrines matérialistes. Maine de Biran, Royer-Collard, Cousin, Jouffroy, restauraient le spiritualisme. Un des amis de Lamartine, M. de Fréminville, épris de Platon, fit lire à notre poète le *Phédon* et l'*Apologie de Socrate*, à peu près comme M. de Châlon avait fait lire à Corneille vers ses vingt-huit ans *las Mocedades del Cid*. Lamartine pompa tout ce miel attique. Il écrit à Fréminville, le 30 mai 1822 : « Si j'ai du platonisme dans le cœur, je n'en ai pas autant dans l'esprit que vous, qui avez digéré et transsubstantié cette doctrine presque divine. » Cette philosophie qu'on a appelée « la préface de l'Évangile » enflamme son imagination et son cœur. Il cueille de ces beaux dialogues les pensées où Socrate,

Mourant pour la justice et pour la vérité,

exprime avec une familiarité tranquille les raisons qu'il y a d'espérer une autre vie. Mais à l'espérance le poète substitue la foi ; christianisant Socrate et Platon, il en fait deux précurseurs de la religion nouvelle qui germe déjà dans le sein de l'humanité et qui, de l'union de l'esprit hellénique avec la pensée juive, naîtra quatre siècles après.

La Mort de Socrate parut au mois de septembre 1823. Alfred de Vigny, dans une lettre à Victor

Hugo, exprime son admiration pour cette « grave et majestueuse poésie ». Si, à la vérité, les pensées de Socrate et de Platon, dans leur simplicité égale à leur grandeur, percent au travers du double voile de cette imitation en vers faite d'après une traduction en prose, cependant le texte de Platon lui-même, exprimant les idées les plus sublimes sans jamais hausser le ton, reste infiniment supérieur à la paraphrase de Lamartine, dont la forme molle et flottante est peu châtiée. On y rencontre des négligences excessives, et d'expressions et de rimes[1].

« Cela va comme de l'eau courante, dit-il lui-même à Virieu; et, pour nous deux au moins, cela sera superbe; peut-être même pour Fréminville. Je compte le terminer dans le mois. Cela aura cinq ou six cents vers. C'est coupé par couplets comme Byron. Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement. Ce n'est purement ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf en un mot pour nous[2] ».

Une idée ingénieuse, c'est de faire présenter la ciguë aux lèvres du noble martyr dans une coupe sur laquelle est ciselée l'histoire de *Psyché :* symbole d'immortalité. Cette invention sans doute a quelque chose qui sent l'école d'Alexandrie et l'Anthologie; mais cela est joli et précieux.

1. Il nomme Socrate le fils de Sophr*onique*, au lieu de Sophr*onisque*, afin de rimer avec portique.

2. *Correspondance*, t. III, p. 217.

Lamartine appelle ce poème « l'union de la métaphysique avec la poésie, l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression ». Le philosophe Théodore Jouffroy applaudit à cette tentative : « Lamartine est le plus grand poète de son siècle, parce qu'il a su développer dans le plus éclatant langage les problèmes les plus élevés et les plus abstraits de la philosophie. » Il y a dans cette appréciation un peu d'hyperbole : naturellement la philosophie spiritualiste accueille avec joie cette poésie qui la propage et la répète comme un écho mélodieux.

La même année que *la Mort de Socrate*, parurent *les Nouvelles Méditations*.

CHAPITRE VIII

LES NOUVELLES MÉDITATIONS

I

Si la plus belle des premières *Méditations* est *le Lac*, la plus parfaite des *Méditations nouvelles*[1] est

1. Voici le titre et la table de la première édition :

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES
par
ALPHONSE DE LAMARTINE

Musæ Jovis omnia plena.
VIRG.

PARIS
URBAIN CANEL, libraire, rue Hautefeuille, n° 5;
AUDIN, quai des Augustins, n° 25.
MDCCCXXIII

—

Cette édition contenait vingt-six pièces, dont voici les titres : 1re, *l'Esprit de Dieu;* — 2e, *Sapho*, élégie antique; — 3e, *Bonaparte;* — 4e, *les Étoiles;* — 5e, *le Papillon;* — 6e, *le Passé*, à M. A. de V. (Aymon de Virieu); — 7e, *Tristesse;* — 8e, *la Solitude*; — 9e, *Ischia;* — 10e, *la Branche d'amandier;* — 11e, *à*

le Crucifix. La mémoire d'Elvire a inspiré l'une et l'autre. Ce crucifix est celui qu'elle embrassa dans son agonie, et que le prêtre donne au poète[1].

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu,

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Ici encore soyons attentifs à cet art si pur, qui n'emploie que les expressions les plus immatérielles. Déjà dans *le Lac*, l'émouvante adjuration au Temps trop rapide, par qui était-elle prononcée? Par « la voix qui m'est chère ». De même ici le crucifix est le « don d'une main mourante »; il a été recueilli

*El***; —* 12°, *Élégie; —* 13°, *le Poète mourant; —* 14°, *l'Ange*, fragment épique; — 15°, *Consolation; —* 16°, *les Préludes; —* 17°, *l'Apparition de l'Ombre de Samuel à Saül*, fragment dramatique; — 18°, *Stances; —* 19°, *la Liberté, ou Une Nuit à Rome*, à Éli. Duch. de Dev...; — 20°, *Adieux à la mer; —* 21°, *le Crucifix; —* 22°, *la Sagesse; —* 23°, *Apparition; —* 24°, *Chant d'amour; —* 25°, *Improvisée à la Grande-Chartreuse; —* 26°, *Adieux à la poésie.*

Dans une édition de 1830, sept ans après la première, il n'y a qu'une pièce ajoutée aux vingt-six : *le Retour*. Mais l'ordre des vingt-sept est changé.

1. En fait, au moment de la mort de madame C... à Paris, il était à Milly. Virieu, qui se trouvait à Paris, avait été chargé, dit l'auteur dans son *Commentaire*, de lui transmettre ce don sacré.

sur « le sein d'un martyr ». Ce mot ambigu laisse un voile sur la personne et répand sur le sujet, déjà religieux, je ne sais quelle teinte, plus religieuse encore, de sacrifice[1].

Ce n'est qu'au milieu de la pièce que le poète prononce pour la première et seule fois le mot : « Elle ».

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'*elle* te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi !

Puis, par une gradation insensible et une sorte de magie poétique, le Crucifix s'anime[2], devient le Christ lui-même, « Divin consolateur » :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin !...

1. Un profane dirait peut-être que ce mot, sans y chercher tant de mystère, a été amené tout simplement par la rime de « dernier soupir ». Voir, dans le volume des *Poésies inédites*, le premier croquis, en prose, de cette pièce.

2. Comme dans le drame espagnol de M. de Zorilla y Moral, *Un témoin de bronze*. Voir *le Romantisme des Classiques*, p. 355 et 356.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein même de Dieu [1] ! ...

Ainsi le poète n'emprunte à la réalité que le point de départ, « le motif » ; il n'en laisse deviner que ce qui est nécessaire pour animer sa conception morale, sa Méditation religieuse ; il n'en garde que ce qui peut servir à l'émotion. Aussi avait-il bien raison d'écrire à Eugène Genoude (13 juin 1824) : « Je ne suis ni romantique comme vous l'entendez, ni classique comme ils l'entendent ; je suis ce que je peux être. » Et, dans une *Lettre à M. Stendhal*, faite évidemment pour le public (19 mars 1823) : « L'imitation de la nature n'est pas le seul but des arts ;

1. Cf. Bossuet, *Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans :* ... « Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs... Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras... Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ?... »

le beau est, avant tout, le principe et la fin de toutes les créations de l'esprit[1]. » Voilà la doctrine que Lamartine n'oublie jamais.

Tandis que Victor Hugo le plus souvent rend les idées par des images et donne aux abstractions des formes concrètes, Lamartine, à l'inverse, spiritualise en quelque sorte la matière, saisit dans les choses de la nature physique et de la vie réelle les analogies morales, et use volontiers de ces transpositions. « C'est surtout dans la spiritualité des idées, disait Joubert, que consiste la poésie[2]. »

Le Crucifix est l'un des deux sommets du second recueil; l'autre, dans un genre tout différent, est l'ode intitulée *Bonaparte* : pièce éclatante, d'aspects multiples, comme celui qu'elle célèbre tout en le stigmatisant. L'horreur et l'admiration semblent se partager l'âme du poète. Qu'il ait écrit cette *Méditation* « à Saint-Point, dans la petite tour du Nord, au printemps de l'année 1821, peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène », comme le dit l'auteur en son *Commentaire*[3]; ou que ce soit quelques années après seule-

1. Voir œuvres complètes de Stendhal (Henri Beyle), *Racine et Shakspeare.*

2. Plusieurs des délicates pensées de cet écrivain sembleraient faites exprès pour définir le génie poétique de Lamartine : « Quiconque n'a jamais été pieux ne deviendra jamais poète. » — « Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums. » Etc.

3. Dans ses *Commentaires* il brode continuellement de la poésie en prose, à l'occasion de ses poésies en vers.

ment, comme le fait voir sa *Correspondance*, peu importe. « Elle fit une immense impression dans le temps », ajoute-t-il; et nous l'en croyons sans peine. Aujourd'hui elle n'émeut plus, mais elle frappe encore. Le début en est théâtral :

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau, près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

. . . .

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne;
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté:
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire[1].
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
Rien,... excepté la vérité!

1. Ce vers se lit encore ainsi dans une édition de 1830 que j'ai sous les yeux, — comme dans toutes les éditions précé-

Alors il trace à grands traits enflammés la prodigieuse carrière :

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi...
. . . .
Ah! si, rendant le sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front!...

Mais non : c'est pour toi seul que ton ambition voulait l'empire. Et tout obstacle était ton ennemi; tu le brisais...

. . . .
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
. . . .
La gloire efface tout, tout..., excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime :
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé!

dentes. — Mais, dans une de 1863 (in-12, Furne-Hachette-Pagnerre), soit par erratum typographique, soit par modification volontaire de l'auteur ou de l'un de ses secrétaires, on lit :

La mort, de tout temps, fut...

Déjà, à cette époque, commençait la révolte contre la césure, qui devait aller de nos jours jusqu'à l'insanité. La césure ou les césures ne sont pas moins essentielles au vers français que la rime. Elles en sont « les vertèbres », a dit avec justesse M. Anatole France. Aujourd'hui, c'est le glorieux règne des invertébrés.

Cet anathème au meurtrier du duc d'Enghien fait pendant au dithyrambe sur *la Naissance du duc de Bordeaux*[1]. De tels vers avaient droit à l'admiration, non seulement des royalistes, mais de tout ce qui porte un cœur d'homme ami de la justice. Il y a là huit strophes puissantes, du plus grand souffle poétique et moral, avec des images à la *Macbeth*.

D'autre part, il faut savoir gré au poète d'avoir, tout en stigmatisant ce crime, su rendre un hommage légitime au génie de Bonaparte, mais sans se laisser entraîner à l'idolâtrie napoléonienne, comme firent la plupart des autres poètes du même temps.

Quoique l'ode ne soit pas exempte de rhétorique à la Lucain, l'ensemble en est étincelant; le mouvement lyrique, grandiose; les images saisissantes; la forme tout entière d'une belle sonorité. Le poète, par un scrupule de conscience, en changea plus tard les deux derniers vers. Il avait dit d'abord :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

A la réflexion, cela lui parut « un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même, dit-il dans son *Commentaire*, n'est rien moins qu'une vertu ; ce n'est qu'un don, une faculté,

1. Que le poète avait alors en portefeuille, mais qui parut seulement dans une édition de 1826.

un instrument : il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers, qui pesaient comme un remords sur ma conscience. » Il les modifia donc ainsi :

Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !

Bonne intention, mais pauvres vers. Chute plate d'une belle œuvre : on tombe de Lucain à Berquin.

II

Le Poète mourant, par sa facture comme par son titre, tient de l'ancienne manière, rajeunie seulement de quelques touches neuves. Cela commence à la façon de Gilbert, de Parny ou de Millevoye :

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine !...
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés, frappe ma dernière heure !...
Faut-il gémir ? Faut-il chanter ?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre...

Ce sera le chant du cygne, chant suprême, le plus mélodieux... Gémir? à quoi bon? Cette vie vaut-elle

un soupir, un pleur? Une autre nous attend, une vie immortelle.

Jusqu'ici, il n'y a rien que n'ait pu trouver tel ou tel des poètes prédécesseurs. Mais voici les accents nouveaux :

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Eh! que nous importe ce qu'on nomme gloire, écho d'un vain son?

Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride,
Que nos lèvres pressent en vain[1].

. . . .
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?...

Cette seconde moitié de la pièce rachète la banalité de la première et la froide symétrie de ce refrain : Faut-il gémir? Faut-il chanter?

La brillante Méditation qui a pour titre *les Étoiles* semble elle-même un ciel où les constellations scin-

1. « La plus dupe de toutes les niaiseries de l'homme. » — Lettre à Virieu, 27 mars 1818.

tillent dans le profond azur. L'imagination du poète y sème mille traits éclatants qui rivalisent avec ces étoiles mêmes répandues dans l'espace immense

Comme une poudre d'or sous les pas de la Nuit.

Ces astres sans nombre émeuvent sa pensée comme ils étonnent son regard :

L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois !
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau, dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles...
. . . .
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi.

Qui sait si tels d'entre eux, choisis par lui entre les plus purs, les plus doux, et consacrés du nom de ce qu'il a aimé, de ce qu'il a perdu ici-bas, ne lui répondent pas de là-haut par leurs feux qui palpitent, et ne lui rendent pas regard pour regard et souvenir pour souvenir?...

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.

Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphyre,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ses vagues d'azur où le globe se joue
On entend l'aquilon se briser sous la proue,

Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote.

Soleils! mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous, sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Il en veut croire les pressentiments de son amour, l'instinct de son cœur :

Oui, l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu!
Hélas! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres! fleurs du ciel dont le lys est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu?...

Devenu un de ces astres heureux, je retournerais chaque nuit visiter mon globe natal, consoler de mes rayons les âmes souffrantes!... Le matin, je m'en reviendrais parmi les étoiles mes sœurs; elles m'apprendraient à connaître Celui que cherche notre invincible espoir!

Le Chant d'amour est, après *les Étoiles*, une des pièces considérables du volume, mêlée, comme *le Poète mourant*, d'accents nouveaux et de procédés anciens. La première moitié sent l'effort, et date, par des afféteries démodées ; dans la seconde, les inspirations personnelles animent les réminiscences voulues, de Sapho, de Théocrite, de Virgile, de Tibulle et du *Cantique des cantiques*. Dans l'intervalle de deux grands développements en strophes lyriques, se trouvent, comme une sorte de courte épode, ces vers charmants :

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage ?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle ? ô charme de mes yeux !
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage,
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux !

Puis l'amoureuse ivresse, avec mille images gracieuses, s'épanche de nouveau en flots intarissables :

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur...
. . . .
Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,

Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement[1].

Les teintes légèrement païennes que nous avons notées dans la Méditation du *Lac* et dans quelques autres du premier recueil, sont plus fréquentes dans le second, — où cependant la couleur religieuse se continue par *le Crucifix, les Etoiles, la Consolation.* — Il mêle les réminiscences de Bertin à celles de Properce :

Lorsque enfin, plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant...

Le poète, à Ischia, dans ce paradis de ses souvenis secrets, trouve des inspirations nouvelles dont il fait honneur à la femme qui seule a droit désormais à ses hommages, et qu'il aime après tout. « Ma femme est une petite perfection. »... « J'ai la perfection à mon gré. » Il lui offre donc d'abord la pièce même qui a pour titre : *Ischia.* « C'est, dira plus tard le Commentaire, l'île de mon cœur, c'est l'oasis de ma jeunesse, c'est le repos de ma maturité... J'ai décrit les îles du golfe de Naples dans l'épisode de *Graziella.* La première fleur d'oranger qu'on a respirée en abordant presque en-

1. Tibulle, IV, 2 :
Illam, quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtim subsequiturque decor.

fant un rivage inconnu, donne son parfum à tout un long souvenir. En 1821, je passai un nouvel été dans l'île d'Ischia, avec la jeune femme que je venais d'épouser. J'étais heureux : j'avais besoin de chanter... »

Cette pièce, un peu molle et mignarde, à l'italienne, est d'une douceur céleste. Le coloris en est mixte : un peu ancien peut-être dans la première moitié, neuf dans la seconde. La musique des vers y est exquise; jamais on n'a mieux su peindre au moyen des sons :

Viens, l'amoureux silence occupe au loin l'espace;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur.
. . . .
A la molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

Ces divins accents sont mis par le poète dans la bouche d'une amante qui chante et s'accompagne de la guitare, attendant son amant qui est en mer, et rallumant la lampe de la Madone pour fanal d'amour.

A sa femme, il adresse encore l'élégie gracieuse qui était d'abord seule et qui depuis a été rattachée à la pièce des *Préludes* :

L'onde qui baise ce rivage
De quoi se plaint-elle à ses bords?...
. . . .
De quoi gémit la tourterelle?

Et toi, d'où viens que tu soupires près de moi, ô ma bien-aimée?

Et que, tout près de ton sourire,
Brille une larme dans tes yeux?

Hélas! c'est que notre faiblesse
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté;
Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs
L'âme, en extase anéantie,
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs!...

La suite est purement païenne, à la manière d'Horace : toute chose passe, comme cette onde, comme ce chant de la tourterelle enivrée d'amour :

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux!...

Les *Préludes* sont une série de brillantes esquisses, où le poète déploie sa virtuosité. Après l'amour et ses ivresses, il rêve d'affronter la mer et ses tempêtes. Il y a ici peut-être une réminiscence des *Natchez*, où Chactas s'écrie : « Oh! que ne me suis-je précipité dans les cataractes au milieu des ondes écumantes? Je serais rentré dans le sein de

la Nature avec toute mon énergie[1]... » Ensuite le poète aspire à la guerre, aux sanglants combats. Tout cela lui fournit quelques pages d'alexandrins classiques qui font contraste avec les jolies stances du début. Puis, par une nouvelle modulation, il revient à la douce vie pastorale :

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau?...

. . . .

O vallons paternels! doux champs, humble chaumière!...

La pièce est dédiée à Victor Hugo. Alfred de Vigny l'admirait, surtout dans les dernières strophes[2]. On regrette que les deux charmants passages d'élégie amoureuse et de poésie champêtre soient perdus à travers ces flots d'alexandrins et de froids

1. Cf., dans la *Méditation* adressée à lord Byron :

J'appelais, je bravais le choc des éléments.

2. Ce jeu musical, où le virtuose promène ses doigts agiles sur toutes les cordes, était un texte tout prêt pour une symphonie d'orchestre, qui fut composée plus tard par Franz Liszt. — Charles de Pomairols, *Lamartine*, p. 62. — Paris, Hachette, 1889. Livre d'observation fine et d'impressions très personnelles. — La musique, plus d'une fois, s'est inspirée des vers de Lamartine. Tout le monde sait par cœur les mélodies de Gounod, *le Soir*, *le Vallon*, etc. Personne n'ignore *le Lac* de Niedermayer. Lamartine, tout en le louant, disait : « Néanmoins j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment ; de beaux vers portent en eux leur mélodie. »

lieux communs qui, au lieu de les faire valoir par opposition, n'émeuvent pas beaucoup plus le lecteur qu'ils ne semblent avoir ému l'auteur lui-même; ils dénoncent l'indifférence et l'inspirent.

III

Malgré tant de pièces de beauté diverse, on se demanda si les *Nouvelles Méditations* étaient égales aux premières.

Sainte-Beuve, très jeune, au lendemain de la réception de Lamartine à l'Académie, lança dans *le Globe* l'idée qu'elles étaient supérieures. Il la reprit plus tard, dans les *Portraits contemporains*, et avança que Lamartine était poète encore plus qu'amant; que, sa blessure une fois fermée, sa source vive de poésie avait continué de jaillir plus abondante: « Depuis les premières *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Lamartine est allé se développant avec progrès, dérivant de plus en plus à l'Élégie, à l'Hymne, au poème pur, à la Méditation véritable[1]. »

Oui; mais, tout en reconnaissant que « le poète n'a cessé de s'étendre », il ne laisse pas de dire : « Rien ne saurait être plus achevé *en soi* que les premières *Méditations*... Les secondes ont l'inconvé-

1. *Portraits contemporains*, t. I, p. 300.

nient de toute transition : moins bien composées, et un peu indécises dans leur ensemble... Comme ensemble, comme volume définitif, j'aime mieux les premières. »

L'analyse attentive des secondes démontre la justesse de cette balance : le critique en sa jeunesse et sous le coup de l'élection académique a été un peu absolu à les louer comme un progrès ; plus tard, il restreint sa première assertion et fait les distinctions nécessaires.

En fait, elles n'eurent pas autant de succès; l'auteur en convient lui-même. Il en donne cette explication : « Que les premières étaient les premières, et que les secondes étaient les secondes. Une fois l'étonnement émoussé, la poésie peut rester aussi belle, elle n'est plus aussi admirée : la nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme. J'étais le même homme, j'avais le même âge ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans; je n'avais ni gagné ni perdu une fibre de mon cœur; ces fibres avaient les mêmes palpitations; la plupart des Méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières; c'étaient les feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison; et cependant le public n'y trouva pas au premier moment la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts... » Et il conclut :

« C'est que, si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers [1]. »

Entendons-nous. D'abord, les *Nouvelles Méditations* étaient venues au public non pas un an, mais trois ans après les premières. Ensuite, à la date des premières, l'auteur avait trente ans; ce qui fait trente-trois et non vingt-six; peu importe. Est-il exact de dire que toutes les pièces composant ce second volume étaient des mêmes dates que celles du premier? Non : un certain nombre étaient un peu plus anciennes; l'auteur les avait exclues du premier, parce que, tenant plus des procédés d'autrefois que de sa manière nouvelle, elles lui avaient paru devoir être écartées. Pourquoi les reprit-il alors? La *Correspondance* nous montre que ce fut afin de parfaire le volume, mais

1. Corneille, après *le Cid,* appréhendant un succès moindre pour ses Romains que pour ses Castillans, donne indirectement, par la bouche du jeune Horace, une explication pareille. Le public, dit-il, veut que l'on aille toujours croissant : (Acte V, scène II.)

Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente.
Il veut qu'on soit égal en tous temps, en tous lieux,
Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas toujours une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille.
Son injustice accable et détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits se perd dans les seconds,
Et, quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.

en allant un peu plus vite qu'il n'eût fallu. Le 15 février 1823, il écrit à Virieu :

Je viens de vendre, quatorze mille francs comptant, mon second volume de *Méditations*, livrable et payable cet été. Cela me mettra au niveau, et au delà, de mes besoins présents. En sus, le roi m'a donné, dit-on, une pension de deux mille francs ; ceci entre nous. Plus, mes appointements courront encore, je crois, cette année[1]. Ainsi, si tout cela aborde, nous serons de force à finir Saint-Point[2], pendant que tu finiras Pupetières. Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié, à peu de chose près.

Et, le 6 août, au même :

J'ai fini mon deuxième volume. Je l'envoie ces jours-ci à Paris. Je vais faire ou refaire *César* (sa tragédie) en romantique, pour m'amuser cet automne, et gagner dix mille francs dont j'aurai besoin...

Voilà pourquoi il a repris un certain nombre de vieilles pièces, qu'une sélection plus sévère avait d'abord écartées : par exemple, *Sapho*, qui date de 1816, et la pièce intitulée *Élégie*, qui est du même temps : l'auteur lui-même l'avoue, et on l'eût bien deviné. De même, quoiqu'il dise plus tard que *le*

1. Pendant un congé.
2. Que son père lui avait donné au moment de son mariage et qu'il arrangeait.

Poète mourant est de 1823, oubliant que le volume où on le lit a paru en 1823, on est bien tenté de le reporter à quelque date antérieure : tant il sent son Gilbert et son Millevoye dans la première moitié

D'autre part, Elvire mourante ou morte avait inspiré plusieurs des premières *Méditations*, et, dans les secondes, *le Crucifix ;* or, voici qu'une pièce adressée « *à El**** », nous la montre encore vivante. Il y a donc apparence que cette pièce également est antérieure au premier recueil[1].

Ce n'est pas tout ; voici certainement de vieux morceaux : d'abord, un fragment intitulé *l'Ange*, débris de ce poème épique de *Clovis*, commencé avec enthousiasme, poursuivi longtemps comme devant être l'œuvre de sa vie, enfin abandonné ; ensuite, un fragment ou scène de sa tragédie de *Saül*, achevée mais non jouée : l'*Apparition de l'Ombre de Samuel à Saül*.

Si donc l'enthousiasme du public fut moins vif, c'est que, à des pièces dignes du premier recueil, étaient mêlées ces autres pièces très inégales, et ces débris de ses anciens essais épiques et dramatiques, sur lesquels il se faisait peut-être encore illusion, mais qui étaient dépourvus d'intérêt.

1. Ou du moins à la pièce par laquelle il s'ouvre et se pose : *l'Isolement*. Car, dans les premières *Méditations* déjà, certaine pièce, l'*Invocation*, nous la faisait voir pour ainsi dire entre ciel et terre, comme un être angélique prêt à retourner dans sa patrie: elle lui est apparue ici-bas; il la prie, si elle remonte au céleste séjour, de s'y souvenir de lui.

Dédaignant, cette fois, la sélection sévère et le fini, il commence à vouloir confondre l'improvisation avec l'inspiration. Il oublie que les beautés de travail doivent se joindre aux beautés de génie. On voit croître, il est vrai, les qualités de couleur, d'étendue, de jet, de souplesse, dons de la Muse; mais aussi les défauts d'ensemble et de détail, les négligences excessives. Si le mouvement et la facture s'enrichissent, déjà paraissent les incorrections. Et puis, les branches de bois mort qu'il veut nous donner pour des branches vives.

Alfred de Vigny écrivait confidemment à Victor Hugo (3 octobre 1823) :

Certes, l'ensemble de ces *Nouvelles Méditations* est fort inférieur aux premières; le ton est désuni, et on a l'air d'avoir ramassé toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né... Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale les *Préludes,* et les dernières strophes surtout; *Bonaparte*, et le *Chant d'amour*[1]. Il y a, en général, dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion, qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs...

Oui. Et cette communauté de sentiments avec l'humanité entière compense ce qu'il peut y avoir

1. On est étonné qu'il ne nomme pas *le Crucifix*, ni *les Étoiles*.

d'un peu banal dans les idées. Les grands poètes, non plus que les grands orateurs, n'ont pas besoin d'idées très neuves ; ce serait plutôt le contraire : ils aiment les idées moyennes, dans lesquelles un grand nombre d'esprits se rencontrent.

Lamartine ne raffine point les pensées ni les sentiments ; il nage en plein courant, dans le milieu ; il n'est pas l'homme des exceptions bizarres, des curiosités subtiles ; il est celui des sentiments universels.

Le fonds commun est la carrière inépuisable d'où l'art extrait les blocs de marbre auxquels il donne une âme. L'artiste, à l'heure de l'inspiration, imprime à la glaise la forme particulière de sa pensée et de son sentiment. Si ce sentiment est trop particulier et exceptionnel, il n'est intelligible qu'aux esprits raffinés. Sénancour dans *Oberman*, Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme*, Stendhal en la plupart de ses pages, Jean-Paul Richter, Henri Heine, Baudelaire dans les *Fleurs du Mal*, ne sont goûtés que d'un petit nombre. Mais *Werther*, les *Méditations*, les *Feuilles d'automne*, *Jocelyn*, exprimant sous une forme personnelle les sentiments les plus généraux, sont entendus de tous, aimés de tous. Chacune de ces œuvres successivement a donné à l'âme contemporaine une voix, dont les échos retentissent encore et se prolongeront dans l'avenir.

Certains beaux vers sont des ondes de vie qui régénèrent les âmes souffrantes ; d'autres sont comme des cristallisations qui serrent sous des formes bril-

lantes les pensées communes destinées à entretenir le foyer de la vie morale. A peu près comme les glaciers des Alpes, nés des pluies et des neiges, sont des réservoirs d'eau solidifiée d'où s'égouttent les sources des fleuves fertilisants, que le soleil ensuite attire de l'océan et ramène au ciel en nuées ; ou comme les gisements de houille, anciennes forêts préhistoriques ensevelies dans les cataclysmes diluviens, détiennent solidifiés aussi les rayons de l'ardent soleil qui les fit croître aux premiers âges ; ainsi ces vers des grands poètes sont les réservoirs, tantôt des eaux fécondantes, tantôt des rayons célestes, afin que les unes, quand notre âme a soif, la désaltèrent d'espérances immortelles, et que les autres, quand notre cœur a froid, lui redonnent la chaleur et la vie.

CHAPITRE IX

DEUXIÈME SECRÉTAIRE DE LÉGATION A FLORENCE. — *LE DERNIER CHANT DE CHILDE HAROLD.* — DUEL AVEC LE COLONEL PEPE. — L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I

Malgré les enchantements du golfe de Naples, le jeune attaché s'ennuie de ne pas avancer dans la carrière... « On ne me juge pas digne de copier et de cacheter des lettres dans une cour oisive d'Italie ! Je ne m'élèverai jamais jusqu'au sublime rang de secrétaire d'ambassade! J'ai honte, à mon âge, de mon titre d'attaché, qui va bien à seize ans. »

Il demande et obtient un congé pour raison de santé, sans terme fixe, et profite de sa liberté pour se remettre à voyager avec sa femme : d'abord à Rome, où leur naît, le 15 février 1821, un fils, baptisé à Saint-Pierre du Vatican; puis à Aix, où ils passent une saison. Nous le retrouvons ensuite à Saint-Point, « tout occupé d'ouvriers, de prés, de

jardins, de chemins et de chevaux[1] » ; puis à Mâcon, où lui naît, le 14 mai 1822, une fille à laquelle il donne les prénoms de son père, de sa mère, et de madame C... : Marie-Louise-Julia ; enfin à Londres (août, septembre, octobre). Le petit garçon, fatigué du voyage et du climat, tombe malade. Ils reviennent à Paris ; il y meurt, sans avoir atteint l'âge de deux ans.

A l'avènement de Charles X, le jeune royaliste compose à la hâte le *Chant du Sacre*[2]. Lui-même avoue que l'œuvre est sans valeur; il appelle cela « son poème de Fontenoy[3] ». — « Mais, ajoute-t-il, je ne le fais ni pour gloire ni pour argent ; c'est par pure conscience royaliste, et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit. »

... « Quant au *Sacre*, l'horreur des horreurs poétiques, reprend-il quelques jours après, ne m'en parle pas ! Tout le monde à Paris m'a crié *haro !* »

Le poème toutefois se vend ; on le tire à vingt ou

1. *Correspondance*, t. Ier p. 283.

2. Le roi le nomme chevalier de la Légion d'honneur, *Moniteur* du 29 avril 1825 (en même temps que Victor Hugo). — Quoi qu'en dise Victor Hugo dans ses Mémoires, Lamartine n'assista point au Sacre, le 29 mai. A la fin de mai, la *Correspondance* nous le montre à Lyon, partant pour les eaux d'Aix.

3. On sait que Voltaire, pour faire sa cour à Louis XV, mais inutilement, écrivit sur cette bataille un poème des plus faibles.

trente mille exemplaires. « Mon libraire me mande qu'il en a vendu cinq mille dans une journée. Ils gagneront cinquante mille francs avec ce rogaton, dont j'ai eu cent louis, — et la honte ! »

Ce qui peut-être ne nuisit pas à la vogue, ce fut un incident, regrettable d'ailleurs, que révèlent la *Correspondance* de Lamartine et le *Journal de sa mère*. Dans l'énumération des princes de la famille royale présents au sacre, le poète avait omis d'abord le nom du duc d'Orléans. Pressé par sa mère, qui n'oubliait pas leurs obligations à cette maison, il le rétablit ; mais comment? En mettant dans la bouche du roi les vers suivants :

D'Orléans!
Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère;
Le fils a racheté les crimes de son père;
Et, comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc.

Le duc d'Orléans se plaignit au roi « des insultes » que le poète lui adressait en la personne de son père (c'est Lamartine lui-même qui l'écrit à Virieu); le roi ordonna la suppression du passage. « Les libraires, comme des coquins, l'ont refusée. J'ai été instruit trop tard et je me suis empressé d'écrire, d'arrêter, de changer, de tout faire pour contenter le roi. Le roi m'a fait écrire de Reims son mécontentement par M. Doudeauville. J'ai répondu de mon mieux. Les journaux libéraux ont écrit. J'ai répondu

pour disculper seulement le roi, que ces coquins avaient l'air d'accuser de mon fait, très isolé...[1] »

Le roi ne lui tint pas rigueur et le nomma deuxième secrétaire d'ambassade à la légation de Toscane. Avant de partir, Lamartine reçut à Saint-Point Charles Nodier et Victor Hugo qui venaient de se rencontrer à Reims aux fêtes du Sacre et se rendaient à Chamonix, avec leurs femmes. « Victor Hugo, Nodier et moi, nous passâmes le temps à errer dans les montagnes. Mes deux hôtes laissèrent à Saint-Point un parfum de poésie et d'amitié. »

Il arrive à Florence au commencement d'octobre. Le ministre de France en Toscane était le marquis de La Maisonfort, ancien émigré, homme un peu léger, épicurien aimable, « ne cherchant qu'à plaire et à être amusé ». Le marquis, ayant laissé sa femme en France et vivant en Italie avec sa maîtresse, « l'imposait à la cour et à la ville. Ces amitiés, innocentées par l'âge et consacrées par l'habitude, n'offensent nullement les sociétés italiennes. Les ménages d'un certain âge sont presque tous doubles en Italie. La chevalerie y a revêtu les formes de la galanterie surannée. » M. de La Maisonfort écrivait bien, en prose et en vers. « Mais on l'employait peu, parce que les chancelleries, qui aiment la pesanteur et qui croient que l'ennui est une condition du respect, se défiaient de sa grâce et de son naturel comme

1. *Correspondance*, t. III, p. 345

d'un défaut[1]. » Poète lui-même à ses heures, il accueille avec bienveillance le jeune secrétaire. Celui-ci, en reconnaissance, lui dédie une pièce intitulée *Philosophie*, qu'il ajoute aux premières *Méditations*. C'est la douce philosophie d'Horace, celle que le marquis avait pratiquée pendant son exil et pratiquait encore, la philosophie de la vie voluptueuse et poétique. Le deuxième secrétaire rehausse sans marchander le ministre-poète, son patron, et se met modestement au-dessous de lui :

Aussi, pendant qu'admis dans les conseils des rois,
Représentant d'un maître, honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde,
Moi, parmi les pasteurs, assis au bord de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux,
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,

et je me déplace avec elle pour me soustraire aux trop ardents rayons du jour... Les trois premiers vers semblent de quelque épître de Boileau à M. de Guilleragues; les cinq autres, de La Fontaine; le reste sent encore l'alexandrin de Voltaire; tout cela fondu ensemble dans une molle et douce harmonie.

Florence était pour Lamartine le séjour longtemps souhaité. A Naples, la nature seule est enchanteresse; à Florence, avec la nature, on a les arts, les monuments, les souvenirs; « c'est l'Athènes du

1. Voir les *Mémoires politiques*, t. Ier, p. 187 et 189.

moyen âge. » Et l'on trouvait alors, dans la capitale du grand-duché de Toscane, une société cosmopolite faite pour plaire aux esprits cultivés. C'était la vraie cité des diplomates et des poètes.

Il vient de faire un héritage[1]; il en use, et dépense tout, pour faire honneur et à lui-même et à la France.

Ravi du séjour, il l'est moins du grade. « Me voilà relancé dans la carrière diplomatique, écrit-il à madame de Raigecourt; mais je rougis cependant un peu de n'être pas même jugé digne d'être premier secrétaire d'ambassade, à mon âge et après mon noviciat déjà long[2] ! »

En attendant mieux, il passe là trois ans d'une vie délicieuse, — un peu prodigue. Il achète, près de Florence, une villa qu'il fait décorer et meubler : cela lui coûte cher, il s'en aperçoit après. C'est « une maisonnette », qu'un architecte de ses amis a promis de lui arranger pour deux mille francs. Terminé, l'arrangement en coûte vingt-quatre mille. Quand la maisonnette est meublée, elle revient à cent vingt mille francs. « On dit que j'ai fait une bonne affaire. Cependant je m'en repens presque, à présent qu'elle est faite (mais ceci entre nous deux), et je n'aurai jamais le courage de la défaire. C'est trop confortable d'avoir un asile au soleil[3]. »

1. Le château, la terre et les grands bois de Montculot, près de Dijon, hérités de son oncle, l'abbé de Lamartine; où il avait habité mainte fois, notamment vers l'âge de onze ans.
2. Lettre du 5 novembre 1825. — Il a trente-cinq ans.
3. A Virieu, 22 mars 1828.

Moins d'un an après, se croyant sur le point de quitter Florence et d'être envoyé à Londres, il mettra en vente la maisonnette, non sans y perdre.

Il a des tableaux, il a des chevaux : il les change souvent, toujours à perte. Il tient maison ouverte. il aime à recevoir. Les *Méditations* l'ont rendu célèbre ; elles sont traduites en italien. Le grand-duc et sa cour lui rendent visite. Il jouit de sa gloire.

La carrière commence à lui plaire. Il écrit un mémoire politique qui le pose avantageusement devant ses chefs. « Mes petits travaux diplomatiques m'ont mis en bonne odeur au ministère. J'aime ma carrière, et j'espère la voir un peu s'élargir pour moi. » Le jeune secrétaire, en rédigeant quelques notes destinées à de petites principautés italiennes, est loin de prévoir que, trente ans plus tard, il adressera à l'Europe et à l'univers le Manifeste de la République française.

Il a maintenant deux instruments pour un. Le clavier de la diplomatie est un autre jeu que la poésie. Déjà maître de celui-ci, il s'exerce sur celui-là, et manie l'un et l'autre tour à tour. « Si je n'avais pas pris la carrière politique, dira un jour le grand orateur, j'aurais adopté la diplomatie. Le poste de ministre plénipotentiaire à Florence aurait été pour moi l'idéal du bonheur terrestre. C'est le salon de l'Europe. »

Au moment où nous sommes, ses vœux ne prennent pas un si haut vol. Content de peu, quand les

congés de son ministre lui rendent quelque indépendance, « je ne demanderais, dit-il, qu'à rester ici vingt ans Chargé d'affaires. »

Dans les intervalles des dépêches, qui malheureusement prennent les matinées, les heures bénies, il continue de faire des vers. « Mon ministre aime trop que je sois à mon poste dès dix heures du matin. Et comme, après déjeuner, je n'ai jamais écrit un vers, la plupart de mes matinées s'écoulent sans profit pour moi ! Au printemps, M. de La Maisonfort s'en va à Lucques ; alors je serai plus libre, et je vous enverrai quelques fragments poétiques[1]. »

L'été, il va chercher la fraîcheur à Livourne, « entendre et respirer le vent de la mer ». Dans cet air favorable et doux, sa santé renaît. « Je suis bien niché ici, dans une maison charmante, à cent pas de la mer ; les bains me font un bien infini : j'y nage une heure tous les jours. Du reste, solitude absolue. Nous nous couchons à neuf et nous nous levons à six. Un moment à cheval sur le rivage, quelques vers faits à l'ombre des figuiers d'un immense champ qu'on nomme jardin : et voilà la vie... Je me porte mieux, depuis que j'ai franchi les Apennins... »

1. A M. Aimé Martin, gendre de Bernardin de Saint-Pierre.

II

Cet heureux séjour en Toscane fut cependant troublé au commencement. Voici dans quelles circonstances.

De même que, entre les premières *Méditations* et les secondes, Lamartine avait publié séparément, en petite plaquette, *la Mort de Socrate,* de même, entre les *Nouvelles Méditations* et les *Harmonies*, il donna séparément un court poème, *le Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold*, qui était censé faire suite au *Pèlerinage de Childe-Harold*, de lord Byron. Lamartine l'avait écrit à Saint-Point, avant de se douter qu'il serait envoyé en Toscane. Une page de ce poème fut l'occasion d'un incident au travers de sa carrière diplomatique.

On sait que Byron, parcourant tantôt l'Espagne, la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, tantôt la Savoie, le Léman, la Suisse, le Rhin, la Belgique et le champ de bataille de Waterloo où un empire venait de s'écrouler, enfin l'Italie et Venise, exprimait par la bouche de son héros fictif tous les sentiments variés que ces spectacles lui inspiraient. Il avait publié en 1812, avec un éclatant succès, les deux premiers chants de ce poème ; en 1816 le troisième, en 1818 le quatrième ; il venait de mourir d'un refroidissement, à Missolonghi, le 19 avril 1824, à la veille

d'aller combattre pour l'indépendance hellénique. Lamartine s'avisa de continuer le poème jusqu'à la mort du héros, et écrivit *le Dernier Chant de Childe-Harold*, qui parut l'année suivante.

L'affranchissement de l'Italie avait été, comme celui de la Grèce, un des rêves de Byron. Son continuateur s'attache à cette idée et, pour réveiller l'Italie du sommeil de la servitude, l'apostrophe avec une éloquente rudesse.

Seulement sa complexion poétique n'est pas aussi souple que celle de Byron ; il n'en a pas la légèreté. Par là il ne peut hasarder autant que lui. Chez Byron la variété du style, les jets de la fantaisie, la rapidité de ces stances renouvelées de Spencer avec leurs rimes entrelacées si entraînantes, l'enthousiasme et l'ironie qui alternent ou s'entre-choquent et dégagent des étincelles; tout cela éblouit, enlève le lecteur. Lamartine, dans ses alexandrins, n'avait pas les mêmes séductions prestigieuses ; il en avait d'autres, mais son éloquence plus grave, un peu déclamatoire, donnait plus de prise que les étourdissantes saccades du poète anglais. Apostrophant avec véhémence le peuple italien, il allait jusqu'à l'invectiver; à cette Italie qui paraissait morte il frappait la joue, pour y rappeler le sang :

O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la Mort,
On se retourne en vain vers les vivants : tout dort ;

Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
Tout dort, et cependant l'univers est debout !
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris...

. . . .

A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains ;
Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides...

. . . .

Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux ;
Douce comme un flatteur, fausse comme une esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave ;
Et, semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accents,
Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

Monument écroulé, que l'écho seul habite ;
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite ;
Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où l'amour n'est qu'un piège et la pudeur qu'un fard,
Où la ruse a faussé le rayon du regard !...

. . . .

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine[1]

L'Italie s'émut de l'outrage. Pour prouver qu'elle

n'était pas morte, un membre du ci-devant parlement napolitain, ex-député de Calabre, qui avait pris part à la révolution de Naples de 1820, et qui vivait alors en exil à Florence, le colonel Gabriel Pepe, lança une brochure telle, que Lamartine, offensé à son tour, dut lui en demander raison. La situation d'exilé, d'une part, et celle de diplomate, de l'autre, entourait la rencontre de quelques difficultés ; Lamartine mit ses soins à les résoudre. Et, quoique, de plus, il souffrît à ce moment-là des suites d'un coup de pied de cheval, il s'attacha à hâter le rendez-vous, de peur que la police avertie n'y vînt mettre obstacle[1]. Voici un de ses billets :

Florence, 18 février 1826.

Colonel,

Je réponds à ce que vous m'avez dit, et je crains un départ, ou une surveillance, bien contraire à ma délicatesse. Je vous assure que mon pied me laisse en état de marcher. Si vous le vouliez, et je vous en aurais une reconnaissance, l'affaire en question aurait lieu demain, avant l'heure de la police, à 8 ou 9. Ne me refusez pas ?

J'attends votre réponse, ou ce soir par le porteur, ou demain à 7 h. du matin. J'ai mon témoin tout prêt (c'était Virieu). Vous feriez avertir le vôtre de très bonne heure, et tout serait terminé avant votre interrogatoire. Ce serait mieux pour vous et mieux pour moi.

Ne voyez en ceci aucun empressement hostile, mais

1. Les *Mémoires politiques*, t. Ier, p. 215 à 229, s'étendent sur cet épisode en de longs détails dont nous donnons ici l'essentiel.

une crainte bien naturelle de fâcheuses interprétations pour moi, et de désagréments que je voudrais vous éviter à tout prix.

Agréez tous mes sentiments d'estime et de considération.

AL. DE LAMARTINE.

Le duel eut lieu le lendemain 19, sur la rive de l'Arno, en face des Cascine. Lamartine reçut un coup d'épée au bras.

Quelques jours après, il écrivait par la main de sa femme au duc de Montmorency :

... Le colonel ayant refusé obstinément de se battre avant que j'eusse le libre usage de tous mes membres, l'affaire fut remise à huitaine. Mais, deux jours après, ayant été informé que le gouvernement et la police avaient quelques soupçons et se proposaient de prendre des mesures qu'on n'aurait pas manqué de m'attribuer, je crus devoir les prévenir. Je me transportai donc dimanche dernier, de très grand matin, avec des armes et mon témoin chez le colonel. Nous échappâmes par la vitesse des chevaux aux agents de police qui nous surveillaient l'un et l'autre, et nous nous rendîmes à une lieue de Florence, où l'affaire eut lieu... Elle a déjà ramené l'opinion italienne plus qu'à de la justice à mon égard... Ce qui a beaucoup contribué à ce bon effet, c'est la conduite du ministre de France, qui a été parfait pour moi. Il a obtenu du gouvernement que le colonel, qui était déjà aux arrêts, fût rendu à la liberté, et que cette affaire n'eût aucune suite à son égard. Le Grand-Duc lui-même, malgré l'extrême sévérité des lois toscanes sur ce point, a paru très satisfait. Et tout prend

une tournure complètement favorable à mes désirs de poursuivre la carrière diplomatique dans le Midi.

Plus tard, on voit dans une lettre à Virieu que, le colonel se trouvant dans une position fort gênée, Lamartine, galamment, veut lui venir en aide; mais le colonel refuse. « Je lui ai offert assistance, dit Lamartine; mais il veut gagner son pain : c'est le plus noble des Napolitains. » — Ainsi, les deux anciens adversaires, dignes l'un de l'autre, rivalisent de courtoisie et de délicatesse. — Le patriote italien vécut assez pour entendre Lamartine, en 1848, saluer du haut de la tribune française la résurrection de l'Italie.

Tel est l'abrégé de cet épisode provoqué par *le Dernier Chant de Childe-Harold.*

III

Le germe du poème était déjà dans la Méditation *à lord Byron.* Si l'on a pu reprocher quelquefois aux premières poésies de Lamartine de bercer, d'endormir la vie loin de l'exciter, le *Childe-Harold* réfute avec éclat cette critique. Là il y a un glorieux réveil. Que l'honneur en revienne plus ou moins à Byron, c'est possible : en courant se battre à Missolonghi si la mort n'eût interrompu sa course, il sonnait la diane de l'héroïsme; Lamartine ramasse

le clairon sur son tombeau, et en sonne à son tour. L'un réveille l'Hellade, l'autre l'Italie; et, dans les *Harmonies*, il célèbre à son tour l'Hellade régénérée.

Harold, où l'influence de Gœthe, le grand panthéiste, se croise avec celle de Byron, offre des teintes de philosophie naturaliste, qui marquent une étape nouvelle de la pensée de Lamartine. La mère du poète s'en alarmait :

Il y a, écrit-elle, des passages qui me font de la peine. Je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route, qui devrait être aussi la sienne. Hors de cette route, je ne vois que brouillards et précipices, et surtout le précipice sans fond de l'incrédulité... Ah! j'ai quelquefois de l'orgueil à cause de mon fils; mais j'en suis bien punie ensuite par mes appréhensions sur son indépendance d'esprit. Je trouve autant de poésie dans la soumission d'esprit que dans la révolte. Les anges fidèles sont-ils donc moins poétiques que les anges élevés contre Dieu? J'aimerais mieux que mon enfant n'eût aucun de ces vains talents du monde, que de se tourner contre ces dogmes qui font ma force, ma lumière et ma consolation [1].

Harold adresse à la Nature inépuisable et impassible des vers d'une limpidité, d'une ampleur et d'un pathétique extraordinaire; et cela, quarante ans

1. *Le Manuscrit de ma Mère*, p. 264.

avant *la Maison du Berger*. Du premier coup, dans cette voie nouvelle, il est aussi grand que Lucrèce et aussi tendre que Virgile :

Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi, la frêle créature
Élevant ses regards de ta beauté ravis
Va passer et mourir! triomphe, tu survis!...
. . . .
Quoi donc! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?

Si impassible que la Nature paraisse à cause de la fixité de ses lois, des âmes comme celle de Lamartine croient d'une foi instinctive que ni l'homme ni sa planète ne sont isolés de l'univers; que des liens certains, quoique indéfinissables, les rattachent aux êtres de tous les autres mondes et à la cause première, inconnue, d'où tout émane. Cette impassibilité apparente n'a donc rien qui les désespère, si ce n'est dans quelques heures de crise, moments passagers; tout le reste du temps, au contraire, elles se consolent et s'apaisent en se plongeant dans son sein :

Mais la Nature est là, qui t'invite et qui t'aime...

Elles se confondent avec joie au plein de l'Être universel, et le bénissent, comme elles se sentent bénies par lui, reconnaissant que la douleur aussi bien que la joie est la condition de la vie pour quiconque

a commencé d'être et, par conséquent, doit finir.

Adieu, soleil flottant dans l'azur de l'espace !
Jours rayonnants de feu, nuits touchantes de grâce !
Du soir et du matin ondoyantes lueurs !
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs !
. . . .
Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer !...

Voilà des vers dont le modèle ne se trouvait nulle part, et que rien n'a dépassés. « En peignant ainsi la Nature à grands traits... et en jetant au milieu de cette scène indéfinie et sous ces horizons immenses tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait, une fois pour toutes, ce qui n'était qu'une seule fois possible[1]. »

IV

La lettre au duc de Montmorency à propos du duel n'était qu'un prétexte, ou une occasion saisie. Lamartine, au mois de novembre 1824, s'était présenté à l'Académie française[2]. Or, le duc de Montmorency, nommé récemment gouverneur du duc

1. Sainte-Beuve.
2. C'est M. Droz qui fut élu.

de Bordeaux, venait d'être reçu dans l'illustre compagnie. Lamartine, après lui avoir raconté son duel, lui dit : « Je viens de lire votre superbe discours ; il surpasse tout ce que j'attendais, et j'attendais tout de la grâce de votre esprit et de l'onction de votre âme dans une pareille occasion. Il augmente mon envie d'être compté au nombre de vos collègues, si l'occasion est favorable. Daignez donc me présenter, et porter quelques paroles en ma faveur. »

Les visées académiques du poète furent interrompues par la mort du noble duc bientôt après.

Le marquis de La Maisonfort mourut aussi, et Lamartine, de deuxième secrétaire qu'il était, fut promu Chargé d'affaires à la cour de Toscane [1].

En août 1828, un nouveau ministre plénipotentiaire, le baron de Vitrolles, arrive à Florence : Lamartine obtient un congé et rentre en France. En novembre, il espère un moment être nommé à Londres, mais un changement d'ambassadeur rompt ce projet. « L'événement de ce pauvre M. de La Ferronnays [2] me ferme, je crois, ma carrière : Lon-

1. Déjà en septembre 1826, pendant un congé de son chef, il s'était trouvé momentanément Chargé d'affaires, non à titre officiel, mais en fait. (Voir la *Correspondance*, t. III, page 420.)

2. Frappé de paralysie dans le cabinet du roi le 2 janvier 1829.

dres me sera enlevé par quelque brave garçon qui inspectera le service de la table ou du lit chez M. de Chateaubriand. Or, je me sens trop vieux pour aller ailleurs, et trop fier pour ce métier[1]. »... « Je ne sais rien de mon sort diplomatique, et je ne souffle mot. Le Chateaubriand me renverra comme toi à mes moutons. »

Sa réputation avait grandi pendant son absence. Le 5 novembre 1829, il est élu à l'Académie française. Les *Harmonies poétiques et religieuses* devaient paraître en juin 1830 : les salons en avaient eu les prémices par quelques lectures vivement accueillies, ce qui n'avait sans doute pas nui au succès de la candidature.

Entre l'élection et la réception, il eut la douleur de perdre sa mère[2]. Dans l'exorde de son discours de remerciement (1er avril 1830), il fait allusion à cette perte : elle « étend sur sa vie une ombre de mort, un voile de deuil, que la gloire elle-même ne pourrait plus soulever ! Ces joies, ces succès, ces couronnes, qu'en fera-t-il ? Il ne peut plus les rapporter qu'à un tombeau ! »

Un autre passage de ce discours est comme une

1. Lettre du 13 janvier 1829. — Il avait trente-huit ans passés.

2. Brûlée dans un bain à Mâcon, n'ayant pu arrêter l'eau bouillante ; elle fut transportée à Milly, où elle mourut, sans avoir revu son fils qui était alors à Paris et qu'elle n'avait pas voulu effrayer par la nouvelle de l'accident.

intuition prophétique singulière sur son propre avenir :

Dans ces drames désordonnés et sanglants qui se remuent à la chute ou à la régénération des empires, quand l'ordre ancien s'est écroulé et que l'ordre nouveau n'est pas encore enfanté,... un homme, soulevé par le flot populaire, aborde tour à tour les situations les plus diverses... La Fortune se joue des talents comme des caractères : il faut des harangues pour la place publique, des plans pour le conseil, des hymnes pour les triomphes... Un homme ! son mérite le désigne ; point d'excuse ! point de refus ! le péril n'en accepte pas... Et s'il se rencontre, cet homme doué d'autant de vertu que de courage, d'autant d'activité que de force ;... toujours supérieur au fardeau qu'on lui impose, s'il consent à l'accepter ; toujours prêt au dévouement quand la conscience le commande ; l'esprit de cet homme s'élargit, ses talents s'élèvent, ses facultés se multiplient ;... il devient supérieur par circonstance, universel par nécessité.

Est-ce que la plupart de ces traits ne conviennent pas à Lamartine en 1848, autant pour le moins qu'à celui qui était le sujet de ce discours, M. Daru sous le Consulat [1] ? N'est-ce pas là comme un étonnant mirage dans l'imagination du poète ? Ne semble-t-il pas qu'il se voie déjà sur la scène d'une révolution future — et cela au 1er avril 1830, quatre mois même avant que celle de Juillet ait pu lui en faire entrevoir quelque autre dans l'avenir ? —

1. Lamartine, qui remplaçait Daru, fut reçu par George Cuvier.

Voilà le programme de son ambition, planté devant les yeux de son esprit, et qu'il regardera sans cesse jusqu'à ce qu'il l'ait réalisé.

Dans ses *Girondins*[1] il dira à propos de madame Roland, en songeant peut-être à lui-même : « Le génie et la volonté connaissent leurs forces ; ils sentent avant les autres et prophétisent leur mission. »

1. T. II, page 31.

CHAPITRE X

LES *HARMONIES*

I

Ceux qui, dans les œuvres poétiques, aiment surtout l'abondance et l'éclat, la richesse des images, les rythmes variés, préfèrent les *Harmonies* aux *Méditations*; ceux qui, en aimant aussi tout cela, sont particulièrement sensibles à la pureté impeccable de la forme, au choix des pensées et des sentiments, à la grâce sobre, à la fraîcheur limpide de la source discrète dans le moment où elle sort de terre, avant qu'aucun nuage de sable limoneux l'ait troublée, préfèrent les *Méditations* aux *Harmonies*. Dans celles-ci, le flot, qui a déjà couru et qui s'est grossi d'affluents nombreux, est devenu fleuve et torrent, torrent intarissable, qui étonne. C'est un autre genre de beauté, qui par là convient mieux peut-être au goût de notre temps. Le poète

lui-même toutefois avoue, et je l'aime trop pour le contredire, qu'il y a dans les *Harmonies* « trop de paroles pour la même idée, trop d'images pour le même sentiment[1] ».

A mesure que Victor Hugo avait déployé les bannières multicolores de ses *Ballades* et de ses *Orientales,* Lamartine n'avait pas été sans en recevoir quelques reflets. Quoiqu'il ne soit d'aucune école, il ne reste point isolé du mouvement contemporain. Il donne et reçoit tour à tour l'impulsion et l'influence. La sphère de sa poésie, de l'homme à la nature, de la nature à Dieu, va s'élargissant jusqu'à l'infini.

Le *Génie du Christianisme* avait créé une mode religieuse dans la société et dans la littérature, une sorte de romantisme chrétien. — « A mesure que la religion se retirait des esprits, dit l'abbé de Pradt, on la mettait dans les objets extérieurs. Moins on la faisait servir à l'épuration et à la direction de la vie, plus on la faisait entrer dans sa décoration[2]... » M. Émile Faguet, d'une main plus délicate, reprend cette idée et l'exprime ainsi : « Le christianisme de Chateaubriand, sincère mais d'un titre si peu certain, est devenu la forme même, vague et flottante, du sentiment religieux moderne. Le génie de notre âge était tellement en lui qu'il avait comme inventé

1. *Avertissement.*

2. *Les quatre Concordats,* tome III, p. 234.

ce que la pensée du siècle a de plus inconsistant. la demi-croyance, la foi à l'état de rêve, la transformation, dans une sorte de crépuscule, du sentiment religieux en sentiment esthétique[1]. »

Lamartine, moins païen par nature que Chateaubriand, était tout préparé à recevoir et à rendre cette influence régnante, à la ressentir et à la répercuter.

Jusqu'au moment où nous sommes parvenus, deux éléments caractérisent sa poésie : la religion et l'amour. Celui-ci semble prédominer dans les premières *Méditations*, l'autre dans les secondes. A présent, l'intention du poète est d'éliminer l'amour, afin que la religion règne seule.

Ce que Chateaubriand a entrepris en prose, le relèvement de la religion dans les cœurs, Lamartine paraît s'être proposé de le continuer en vers, par les *Harmonies poétiques et religieuses*, — titre dont le premier mot n'est pas sans rappeler aussi l'ouvrage le plus considérable de Bernardin de Saint-Pierre après *Paul et Virginie*.

Où la prose nous laisse, la poésie nous prend : où l'une arrive au bout de sa puissance, l'autre commence à exercer la sienne. Et, après qu'elle l'a déployée, la musique à son tour nous prend, nous porte plus loin et plus haut encore : l'indéfini des sensations, qui à certains égards est sa faiblesse, est

1. *Études littéraires sur le XIXe siècle.* Paris, Lecène et Oudin, 1887.

aussi sa force par l'étendue même. Or, ce caractère de la musique est, peu s'en faut, le caractère de la poésie de Lamartine, surtout dans les *Harmonies :* par cela même qu'elle est souvent très vague, elle nous enlève d'autant plus haut.

II

La plupart des *Harmonies* furent écrites à Florence et à Livourne, de 1826 à 1828. Voici quelle en fut l'inspiration :

C'est l'époque de ma vie où ma pensée, sans désirs, sans soins et sans soucis sur la terre, se tourna le plus habituellement vers le ciel, et où tous mes chants étaient des hymnes. Il y a des âmes chez lesquelles la piété est un fruit des larmes; il y en a d'autres chez lesquelles l'adoration est un parfum d'été qui s'exhale dans les rayons de joie. Je suis de ces derniers. La douleur me crispe, et me rend silencieux et stérile; le bonheur me féconde et m'invite à me répandre en reconnaissance et en cantiques. J'étais heureux [1].

Si, indépendamment de cette clef morale de l'œuvre nouvelle, on essaye d'y pénétrer avec plus de précision et de se rendre compte des circonstances qui ont pu la développer dans l'esprit du poète, en voici quelques-unes. En suivant sa *Correspondance*,

1. *Commentaire* du *Désir*.

on voit ces poésies naître, l'une après l'autre : *le Paysage dans le golfe de Gênes*, pendant un voyage à Livourne; *Milly*, un jour que le souvenir du « vallon paternel » lui était revenu plus attendrissant, par la comparaison peut-être avec les splendeurs de l'Italie; *la Perte de l'Anio*, lorsqu'il apprit qu'une inondation venait de détruire la grande chute du Teverone... Etc.

Ce troisième recueil, en deux volumes, fut publié au mois de juin 1830 ; mais les salons amis, depuis un an au moins, en avaient eu la prélibation. Et il y avait déjà longtemps qu'on le leur avait promis. Dès le mois de septembre 1826, de Florence, à madame de Raigecourt, le poète disait : « J'écris deux petits volumes de poésies purement et seulement religieuses, destinées à la génération qui a conservé un Dieu dans son cœur. » Il conseillait à son ami Jussieu de composer « quelques-uns de ces chants tendres et faciles qui, comme la prière, sont la respiration de l'âme [1] ». Il semble avoir voulu lui-même en donner plusieurs essais et exemples dans ses *Harmonies*.

L'ouvrage manuscrit se nommait d'abord *les Psaumes modernes*, nom qui en marquait plus exactement le dessein, la physionomie. Au frontispice des deux volumes imprimés, une petite gravure, pour armes parlantes, représentait une harpe suspendue

1. Expression du théosophe Saint-Martin.

à une croix : la harpe de David, la croix de Jésus-Christ. L'Ancien et le Nouveau Testament.

Le poète se place sous deux invocations. Dans la première, qui ouvre le livre, il abjure l'amour profane : tous ses hommages, tous ses chants seront désormais pour Dieu seul, dont il implore le secours. Il se repent, il a honte d'avoir profané, à chanter la créature, les facultés qu'il tenait du Créateur. (Par bonheur, il oubliera ce serment solennel vers la fin du volume, ce qui le sauvera de la monotonie.)

Hélas! et j'en rougis encore,
Ingrat au plus beau de ses dons,
Harpe que l'ange même adore,
Je profanai tes premiers sons!
Je fis ce que ferait l'impie
Si ses mains, sur l'autel de vie,
Abusaient des vases divins
Et s'il couronnait le calice,
Le calice du sacrifice,
Avec les roses des festins!

Mais, j'en jure par cette honte
Dont rougit mon front confondu
Et par cet hymne qui remonte
Au ciel dont il est descendu,
J'en jure par ce nom sublime
Qui ferme et qui rouvre l'abîme,
Par l'œil qui lit au fond des cœurs,
Par ce feu sacré qui m'embrase
Et par ces transports de l'extase
Qui trempent tes cordes de pleurs,

De tes accents mortels j'ai perdu la mémoire!
Nous ne chanterons plus qu'une éternelle gloire
Au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul bon!
Mes jours ne seront plus qu'un éternel délire,
Mon âme qu'un cantique, et mon cœur qu'une lyre,
Un accord à ton nom!

Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!...
. . . .

Telle est la première *Invocation*. La seconde est à la Sainte-Trinité, et commence par le signe de la croix, paraphrasé en vers alexandrins :

Au nom sacré du Père, et du Fils, son image,
Descends, Esprit des deux!...

Suit une série de métaphores et de transformations de l'Esprit-Saint, moins orthodoxes que poétiques, et quelques-unes un peu bizarres.

Le sujet du livre, pour grand qu'il soit, est plus varié dans la forme que dans le fond. Le titre des principales pièces le fait assez voir :

Jéhovah.
Suite de Jéhovah.
Deuxième *suite de Jéhovah.*
Troisième *suite de Jéhovah.*
Hymne au Christ[1].
Hymne du soir dans les temples.

1. Dédié à Manzoni.

Hymne de la nuit.

Hymne du matin.

Bénédiction de Dieu dans la solitude.

Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe.

L'infini dans les cieux.

Etc.

Quelle que soit la sincérité du sentiment, il y a je ne sais quoi d'artificiel dans ces psaumes modernes trop prolongés. Les fréquentes imitations des psaumes bibliques, loin de pallier ce qu'il y a d'un peu factice dans cette veine, le font au contraire ressortir. Autant, dans les chants du psalmiste hébreu, même à travers le voile des traductions, on sent de passion réelle et vibrante, autant la vie directe manque ici trop souvent : le poète, en essayant de lui emprunter sa manière et quelques-uns de ses traits, semble recourir à un procédé de développement littéraire, plutôt que céder à des inspirations personnelles. Du moins, l'artiste éclipse le chrétien plus souvent qu'il ne le montre.

Si Lamartine est doué du sens religieux, ce sens chez lui est vague autant que vaste. Une musique divine chante dans son âme ; il la laisse aller Pour la foi positive, c'est autre chose. Dès longtemps la pieuse mère inquiète notait dans le Journal intime de ses pensées : « Mon fils a bien besoin de bons exemples de foi positive, car sa religion, trop libre



et trop vague, me paraît moins une foi qu'un sentiment [1]. »

Lamartine est le grand musicien de la poésie. Jamais la virtuosité ne fit éclater plus de maestria et plus de verve; mais les brillantes variations des *Harmonies religieuses* ressemblent plus souvent à celles d'un improvisateur italien qu'aux chants célestes d'un Palestrina. Je me figure le diplomate poète, à Florence, dans ce milieu cosmopolite, passant ses soirées à la Pergola « entre des abbés et des filles » comme Hercule entre la Vertu et la Volupté ; le lendemain, improvisant ses vers dans les jardins de Boboli ou aux Cascine, l'oreille encore pleine des fioritures du ténor ou de la prima donna : quelque chose de leur manière rossinienne s'y glisse malgré lui, à son insu. On sait à quel point Rossini est païen tout pur, jusque dans ses *Messes* et dans ses *Stabat*. Pour un Italien l'opéra et la messe ne diffèrent pas sensiblement. Cimarosa, comme Rossini, charmait Lamartine dans sa jeunesse. Il les chantait à pleine poitrine. Génies mélodiques, analogues au sien par la veine heureuse

1. *Le Manuscrit de ma Mère*, p. 198. — Au fond il était assez tiède; plusieurs de ses amis le sentaient bien et essayaient de réchauffer sa foi. — « Hélas! je sens parfaitement l'excellence de vos conseils, répond-il à madame de Raigecourt (29 octobre 1819). Ce n'est pas le désir de la foi qui me manque, c'est le principe de la foi. » — Quand il s'adresse à Virieu, il semble refléter la piété plus vive de son ami. Il lui écrit, le 7 avril 1825 : « J'ai fait mes pâques ce matin, sans t'oublier. » (C'est-à-dire : Et j'ai prié pour toi à la communion.)

et la grâce. Non moins grande, j'imagine, devait être son affinité avec Bellini, qui, lui aussi, était un féministe. et en mourut jeune, comme Mozart [1].

La mélodie simple et la variété dans le rythme, voilà toute la musique italienne, celle qui charme et qui émeut. Elle ne se forge point sur une enclume ; elle s'exhale en se jouant, même dans la douleur. Les savantes trouvailles, filles de la patience, et non de l'inspiration, la touchent peu ; non plus que les sonorités matérielles. Elle aime le chant noble et simple, fleuri, passionné. Elle mêle l'amour à toute chose ; et c'est par lui qu'elle produit la beauté.

Telle est souvent la musique des *Harmonies*. Mais sous l'exubérance de la forme on ne sent pas toujours assez le sérieux du fond. Il semble, par moments, que Jéhovah ne soit pour l'auteur qu'un thème, sur lequel il brode des fugues. Il joue de son sujet comme d'un instrument au vaste clavier, où ses doigts se promènent à la façon de Liszt. Ce sont de grandes orgues, aux ondes sonores, où sa fantaisie triomphe et s'enivre. Ce qu'il dit à propos de ses *Préludes* dans les secondes *Méditations :* « J'étais devenu plus habile artiste, je jouais avec mon instrument », peut s'appliquer à presque tout le recueil des *Harmonies*. Du sujet ou du jeu, à quoi tient-il le plus ?...

Un tel sujet exige plus de sévérité.

1. On a vu que Lamartine avait commencé par s'exercer sur le violoncelle, puis sur la flûte, pendant assez longtemps.

Oui, les habitudes de son âme sont chrétiennes; oui, ses sentiments gardent le reflet de la Bible où sa mère lui apprit à lire; seulement, de psaume en psaume, de strophe en strophe, il est amené à les amplifier littérairement et, passez-moi le mot, à les faire foisonner. De là une fausse abondance, mêlée aux richesses vraies; de là parfois un enthousiasme à la Pindare, qui ne respire pas toujours la conviction. Le *Génie du Christianisme* a déteint sur lui. Le disciple n'est pas moins brillant que le maître; mais les amplifications de l'un comme de l'autre ne donnent pas toujours l'impression d'un suffisant respect.

D'ailleurs Lamartine, comme Chateaubriand, a des alternances de foi et de doute. Plus mobile encore, il est plus sincère. Mais ni « le grand ennuyé » ni « le grand éploré »[1] n'ont un fond chrétien ferme et stable. Le regard aigu de Sainte-Beuve perce le scepticisme intime qui, chez tous les deux, s'enveloppe du voile brillant de la religiosité.

Les idées de Lamartine sont inconsistantes; elles flottent à tous les vents du siècle. Il mêle l'Ancienne et la Nouvelle Loi. Dieu est, pour lui, tantôt le Jéhovah biblique, tantôt le Christ, tantôt l'Esprit-Saint, avec toutes sortes de métamorphoses; tantôt le Dieu du Vicaire savoyard, à moitié rationaliste; tantôt l'Ame de la Nature et la Nature elle-même.

1. Edmond Scherer, *Etudes sur la Littérature contemporaine, Lamartine.*

confondues ; de sorte qu'on l'accusa de panthéisme[1], non sans apparence : à quoi il répliqua plus tard par des protestations et des rectifications en prose et en vers ; notamment dans le post-scriptum de la préface de *Jocelyn :* « On m'a accusé ou loué de panthéisme ; j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes, privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu partout. Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. » Formule adroite et subtile. La vérité est qu'il cherche, dans la création qui l'environne, des degrés pour monter à Dieu, mais que l'infini échappe à nos prises, même l'infini matériel, « l'infini dans les cieux », comme disent les *Harmonies ;* à plus forte raison, l'infini spirituel.

L'imagination humaine, même la plus vaste, quand elle s'enfle à concevoir l'infini, n'atteint qu'à l'indéfini. Le champ est encore illimité, et nul ne prête davantage à l'exubérance poétique : toutes les terres, tous les océans, tous les mondes, tous les globes, tous les cieux, tous les êtres !... Et le style du poète, ses rythmes, ses mouvements, ses images, jaillissent avec une abondance inépuisable, presque pareille à celle de la nature qu'elle réfléchit. Beautés et défauts roulent emportés dans ce torrent sonore. Les âmes tendres et religieuses, les esprits amou-

1. On avait cru, dès les *Méditations*, en saisir quelques traces dans la pièce dédiée à l'abbé de Lamennais.

reux de poésie s'y plongent et s'y laissent entraîner avec délices. Ceux qui resteraient froids seraient honnis. A plus forte raison ceux qui hasarderaient quelques restrictions ou réserves. La poésie est une enchanteresse qui, comme la religion, présente aux âmes endolories les consolations et le réconfort dont elles ont besoin. Aussi n'est-elle jamais plus séduisante que dans l'expression harmonieuse des espérances spiritualistes. Il suffit même parfois du nom, sans la chose, pour charmer encore bon nombre d'esprits. Il y a des vérités poétiques comme des vérités oratoires. Dans notre for intérieur, quelques-unes ne tiennent guère; mais en vers ou en périodes nombreuses, elles ont leur magie. Lisez les grandes péroraisons religieuses de Cicéron, et puis lisez après cela son livre : *de la Nature des Dieux*.

Les *Harmonies* présentent donc des disparates trop sensibles, parcourant au hasard, si l'on ose ainsi dire, toute la gamme des concepts sur l'idée de Dieu. C'est moins le panthéisme philosophique que le panthéisme lyrique.

Le reproche que, dès les *Méditations*, quelques esprits sévères avaient adressé à cette poésie rêveuse et un peu mystique, — d'amollir les âmes, d'énerver les cœurs, d'éteindre ou d'assoupir la volonté[1], —

1. Le 12 mars 1825, un article du *Globe*, signé C. R. (Charles de Rémusat, — qui n'avait alors que vingt-huit ans), intitulé : *De l'état de la poésie française*, — *M. de Lamartine*, — disait : « A prendre les choses sévèrement, les *Méditations* ne sont

pourrait s'adresser bien plus justement aux *Harmonies :* là, toute énergie s'évapore en hymnes ; toute volonté, en fumée d'encens ; l'être même du poète semble près de se dissoudre dans le sein de l'Être éternel et de la nature infinie.

« Son âme, dit un de nos maîtres en philosophie et en éloquence, était comme possédée par un christianisme poétique où le scepticisme à peine senti apportait la passion et la lutte, où une sorte de panthéisme inconscient et intermittent ouvrait des horizons éblouissants et des mirages trompeurs. La vieille foi survivait, triomphait, appuyée sur des traditions séculaires et sur les enseignements maternels, toujours présents à son esprit, et renouvelés même après la gloire[1]. »

que l'hymne du découragement, du scepticisme et de l'inaction. L'homme n'est pas uniquement fait pour chanter, croire, aimer, sans but. Il n'est pas sur la terre comme un proscrit qui languit en attendant sa grâce : car la vie n'est point un exil, mais une mission d'activité, mais un voyage de découverte. La perfectibilité, cet essor ou plutôt ce retour vers la Divinité, la prouve, seule, et la rappelle ; cette idée, qui nous conduit à l'amélioration de nous-mêmes et au dévouement envers la société, cette idée qui seule produit et motive l'amour de la vertu et l'amour de la liberté, nous semble non moins sainte et plus consolante que la préoccupation oisive d'un avenir infini, qui nous désintéresse des biens, mais aussi des devoirs d'ici-bas. »

1. Jules Simon, discours prononcé au *Centenaire de Lamartine*, à Mâcon, le 19 octobre 1890.

III

Dans l'impuissance d'étreindre le divin, il revient aux enthousiasmes moins métaphysiques ; c'est presque en dehors de son thème et de son sujet proposé qu'il rouvre d'autres sources de poésie : l'*Invocation à Dieu* en faveur des Grecs opprimés (1826), belle comme un vrai psaume de David, ou comme un chœur d'*Athalie; — le Chêne*, d'une ampleur lucrétienne, où le poète peint avec tant de force et d'éclat la puissance génératrice de la Nature, qu'il semble l'égaler. Cette poussée lyrique de strophes drues et pleines, gonflées de sève, d'un jet pareil à celui du Chêne qu'elle célèbre, ne se rattache guère au thème général du livre que par les derniers vers, où la mesure change et produit une modulation :

Et moi je dis : Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce !
Et mon œil, dans sa masse et son éternité !

Moyennant quoi, la pièce porte en sous-titre : *Suite de Jéhovah*.

Dans un genre différent, simplement gracieux, il y a de jolies petites stances, « *la Retraite*, réponse à Victor Hugo ». Cette retraite est le château de Saint-Point :

Je sais sur la colline
Une blanche maison ;
Un rocher la domine ;
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon...

Remarquons, en passant, que l'*Hymne au Christ* pourrait bien avoir suggéré à Victor Hugo l'idée des *Chants du crépuscule*, dont le germe semble contenu dans les vers suivants :

O Christ ! il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre !
La terre sur ton astre a projeté son ombre !
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit...

Et le reste : — Mais peut-être ce que nous prenons pour un couchant est-il une aurore :

Ah ! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine
Est une décadence, ou quelque nuit divine,
Quelque nuage faux prêt à se déchirer,
Où ta foi va monter et se transfigurer[1] ?...

1. Victor Hugo dans le *Prélude* des *Crépuscules* :

C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore...
Seigneur, est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore ?...

Et plus loin :

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante :
C'est l'écho de ton nom qui va s'affaiblissant.

La pièce intitulée *Milly ou la Terre natale* est charmante dans sa mollesse: Milly, la maison champêtre, le lieu rustique où a germé cette poésie si personnelle et si neuve. La pièce peut sembler vague à qui ne connaît point Milly ; à qui le connaît, elle est d'une précision singulière. Le poète l'écrivit pendant son séjour en Toscane. Comme l'image du Berry suivait George Sand en tous lieux à travers les enchantements de l'Italie, celle de Milly suivait partout Lamartine. Et, de même que la Vallée-Noire est le cadre et le fond des peintures berrichonnes de l'auteur de *la Mare au Diable*, Milly est le cadre et le fond des tableaux de notre poète. A ces souvenirs attendris, les vers coulant de source s'amollissent avec la pensée.

Pareillement dans *la Vie cachée*, sorte d'épître à la Boileau, en alexandrins pacifiques, adressée à son ancien camarade de collège, Guichard de Bienassis : les doux paysages du Dauphiné se déploient avec grâce, comme ceux du Mâconnais dans la pièce précédente. Après les peintures plus éclatantes que le poète nous a présentées ailleurs des golfes de Naples et de Gênes, on goûte ici le contraste suave de ces teintes apaisées, « ces douces géorgiques de notre France[1] ».

La *Bénédiction de Dieu dans la solitude* est imprégnée de la même onction, du même calme bienfai-

1. Sainte-Beuve, *Globe*, 16 juin 1830.

sant; on entend rechanter au fond de sa mémoire, comme un écho lointain, les stances de Racan sur *la Retraite* et les chœurs d'*Esther*.

Dans telle pièce qui s'ajoutera plus tard aux *Harmonies*, il y aura d'autres paysages, moins étendus, de touche plus serrée, de vive modernité :

> Les cyprès étaient noirs, l'eau verte, le ciel bleu.
> Une vague enjouée, en poursuivant la poupe,
> Des perles de la mer aspergeait le bateau[1].

La pièce *Pourquoi mon âme est-elle triste?* contient, parmi des développements d'une facilité un peu excessive, quelques strophes musicales dans le ton des *Méditations* et qui pourraient y trouver place : car ici la note amoureuse se fait entendre de nouveau.

> Hélas! dans une longue vie
> Que reste-t-il après l'amour?
> Dans notre paupière éblouie
> Ce qu'il reste après un beau jour;
> Ce qu'il reste à la voile vide
> Quand le dernier vent qui la ride
> S'abat sur le flot assoupi,
> Ce qu'il reste au chaume sauvage
> Lorsque les ailes de l'orage
> Sur la terre ont vidé l'épi!

1. *Souvenir, à la princesse d'Orange*, depuis reine de Hollande.

Voilà pourquoi mon âme est lasse
Du vide affreux qui la remplit;
Pourquoi mon cœur change de place
Comme un malade dans son lit;
Pourquoi mon errante pensée,
Comme une colombe blessée,
Ne se repose en aucun lieu;
Pourquoi j'ai détourné la vue
De cette terre ingrate et nue,
Et j'ai dit à la fin : « Mon Dieu ! »

Enfin il oublie le serment qu'il a fait au début du livre, de répudier à jamais l'amour profane, de ne lui plus consacrer aucun chant. Et cet oubli n'est pas pour nous déplaire. Il écrit alors deux de ses pièces souveraines, *le Premier Regret* et *Novissima Verba*. L'une est une élégie délicieuse, sur le tombeau fictif de Graziella. L'autre est (après *le Lac* et *le Crucifix*) l'œuvre la plus émue et la plus émouvante qui soit sortie de son cœur. Il a droit de dire dans son *Commentaire :* « Selon moi, ce sont là les vibrations les plus larges et les plus palpitantes de ma fibre de poète et d'homme. » C'est le dernier cri de son âme « triste jusqu'à la mort[1] », comme celle du Christ au jardin funèbre. Jetant un long regard en arrière sur la vie qui déjà s'enfuit et s'efface, il en contemple avec mélancolie la vanité, le néant, et, désormais sans espérance, lui dit :

Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort !...

1. Par ce sous-titre emprunté de l'Évangile, « Mon âme est triste jusqu'à la mort », il rattache encore, plus ou moins, cette pièce même d'amour à son dessein religieux.

Ce sentier n'est vert que dans la montée, sous le rayon rapide de la jeunesse et de l'amour :

Amour, être de l'être! amour, âme de l'âme!
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme!
Nul, brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser,
N'eût sacrifié plus pour t'immortaliser!
Nul ne désira plus dans l'autre âme qu'il aime
De concentrer sa vie en se perdant soi-même,
Et, dans un monde à part de toi seul habité,
De se faire à lui seul sa propre éternité!

Femmes! anges mortels! création divine!
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine,
Je le dis à cette heure, heure de vérité,
Comme je l'aurais dit quand devant la beauté
Mon cœur épanoui qui se sentait éclore
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore,
Je ne regrette rien de ce monde que vous!

Ce que la vie humaine a d'amer et de doux,
Ce qui la fait brûler, ce qui trahit en elle
Je ne sais quel parfum de la vie immortelle,
C'est vous seules! Par vous toute joie est amour!
Ombre des biens parfaits du céleste séjour!...

Mais, quand le rayon de l'amour se voile, en vain essayons-nous de reprendre à la vie par l'ambition, ou par les plaisirs, ou par la recherche vaine de la vérité. Non, tout nous trompe désormais. La lumière éternelle seule pourrait nous éclairer; mais elle nous brûlerait. Me voilà donc à la fin de mes jours, me demandant si j'ai vécu jamais,

Prêt à rentrer sous l'herbe, à tarir, à me taire,
Comme le filet d'eau qui, surgi de la terre,

Y rentre, de nouveau par la terre englouti,
A quelques pas du sol dont il était sorti.
Seulement cette eau fuit sans savoir qu'elle coule
Ce sable ne sait pas où la vague le roule;
Ils n'ont ni sentiment, ni murmure, ni pleurs :
Et moi, je vis assez pour sentir que je meurs!
Mourir! Ah! ce seul mot fait horreur de la vie!...

Cependant une voix secrète lui dit d'espérer et de croire. Et, cet instinct fût-il trompeur, il veut s'y confier.

Dieu serait-il ingrat quand l'homme est magnanime?

Non! Dieu lui a été révélé infailliblement par l'amour; sa foi en Dieu persiste malgré tout, grâce au souvenir seul de cet amour :

Tout s'est évanoui; mais le souvenir reste
De l'apparition matinale et céleste!
Et, comme ces mortels des temps mystérieux
Que visitaient jadis les envoyés des cieux,
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,
S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière,
Au rayon pâlissant de mon soir obscurci
Je dis : « J'ai vu mon Dieu, je puis mourir aussi! »
Mais Celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage
N'a pas fait le miroir pour y briser l'image!...

Et ce qui apparaît encore au fond de sa pensée en ce moment suprême, c'est la jeune Italienne, dans sa maisonnette au haut d'un rocher, pareille à un nid, ornée de guirlandes de vignes et ombragée de citronniers, au bord de la mer.

Il est vrai que ce dernier chant d'amour pro-

fane est ramené, après tout, à Dieu. Si donc le serment de la première *Invocation* est oublié, le dessein général du livre n'est pas rompu.

Le dernier mot pourtant, en présence de la mort même, est à l'amour, et non pas à l'amour d'Elvire, mais à celui de Graziella, idéalisée à son tour, comme certaines figures gracieuses de paysannes italiennes qui ont servi de modèles aux grands peintres pour les têtes de madone[1]. Ses paroles d'adieu, en quittant ce monde, *Novissima Verba*, sont pour rendre hommage avec les accents les plus pathétiques à cet amour qui seul lui ferait regretter la vie, et qui seul vraiment l'a fait croire en Dieu. Tel est le Testament de sa pensée.

Ainsi le mélange de l'amour et de la religion se continue d'une œuvre à l'autre ; la proportion seule varie. La combinaison fondamentale s'est posée dès la première pièce des *Méditations* par l'*isolement* de l'âme restée veuve et se réfugiant dans l'espé-

1. « Il m'arrive souvent, devant ces tableaux qui sont au fond de la galerie du Louvre, vers l'école italienne, de penser que la plupart de ces figures-là ont eu réellement leur place dans le monde. Nul ne saura jamais leur vrai nom ni leur vraie vie. Tout cela dort en poussière dans les églises et dans les cimetières d'Italie, pendant que leur ombre attire les yeux des belles dames d'aujourd'hui qui visitent les galeries. Qui aurait dit à quelques-unes de ces pauvres filles qui servaient de modèles que cette figure, qu'elles regardaient dans un miroir cassé, rayonnerait à tout jamais dans les palais de France ou d'Angleterre, ou même sur le maître-autel de quelque cathédrale? » — X. Doudan, lettre à madame d'Haussonville, 24 novembre 1847.

rance infinie. L'amour toutefois predomine dans cette pièce qui donne le ton, et pareillement dans la mélodie du *Lac*. Cette combinaison, posée dès l'ouverture, comme le thème d'un musicien dans son prélude, se maintient et se poursuit dans les secondes *Méditations* par *le Crucifix* et par *les Étoiles*; mais, dans ce second recueil, c'est la religion qui commence à l'emporter. Elle l'emporte enfin tout à fait et de parti pris dans les *Harmonies religieuses* pendant presque tout le cours de l'ouvrage; cependant, à la fin, la nature triomphe du dessein formé, et la victoire reste à l'amour.

Lamartine est un féministe. Élevé à la campagne, parmi les femmes, entre celles qui furent pour lui, selon les croyances de son cœur, six anges gardiens, ses sœurs et sa mère, il a reçu de celle-ci la bonté, « le lait de l'humaine tendresse »; de celles-là, le charme innocent, la suavité. Leurs sentiments nobles et doux ont passé dans son âme et dans ses vers. Sa mère et ses sœurs ont ouvert sa vie à la sérénité et à la grâce. Heureux qui a été ainsi, dès son enfance, abrité sous des ailes!

Puis il devra aux femmes encore de connaître, d'honorer l'amour, d'en faire l'âme de sa poésie respirant l'idéalité, d'adorer la beauté, de lui vouer un culte, et de l'exprimer sans y faire effort. La femme est, à ses yeux, la vraie raison de vivre, de regretter cette vie qui s'enfuit, d'aspirer à celle qui ne finira point, dans l'espérance de l'y retrouver et

de se réunir à elle au sein de Dieu. Si, selon la foi que sa mère lui a transmise dès le berceau, Dieu s'est fait homme pour racheter l'humanité, dans l'imagination du poète Dieu se fait femme ; ou du moins la femme et l'Être éternel se confondent dans son rêve de l'infini : il voit Dieu en elle, elle en Dieu. Ces vers où, à la pensée de quitter la vie, il ne regrette qu'elles de ce monde, sont les plus passionnés qui aient jailli du fond de son être. Aussi les femmes lui gardent-elles un culte d'adoration.

IV

Malgré ces exceptions heureuses et malgré les richesses lyriques de l'ensemble, les *Harmonies*, quoi qu'on en ait pu dire, me paraissent, je l'avoue, rester à une certaine distance des *Méditations*, du moins quant à l'unité et à la pureté. Il y a progrès, si l'on veut, en un sens, et perte en un autre. La petite source si pure est devenue un fleuve énorme, qui gagne en puissance ce qu'il perd en limpidité. Dans le premier recueil, le poète, devenu enfin maître de sa forme par un travail de dix années, n'avait négligé aucun soin ; avec un scrupule infini il avait perfectionné son œuvre, répondu aux dons de l'inspiration par la religion de l'art, récompensé la Muse de ses faveurs ; dans les œuvres suivantes, les scrupules de ce culte deviennent intermittents.

Ce que prêchait Horace aux mieux doués, aux plus favorisés du Ciel, « le travail de la lime », *limæ labor*, disparaît peu à peu. La vie de Lamartine à Florence lui fait désormais trop de bruit. Il en prend à son aise avec la Muse. Et, comme il prévoit bien qu'on va lui reprocher ses négligences excessives, il essaye de s'en excuser : « Je demande grâce pour les imperfections de style, dont les esprits délicats seront souvent blessés. Ce que l'on sent fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie d'unir deux qualités qui s'excluent, la correction et l'inspiration. »

Mauvaise défaite, feinte modestie : ce n'est pas le génie qui lui manque, il le sait bien ; c'est le soin, le scrupule. Les incorrections ne lui font plus rien ; il écrit, sans se gêner :

Nous parlions autrement à l'âge où l'avenir
Dans nos seins palpitants ne pouvait contenir ;

le sens est donné par les vers qui suivent :

Et débordait pour nous de la coupe de vie,
Comme un jus écumant d'une urne trop remplie.

Ailleurs il dit à la Providence :

Toi qui tiens *dans ta main diverse*
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité !

Dans une pièce intitulée *la Lampe du temple ou l'Ame présente à Dieu*, on rencontre des séries d'expressions singulières, d'images confuses :

Et, quand sous l'œil qui te contemple,
O mon âme, tu t'éteindras,
Sur le pavé fumant du temple
Son pied ne te foulera pas.

La syllepse est un peu forte : le pied de cet œil vous surprend d'abord. — Dans d'autres passages assez nombreux, on a seulement à regretter l'improvisation trop cursive. Le poète abuse de ses dons. Il n'y a vraiment pas besoin de se nommer Lamartine pour écrire des vers comme ceux-ci :

Chaque être s'écrie :
C'est lui, c'est le jour!
C'est lui, c'est la vie!
C'est lui, c'est l'amour!...

Quand Meyerbeer, pendant les répétitions d'un opéra, torturait Scribe, lui imposant tel rythme, telle mesure, et les modifiant sans cesse, Scribe lui improvisait ce qu'on appelle un *monstre*, c'est-à-dire des vers quelconques sur le patron demandé, se réservant de faire les vers définitifs lorsque enfin le capricieux maestro serait fixé. Lamartine ici semble avoir procédé comme Scribe; mais il a eu le tort de conserver le monstre.

En vain veut-il nous donner à confondre l'inspi-

ration et l'improvisation, et s'abandonne-t-il avec joie au flot des paroles sonores :

> Qu'il est doux de voir sa pensée,
> Avant de chercher ses accents,
> En mètres divins cadencée
> Monter soudain comme l'encens !...

Ce sont souvent, il est trop vrai, des vers pareils au nuage parfumé qui d'un encensoir monte et s'évapore. Il y a moins d'idées que de sentiments, moins de sentiments que d'images, et celles-ci parfois obscures ; — un jet intarissable, quelque peu verbeux :

> Encore un hymne, ô ma lyre,
> Un hymne pour le Seigneur,
> Un hymne dans mon délire,
> Un hymne dans mon bonheur !...

Ce trop faible quatrain revient cinq fois, et est comme le refrain de l'ode. C'eût été une raison de plus pour le faire un peu moins lâché.

Outre les négligences et les incorrections[1], qui commencent à passer en habitude, on sent, dans mainte pièce et dans l'ensemble, encore une fois le remplissage.

L'auteur s'était engagé à livrer deux volumes[2]

1. Il fait rimer *Éole* avec *épaule*, *soleil* avec *ciel*, *nouvelle* avec *merveille*, *glissent* avec *gisent*, etc.

2. Tandis que les premières *Méditations* n'étaient qu'une plaquette de cent dix-sept pages, et les deuxièmes à peu près de même.

dans un temps donné. Alors il délaye son sujet; il y ajoute même des pièces étrangères : l'*Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe* est un morceau des poèmes épiques ébauchés antérieurement.

Bref, lui-même confesse à Virieu que, « sur cinquante pièces, il n'y en a que quinze à lire ».

Cependant, les applaudissements du public lettré et l'appui de la société polie ne manquèrent pas plus à ce troisième recueil qu'aux deux premiers. Le jeune poète, poussé, porté par la faveur de cette société aristocratique qui avait tant contribué à son premier et à son second succès, s'était laissé entraîner presque à son insu à développer outre mesure cette veine de poésie religieuse.

Victor Hugo dédia à Lamartine une ode nouvelle, où il célébrait « la majesté de ses concerts ». Charles Nodier déjà, dans une préface écrite après coup pour les *Méditations* et qui parut en 1826 avec une des rééditions du premier et du second recueil, avait fourni des arguments à l'opinion en crédit :

Chez les anciens, ce sont les poètes qui ont fait les religions; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin des poètes. Et, comme aucun langage ne s'adresse avec plus de pouvoir à l'intelligence, il serait peut-être permis de dire que, tant que la poésie n'a pas été chrétienne, le grand ouvrage de cette Nouvelle Loi qui a

révélé à l'univers un ordre entier de pensées et de sentiments n'a pas été complet...

Etc.

Lamartine retrancha plus tard cette préface. Plus tard encore, il crut devoir expressément se défendre « d'avoir accepté l'appui de la Congrégation ». Et c'est même, à ce qu'il dit, pour rompre ostensiblement avec ses avances, que dans son discours de réception à l'Académie, prononcé le 1er avril 1830, il arbora l'éloge de la Charte.

Les *Harmonies religieuses*, que l'élection académique avait couronnées avant même qu'elles parussent, furent publiées au mois de juin 1830 ; le mois suivant éclatait la révolution.

De là une inspiration nouvelle, tout opposée : l'ode éclatante intitulée *les Révolutions*. Publiée isolément à la fin de 1831, elle fut ajoutée un peu plus tard, sans date et sans *Commentaire*, aux *Harmonies*, avec lesquelles cependant elle faisait une singulière mais magnifique dissonance.

A l'homme qui se berçait dans la rêverie, je ne sais quelle voix d'en haut se fait entendre tout à coup : Debout ! marche, marche ! Rien ne se repose dans l'univers ! Ne t'attarde pas, même à louer Dieu ! Tâche plutôt, toi qui n'as qu'un jour, d'imiter l'activité éternelle ! L'homme, qui ne dure qu'un instant, peut faire des choses qui durent toujours.

En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse!
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place !...
Son Verbe court sur le néant !...

. . . .

Regardez en avant, et non pas en arrière !...
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !...

Voilà donc qu'une pensée nouvelle déchire tout à coup le brouillard mystique dans lequel le poète jusqu'alors était resté enveloppé. Encore chrétien et royaliste, il semble, dans cette pièce d'une inspiration toute moderne et d'une poésie plus neuve que tout ce qui a précédé, se complaire au spectacle grandiose et tragique de l'incessante mobilité non seulement des institutions, mais des croyances elles-mêmes.

L'attrait de ce spectacle, analogue à celui des dieux et des déesses dans l'*Iliade* assistant aux combats des Grecs et des Troyens et y prenant part, sera peut-être pour quelque chose dans son désir d'aller visiter l'Orient, méditer comme Cicéron sur les débris des cités illustres, chercher comme Volney au milieu des ruines les traces des civilisations disparues.

Cette pièce, si différente de la plupart des autres et qui fait contraste avec elles, est comme un puissant prélude aux évolutions prochaines de la pensée du poète.

CHAPITRE XI

RÉVOLUTION DE 1830. — ÉVOLUTION DE LAMARTINE. — *LA POLITIQUE RATIONNELLE.*

I

La révolution éclate. Elle le jette dans l'indépendance et met son ambition en liberté. Elle clôt sa carrière diplomatique et ouvre sa carrière politique. Promptement il se décide à couper le câble qui l'amarrait au passé, et cingle vers l'avenir « sans trop s'inquiéter, dit-il, si le drapeau a trois couleurs ou une seule ». Ici commence la seconde phase de sa vie.

Dès longtemps la politique l'attirait. Le 21 octobre 1826, il écrivait à M. de Marcellus[1] : « J'ai dans la tête plus de politique que de poésie. » Il songeait à se faire élire député, et attendait qu'il eût l'âge : sous la Restauration, la loi ne permettait pas de se présenter avant quarante ans; or il allait

1. Ministre plénipotentiaire à Lucques.

atteindre ce chiffre au mois d'octobre 1830. Le 16 mars 1829, il écrivait à Virieu : « Reprends-tu à la politique... à la députation ?... Moi, je ne sais que dire de moi-même. Je me sens des capacités très fortes en divers genres ; mais tout me donne des remords, excepté la poésie ; et je n'en fais presque plus : elle me semble, dans sa forme, un enfantillage au-dessous d'un homme de trente-huit ans. On me parle universellement de me nommer député. Ce moment décidera de mon immortalité, s'il en est. Je ne refuserai pas ; mais je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers. »

A l'avènement du ministère Polignac, il voit d'emblée où cela mène. « Je te le dis entre nous, je crois maintenant à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie ; je n'y croyais pas hier. Les vaisseaux sont brûlés : cette déclaration de guerre en pleine paix détache du roi l'opinion *nationale* dans le sens libéral du mot, comme la hache détache l'écorce de l'arbre sans qu'on puisse jamais l'y recoller. Le moment va être grave : graissons nos bottes, c'est-à-dire tenons-nous fermes dans notre ligne, prêts à combattre avec la parole à droite et à gauche ; nous serons, toi et moi, sur la brèche avant qu'un an soit écoulé. J'ai déjà griffonné hier mon manifeste électoral pour temps et lieu... Quatre pages, en style court, nerveux, antique ; aucune concession aux partis ; la vérité toute pure, la conscience toute nue ; voilà mon idée. »

On lui fait, dit-il, des avances pour la réorganisation du ministère des Affaires étrangères ; il les décline. « Le prince de Polignac vient de m'écrire, *propria manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles ! Toutes les faveurs de ce bas monde sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être indépendants et sans ambition. Le danger viendra nous chercher... Espérons qu'on nous trouvera fermes et habiles au jour de la tribune ou de la place publique [1]. »

Ainsi, quoiqu'il soit « sans ambition », il laisse percer son rêve secret : la tribune, ou même les harangues de la place publique ; cela dès 1829 !

On lui offre d'aller à Athènes. Bien à contrecœur il accepte, et vient d'avoir son audience de départ, quand la révolution, en trois jours, emporte ministre, monarque et monarchie.

Il envoie sa démission à M. Molé et offre en même temps ses services au nouveau roi :

Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la patrie sous un autre nom, doit être le

1. A Virieu, 22 septembre 1829.

point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les esprits justes ; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile ; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français, et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose, aux jours du péril[1]. Mais, d'un autre côté et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement ; et j'oserai vous prier, de plus, de vouloir bien mettre ma démarche et mes expressions sous les yeux du Roi, envers qui je professe non seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par sa bonté envers ma famille.

II

Observons maintenant sur quel pivot, pour ainsi dire, il tourne de sa première phase à sa seconde.

Les ministres conseillers des Ordonnances étaient

1. A Virieu, 21 novembre 1830 : « Pour le serment, du moment qu'il n'y a pas possibilité pour autre chose, il n'y a pas option. *Ceci*, ou l'anarchie la plus effroyable, voilà la question. Aussi je l'offre tant qu'on voudra. »

menacés par la fureur populaire; le palais du Luxembourg, où ils comparaissaient devant la Haute-Cour de justice, se voyait assiégé chaque jour d'une foule surexcitée qui réclamait contre eux à grands cris la peine de mort. Lamartine prend cette occasion d'élever la voix : il adresse « *au Peuple du 19 octobre* » des strophes brillantes contre la peine de mort en matière politique; et, tout en ne paraissant songer qu'à sauver la vie des vaincus, il applaudit aux vainqueurs. Puis, comme si, en défendant la tête des ministres de Charles X, il exposait la sienne et se voyait menacé du sort d'André Chénier, il s'écrie, non sans faste, mais en vers admirables :

Il est beau de tomber victime,
Sous le regard vengeur de la postérité,
Dans l'holocauste magnanime
De sa vie à la vérité.
L'échafaud, pour le juste, est le lit de sa gloire :
Il est beau d'y mourir, au soleil de l'histoire,
Au milieu d'un peuple éperdu,
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée
Au prix de son sang répandu !

Voilà une strophe sublime. Personne cependant ne songeait à répandre, avec le sang des ministres, celui du poète qui intercédait pour eux[1]. Il n'était

1. Ils furent condamnés à la prison perpétuelle; M. de Polignac seul, en plus, à la mort civile, mais rendu à la liberté en 1837.

pas plus menacé que Chateaubriand, écrivant en 1826 avec un égal fracas : « Pour ma foi religieuse, je suis prêt à monter sur l'échafaud. »

Il est vrai que Lamartine, lorsque l'occasion de réaliser cet idéal dramatique rêvé par lui se présentera dix-huit ans après sur les marches de l'Hôtel de Ville, ne la déclinera point; il l'embrassera avec joie. Il joue d'abord en imagination tous les rôles qu'il jouera plus tard en réalité : celui d'orateur politique, celui de dictateur de la parole, celui d'héroïque tribun du peuple, sauveur de l'ordre et de la liberté.

Pour prêcher au Peuple la clémence, il célèbre avec enthousiasme sa victoire; il applaudit au fleuve débordé :

Tu bouillonnais, semblable au plomb dans la fournaise,
Et roulais furieux sur une plage anglaise
Trois couronnes dans ton limon[1] !

Un cri de stupeur et de gloire
Sorti de tous les cœurs monta sous chaque ciel,
Et l'écho de cette victoire
Devint un hymne universel !

Moi-même, dont le cœur date d'une autre France,
Moi, dont la Liberté n'allaita pas l'enfance,
Rougissant et fier à la fois

1. Celle de Charles X ; celle du duc d'Angoulême, désigné par le roi fugitif pour lui succéder, mais qui, non consulté, la refusait; et celle du duc de Bordeaux, devenu Henri V au refus de celui-ci.

Je ne pus retenir mes bravos à tes armes,
Et j'applaudis des mains, en suivant de mes larmes
L'innocent orphelin des rois.

Virieu trouvait que l'image des trois couronnes roulées dans le limon du flot populaire était un peu violente ; il conseillait de la retrancher ; Lamartine n'en tint compte.

Ainsi, à la faveur d'une motion d'humanité, il passe des vaincus aux vainqueurs ; et, applaudissant à la révolution, il fait, lui, son évolution. De la part du poète qui avait fait *le Chant du Sacre*, puis tant de psaumes, de prières, de cantiques et de cantates, cet hommage enthousiaste à la révolution triomphante paraît un peu prompt.

Mais il est vrai aussi que Charles X, en appelant M. de Polignac au ministère, avait détaché de lui tous les esprits libéraux. Lamartine pouvait donc dire à Virieu en toute sincérité :

Pour des sacrifices (autres que de convenances) aux royalistes, je n'en ferai pas. Je ne puis me mentir à moi-même : je suis convaincu qu'ils ont librement, gaiement et volontairement, perdu la France et l'Europe, et que, le bon Dieu la leur remît-il dix fois dans la main, dix fois et mille fois ils la reperdraient. J'en sais plus long que toi sur cet article : j'ai vu de mes deux yeux faire le 8 août avant qu'il vous fût connu, et par hasard ; je connais les masques, je sais pour qui et pour quoi ils agissent aujourd'hui... Je les méprise et les exècre, politiquement parlant. Je suis décidé à n'être plus jamais d'aucun parti, et à vivre seul. Il est impos-

sible de conserver *bon sens* ou *vertu,* si l'on y trempe. Les partis, blancs, rouges ou bleus, ne sont que des passions, souviens-toi de ce mot, et des passions haineuses et honteuses et féroces, exploitant en riant quelques sentiments généreux et nobles[1].

Voilà le vrai fond de sa pensée, sans les tournures polies qu'il y ajoutera au début du *Voyage en Orient*[2] et, à plus forte raison, dans certaine note remise à M. de Chamborant de Périssat pour le comte de Chambord en 1850[3]. — Sa conduite parlementaire, plus tard, sera d'accord avec cette confession intime. Le vieux principe du droit divin s'était écroulé. Le pouvoir nouveau, issu d'une victoire du peuple, reposait sur le principe de la souveraineté nationale : dès lors, à ce régime nouveau il fallait une politique nouvelle. Aux vieux errements de la force et de la ruse il fallait substituer une politique de raison, de liberté, de justice, l'esprit de l'Évangile en action.

III

Il expose ses idées dans un livre qu'il publie en 1831, intitulé *la Politique rationnelle*, et divisé en

1. 19 novembre 1830.

2. « La révolution de juillet, qui m'a profondément affligé, parce que j'aimais de race la vieille et vénérable famille des Bourbons..., etc. » — *Voyage en Orient*, t. Ier, p. 25.

3. Voir *Lamartine inconnu*, par le baron de Chamborant de Périssat. Chap. IV.

trois chapitres : Où sommes-nous? — Où allons-nous? — Que faire?

Où sommes-nous? « Nous sommes à une époque de rénovation et de transformation sociale, pareille peut-être à l'époque évangélique. »

Où allons-nous? « Nous allons à la réorganisation progressive de l'ordre social, sur le principe de la liberté d'action et de l'égalité des droits. »

C'est en vain qu'on regretterait ce qui est passé. « Nous-mêmes, royalistes d'esprit et de cœur, nous ne pouvons que pleurer en silence sur ces ruines dispersées, vénérer et plaindre les augustes victimes d'une irrémédiable erreur. Abandonnés à nous-mêmes par un fait plus fort que nous, nous nous appartenons tout entiers; notre raison n'a plus de liens; notre affection privée ne lutte plus en nous contre notre logique sociale. »

Que faire? On peut accepter transitoirement la monarchie constitutionnelle : « La forme des gouvernements modernes, c'est le gouvernement de la discussion et du consentement commun, c'est la république »; mais on peut admettre « la république mixte, à plusieurs corps, à une seule tête : république à sa base, monarchie à son sommet ». Le chef, « qu'on le nomme président ou roi, peu importe : il n'est plus monarque, il n'a plus le pouvoir d'un seul. — Plus de pairie aristocratique et héréditaire. Une Chambre unique, la France ne possédant plus d'aristocratie où puisse se recruter

une autre Chambre. — La presse libre, dans l'intérêt des gouvernants, plus encore que dans celui des gouvernés. — L'enseignement, lui aussi, libre et gratuit, et répandu partout. — L'Église séparée de l'État, chaque culte payé par les fidèles de la même communion. — L'élection universelle, mais proportionnelle[1] et à plusieurs degrés. — Réforme complète de notre législation criminelle, et, avant tout, abolition de la peine de mort, » etc.

Que si le pouvoir comprend cette mission d'une destinée spéciale et l'emploie tout entière, sans retour sur lui-même, au salut désintéressé du pays, à la fondation sincère et large d'un ordre libre et rationnel, il triomphera de tous les obstacles, il créera ce qu'il a mission évidente de créer, et durera ce que doivent durer les choses nécessaires, le temps d'achever leur œuvre, transition elle-même à un autre ordre de choses plus avancé et plus parfait.

Que s'il ne se comprend pas lui-même, et s'il ne profite pas, au bénéfice de la liberté et de l'humanité tout entière, du moment fugitif qui lui aura été donné, s'il ne voit pas qu'une route longue, large et droite, est ouverte sans obstacle devant lui, et qu'il peut y porter les esprits, les lois et les faits jusqu'à un point d'où ils ne pourraient plus rétrograder ; s'il se compte lui-même pour quelque chose, s'il s'arrête ou s'il se retourne, il périra, et plusieurs siècles peut-être périront avec lui.

1. Non dans le sens de la représentation des minorités, — la question n'était pas encore née, — mais vote proportionnel à l'importance politique et sociale de chacun.

Toutefois le nouveau régime, dès cette époque, ne lui inspire pas une confiance bien vive ; il s'inquiète de le voir rétrécir déjà le mouvement de la révolution et en arrêter l'essor :

Mais le pouvoir sait-il ? Non, s'il continue à chercher sa base dans un élément qui manque dès aujourd'hui, qui manquera plus encore dans l'avenir, l'aristocratie, dans la restriction et non dans l'expansion du droit et de l'action politique ; s'il continue à serrer la main au lieu de l'ouvrir tout entière ; s'il veut régner et non guider ; s'il veut dresser sa tente d'un jour et forcer l'esprit social à une halte précaire dans le défilé où le XIXe siècle est arrivé, et où il étouffera, s'il ne le traverse pas avec un pouvoir hardi en tête de ses générations.

Il pressent et laisse entrevoir à la royauté nouvelle, âgée d'un an à peine, le cas où elle aussi devrait se retirer devant « une autre nécessité morale ». Ainsi, tout en adhérant provisoirement à la monarchie constitutionnelle, essai de république mixte, il semble faire dès 1831 ses réserves pour la république pure.

Il entrevoit aussi, après une révolution nouvelle, si elle ne trouve pas pour la modérer « un homme politique, un homme complet dans l'intelligence et la vertu », tel que celui qu'il a prévu dans son discours à l'Académie, l'éventualité de crises formidables, « l'anarchie peut-être, vile, hideuse, rétrograde, démagogique, sanglante », et puis un coup d'État pour la dompter. « Faute de vertu politique dans le pays, le port le plus précaire sera bon ; le premier qui

prendra le chapeau étriqué et la redingote grise se croira un Bonaparte; sabrera, des branches à la racine, la liberté, et dira: « Mon peuple! » Ce peuple lui même, dans son illusion, croira voir un héros sur le seuil de la gloire; « il se trompe: le héros n'est plus, et la liberté est le seul asile.»

Les institutions qu'il conçoit, qu'il veut travailler à réaliser avec le concours de tous les hommes de bonne volonté, sont à ses yeux un développement du christianisme (c'est là le lien entre sa première phase et la seconde), « le règne futur et parfait du christianisme rationnel; non ce règne matériel, dit-il, cet empire palpable et universel du principe catholique prédominant de fait sur tous les pouvoirs politiques, asservissant le monde, même à la vérité religieuse, et donnant ainsi un démenti à la sublime parole de son auteur: *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Cette doctrine de politique religieuse réalisée dans des formes sociales, doctrine que quelques hommes de foi et de talent réchauffent en vain aujourd'hui, n'a jamais eu l'assentiment de ma raison. C'est chercher dans un mysticisme couronné, dans une théocratie posthume, dans une aristocratie sacerdotale, un principe et une règle du pouvoir humain qui n'y existeraient pas plus que dans le despotisme ou l'aristocratie politique. »

La rétractation est forte; et voilà un *jamais* bien hardi! Il oublie l'ode à M. de Bonald, *le Génie*, cette ode glorifiant la Révélation, maudissant la Révolu-

tion; il oublie que l'auteur de *la Législation primitive*, autrement dit des « lois premières », des vérités catholiques, fondement de la société humaine, y était comparé à Moïse recevant de Dieu même ses Lois au milieu des éclairs et des tonnerres sur le Sinaï; il oublie qu'en saluant en lui « le génie », il jetait l'anathème au siècle de la libre pensée philosophique,

> De l'héréditaire croyance
> Éteignant les sacrés flambeaux !...

Quoi? tout cela était écrit sans l'assentiment de sa raison? Uniquement pour plaire à Elvire[1]?... O mobilité de l'imagination poétique!

Ainsi, ses croyances d'éducation, d'habitude et de sentiment, se modifient peu à peu : la phase catholique de son imagination a pris fin au milieu même des *Harmonies*, déjà nuancées de teintes panthéistes; il entre dans sa phase néo-chrétienne, il appartient désormais au « christianisme rationnel ». L'Évangile, à ses yeux, par l'esprit de la sainte devise : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, rejoint naturellement la Révolution : de sorte qu'il n'y a, ni pour lui-même, ni pour la France, ni pour le genre humain, solution de continuité entre le passé et l'avenir.

1. Voir ci-dessus, chap. IV, p. 90

Sans doute, il a été légitimiste ; il est maintenant constitutionnel ; il deviendra un jour républicain ; il pourrait presque dire, comme Chateaubriand à la même époque : « Je suis Bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère » ; mais le fond de sa politique, en somme, est toujours l'idée chrétienne. C'est par là que la ligne de sa vie est une et se tient. Homme de transition entre deux âges, comme Chateaubriand, comme Victor Hugo, il évolue de l'ancien régime au nouveau, de la monarchie à la démocratie, d'un pôle à l'autre ; mais il remplit l'entre-deux.

Voilà par quel vaste programme, traversé d'éclairs prophétiques, il entre résolument dans l'ère nouvelle. Toute sa vie politique, toute sa carrière parlementaire et oratoire, est contenue en germe dans *la Politique rationnelle.* Ce grand esprit, qui à cause de son étendue fait parfois l'effet d'être vague, est donc, dans le fond, bien plus logique qu'on ne croirait. Mais ses vues sont à longue portée, et ses forces, comme celles de la Nature, à longue échéance. Les gens qui marchent à pas de fourmi ou qui n'ont que des yeux de taupe se rendent difficilement compte de ses élans et de ses doubles vues.

IV

Au mois de mai, il pose sa candidature à la députation de deux côtés à la fois, dans le Var, à Toulon, et dans le Nord, à Bergues (où une de ses sœurs s'est mariée à M. de Coppens). Il échoue des deux côtés [1], croit bon alors de disparaître pendant quelque temps et de faire un voyage en Orient, qu'il projetait depuis 1826.

Les esprits satiriques, qui avaient encore dans l'oreille ses *Harmonies religieuses* et son *Chant du Sacre*, lui demandent alors s'il va quêter des voix à Jérusalem ou à Jéricho. L'un d'eux, poète ou plutôt versificateur, abondant en sarcasmes, l'auteur de *Némésis*, satire hebdomadaire en vers, lui lance quelques flèches barbelées, enduites d'un venin vipérin :

D'en haut tu fais tomber sur nous, petits atomes,
Tes *Gloria patri* délayés en deux tomes,
Tes Psaumes de David imprimés sur vélin...

Que tu en sois récompensé un jour au Ciel, c'est possible,

Mais qu'aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes,

1. A Bergues avec 181 voix contre 188.

Aux hommes de Juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop! l'Esprit-Saint égare ta fierté. . .

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases;
Aujourd'hui tous ces chants expirent sans écho!
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine,
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho!

Comme pour dire : Va, porteur d'arche sainte et joueur de trompettes sacrées qui font tomber les murailles! va, voilà une ville que tu pourras prendre, avec l'aide du Saint-Esprit, plus aisément que Bergues et que Toulon!

Lamartine répondit, non sans dédain, avec habileté et noblesse, commençant par dire que sa Muse, à lui, n'était pas coiffée de serpents; qu'elle n'injuriait point la gloire; qu'il ne la prostituait pas aux passions populaires :

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité[1]!

J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour.
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour!

1. Cf. Virgile, *Bucoliq.* X :

Ah! cave ne teneras glacies secet aspera plantas.

A ces deux premiers éléments de sa poésie, l'amour et la religion, n'a-t-il donc pas le droit maintenant d'en ajouter un troisième, la liberté? Pourquoi donc ne la défendrait-il pas, lui aussi? N'appartient-elle qu'à Némésis?

Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté?

Puis, s'élevant, quittant le dédain et planant, il laisse tomber avec la mansuétude et la sérénité d'un être supérieur, que les outrages mêmes consacrent, et qui les pardonne, ces paroles apollinéennes :

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire,
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré.
Mais moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir :
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir!

C'est à peine si le dieu aux flèches d'or daigne honorer d'un trait le monstre qui rampe et qui siffle à ses pieds[1].

1. Selon la prédiction de Lamartine, Barthélemy lui fit plus tard amende honorable. Le malheureux, dans l'intervalle, s'était vendu au gouvernement après l'avoir accablé de ses satires pour se faire acheter. Il vint alors s'humilier devant le dieu triomphant.

CHAPITRE XII

LE *VOYAGE EN ORIENT*. — MORT DE JULIA.
GETHSEMANI. — LAMARTINE ÉLU DÉPUTÉ.

I

Dès le temps où il avait appris à lire, en suivant sous le doigt de sa mère dans la belle Bible à images les noms et les tableaux du Paradis terrestre, de tous les animaux vivant en paix dans ce grand jardin du bon Dieu avec le premier homme et la première femme, puis les figures des patriarches, des juges, des rois, des prophètes, des mages guidés par l'étoile à la crèche, tout cela avait laissé dans ses yeux un éblouissement, et dans sa mémoire des germes nombreux, que plus tard les histoires des pays d'Orient avaient développés.

L'Orient, qui exerce sur les hommes imaginatifs un mystérieux attrait, l'Orient, pays de la lumière, fascinait Lamartine. Il sentait entre l'Orient et lui une affinité secrète, je ne sais quels liens d'atavisme.

L'Orient était du moins, ainsi qu'il le nomme, « la patrie de son imagination ». Depuis longtemps il caressait l'idée d'un grand voyage en ces contrées pleines de légendes.

Il avait d'ailleurs, comme Chateaubriand, le goût inné de l'aventure et du voyage. « Je voudrais que la vie fût un voyage sans fin[1]. — L'imagination a aussi ses besoins et ses passions[2]. »

Le moment est venu. Non seulement il y va chercher, sur les traces de Chateaubriand, des couleurs nouvelles, et refaire sa palette; mais il en rapportera des vues grandioses, des perspectives d'avenir pour l'Orient lui-même et pour la France. C'est par l'Orient qu'il débutera à la tribune; c'est en Orient encore qu'après sa soudaine et profonde chute il ira, en 1850, retrouver les souvenirs de ce pèlerinage, et qu'il rêvera un instant de s'ensevelir, loin de son pays oublieux.

Volney, Chateaubriand, Lamartine, l'un après l'autre, ont fait le même voyage : le premier a l'exactitude et le dessin précis d'un savant ; le second a le pittoresque d'un artiste, soi-disant pèlerin et pavoisé des couleurs chrétiennes, au fond l'indifférence d'un homme qui passe par Jérusalem et le Saint-Sépulcre pour revoler brillant de gloire à un rendez-vous d'amour dans les jardins de l'Alhambra ; Lamartine

1. *Voyage en Orient*, t. Ier, p. 322.
2. *Idem*, préface.

aussi est artiste, mais plus sincèrement inspiré : l'Orient le touche, Balbek le remue, le tombeau du Christ ébranle son âme.

En présence du Saint-Sépulcre, une grande émotion s'empare de lui. Quoiqu'en maint passage de son livre il embrasse toutes les religions dans une sorte de vague synthèse, ayant bien la mine d'aboutir à l'indifférence, ici les souvenirs de son enfance chrétienne lui remontent au cœur, les larmes jaillissent de ses yeux, il prie, — pour tous les êtres qu'il a aimés ; puis pour lui-même. « Ma prière fut ardente et forte ; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de Celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le Verbe... Une grande lumière de raison et de conviction rayonna dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités. Ce fut un mystère de ma vie que l'avenir expliquera. »

Histoire, philosophie, religion, poésie, drame, prophétie, il y aura de tout cela dans le beau livre qui va naître de ce voyage. L'éblouissement de l'enfant épelant la Bible se continue dans l'homme qui en parcourt le théâtre. La vision se communique au lecteur. C'est une féerie, un conte des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours*. C'est un poème en prose, comme *Jocelyn* sera un roman en vers.

II

Au mois de juillet 1832, il frète un navire à Marseille, pour lui, sa femme, sa fille et deux amis, dont l'un médecin. Il adresse une ode aux Marseillais, peut-être avec le vague espoir de trouver chez eux, au retour, le nombre suffisant d'électeurs qu'ailleurs il n'a pas trouvé. En changeant d'horizon il veut se renouveler d'idées et donner du temps au Destin ; puis reparaître avec quelque prestige, venant de loin et du désert : ce sera son expédition d'Égypte.

Le voyage dura seize mois, avec une somptuosité princière : un brick pour aller, deux pour revenir ; « une caravane d'ânes, de mulets, de chameaux, de chevaux arabes[2] », et toute une suite ; visite à tous les grands personnages du pays, échanges de cadeaux...

2. *Note post-scriptum* du 1er décembre 1849. — Le 20 septembre 1832, au moment où il organise sa caravane pour l'intérieur de la Syrie et de la Palestine, il dit : « J'ai acheté quatorze chevaux arabes, les uns du Liban, les autres d'Alep et du désert ; j'ai fait faire les selles et les brides à la mode du pays, riches et ornées de franges de soie et de fils d'or et d'argent. Le respect qu'on obtient des Arabes est en raison du luxe qu'on étale ; il faut les éblouir pour frapper leur imagination. »

Deux ans après, il en publia le récit, en quatre volumes in-octavo, 1835, avec ce titre un peu long, à la mode d'autrefois :

SOUVENIRS, IMPRESSIONS, PENSÉES
ET PAYSAGES,
PENDANT UN
VOYAGE EN ORIENT,
1832-1833
OU
NOTES D'UN VOYAGEUR.

Un tiers de l'ouvrage est en descriptions brillantes, dont il ne se fatigue jamais ; un autre, en épisodes et en légendes ; le dernier, en longues considérations politiques, sociales et religieuses : il amplifie celles qu'il s'était contenté d'indiquer dans sa *Politique rationnelle ;* il en ajoute d'autres qui lui viennent, suggérées par ces pays d'Orient.

Pour la première fois, le poète écrit en prose un long ouvrage. La prose de Lamartine, dans l'ensemble de son œuvre et de sa *Correspondance*, est de plusieurs sortes. Dans la *Correspondance,* elle est naturelle, familiale, de bon aloi, bien française, claire et sensée. Elle l'est aussi dans certaines pages des *Confidences*, telles que celles dont nous avons cité quelques-unes au commencement, sur ses parents et sa famille. Ailleurs, elle est oratoire et un peu surabondante, mais naturelle encore, allant au fait, sans affectation ni mignardise. Ailleurs enfin, elle est

maniérée, pleine d'afféterie, visant à plaire à telle classe de lecteurs et de lectrices, comme dans plusieurs parties des *Girondins*, notamment l'épisode de Charlotte Corday et les divers tableaux où il présente la reine Marie-Antoinette. D'autre part, dans les *Girondins* aussi et dans l'*Histoire de la Restauration*, il y a des pages d'un goût plus sévère, plus digne de l'histoire, quelques profils burinés avec force et parfois avec finesse; des portraits à la Saint-Simon, des mots-médailles bien frappés. Voilà donc trois ou quatre sortes de prose, de valeur et d'aloi bien différents. Ici, dans le *Voyage en Orient*, ce qui domine presque continuellement c'est la prose oratoire et poétique, genre mixte, dans lequel la pente à l'improvisation est bien rapide. Sans se donner le temps de choisir entre les expressions de sa pensée, il laisse aller tout ce qui coule de sa plume avec une abondance intarissable, préférant la couleur à la précision. Il ne cherche point à se contenir. Pour un homme rompu à la langue des vers la prose poétique n'est qu'un jeu. Les mots vont à la chasse de l'idée, et l'attrapent par morceaux. L'à-peu-près dans la pensée comme dans l'expression ne lui inspire aucune horreur. Le plus grand nombre de ses effets de style, c'est de là qu'il les tire[1].

1. « La prose poétique et pittoresque n'est qu'une extrémité de la prose, s'il est permis de parler ainsi; ce n'en est qu'une province, la plus riche, la plus brillante, une Asie-Mineure

Même quand il décrit les contrées et les peuples, il reste poète. Même quand il développe des idées sociales, il est orateur. Quelques-uns l'en applaudissent, d'autres le regrettent : la poésie et l'éloquence ont leur emploi ; elles ne conviennent pas à tout. La vraie prose, pure et sans mélange, n'a pas moins de prix que la poésie. Lamartine, qui excellait dans celle-ci, ne paraît pas toujours s'être formé une idée juste de celle-là. Il est de l'école de Chateaubriand, qui, lui-même, est de l'école de Rousseau ; mais chaque disciple dépasse d'un degré son prédécesseur : dès Rousseau, la prose se fait oratoire et poétique ; la description devient un procédé. Le genre se développe dans Chateaubriand ; dans Lamartine il déborde.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* avait réussi, parce que l'auteur « ne s'était pas mis en trop grand uniforme de chrétien, comme dans les *Martyrs*[1] ». Lamartine le recommence, mais s'en défend : il ne veut pas aller sur les brisées de son illustre devancier. Pourtant c'est à peu près le même itinéraire : la Grèce, les îles méditerranéennes, l'Asie Mineure, la Syrie, la Judée. Il rencontre les mêmes thèmes d'éloquence et de poésie, ceux qui déjà avaient

comme auraient dit les Anciens. En s'y concentrant tout entière et s'y fixant, la langue court risque de se corrompre et de se dénaturer. » Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 253. Cf. 256.

1. X. Doudan, *Lettres*.

ému l'imagination de Voltaire, par exemple, le Saint-Sépulcre :

C'est là que de sa tombe il rappela sa vie ! [1]

Sa foi, peu orthodoxe sans le savoir, est rompue çà et là de rationalisme [2], ce qui fit censurer le livre à Rome, malgré nombre de pages touchantes, animées du souffle de l'Évangile. Le *Génie du Christianisme* lui-même n'avait-il pas été aussi mis à l'index ? Mais Lamartine, malgré ses échappées rationalistes, reste plus chrétien, par nature ou par éducation première, que l'auteur des *Martyrs*. Celui-ci, quoiqu'il se chamarre de foi, demeure païen dans l'âme et dans les moelles.

Aussi est-il bien plus sensible à l'art grec que notre poète. Pour lui, « le profil d'Aspasie a laissé sa légère et éternelle empreinte sur les marbres des monuments à l'ombre desquels elle se promenait avec Périclès [3] ». Pour Lamartine, l'art grec est une déception : le Parthénon lui paraît « trop petit : c'est un sublime jouet de l'art ; ce n'est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles... Le temple de Thésée n'est pas digne de sa renommée ; il ne vit pas comme monument ; il ne

1. *Zaïre*, IV, discours de Lusignan.
2. Voir le *Voyage*, 8 octobre, 29 octobre et 2 novembre 1832.
3. X. Doudan, *Lettres*.

dit rien de ce qu'il doit dire; c'est de la beauté, sans doute, mais froide et morte... » La beauté hellénique lui semble grêle. La colonnade du Vatican l'émeut davantage.

L'Italie a, dès la jeunesse, éveillé en lui l'âme virgilienne ; l'Orient va exciter ses facultés historiques, oratoires et prophétiques ; seul le sobre génie de l'Hellade ne touchera point son cœur. La maxime de tout l'art grec, « Rien de trop [1] », est le contraire de son génie [2]. Chateaubriand est assez athénien, — ou alexandrin : — Rome lui paraît lourde, même dans ses beautés ; Lamartine, au contraire, admire Saint-Pierre plus que l'Acropole ; son imagination est latine et chrétienne.

La nature, en Grèce, ne le séduit guère plus que l'art. « Tout est mensonge. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes, à cinq ou six plans, du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui d'Italie : il est brumeux et peu profond. » L'Attique, son climat, son paysage, tout lui est froid, stérile, aride ; il lui préfère la campagne romaine. Ce qui répond à sa fibre, c'est le monde latin. Ce livre lui-même, tout entier, par sa forme exubérante, fait bien voir et sentir pourquoi l'auteur n'aime pas l'art hellénique, si discret, pareil au feuillage de l'olivier, arbre de Pallas Athènè. La religion grecque n'a

1. Μηδὲν ἄγαν.

2. Excepté dans les premières *Méditations*.

commencé, selon lui, à donner l'impression de la grandeur qu'à dater de Socrate et de Platon, précurseurs du Christ. Et pourtant, dès l'origine, « ces dieux grecs, qui sont raison et imagination tout ensemble, ces dieux de lumière, d'harmonie et de liberté [1] », n'avaient-ils pas de quoi l'émouvoir? La philosophie de Platon est peut-être la seule chose dont on le voie vivement touché [2]. Car d'Homère il ne paraît guère avoir reçu une impression personnelle approchant de ce qu'une telle beauté suggère : ce qu'il en dit, soit en prose, soit en vers, dans les *Entretiens* qu'il lui consacre, est d'un vague incroyable et d'une banalité qui étonne.

Lamartine, quoi qu'il en dise, lutte avec l'auteur de l'*Itinéraire*, et force la dose de la couleur, sinon pour dépasser le maître, du moins pour n'être pas éteint par lui. Il essaye de prendre avantage, en le discutant sur quelques points : ainsi, il lui conteste que l'auteur de *la Jérusalem délivrée* ait eu la divination des lieux saints : assertion assez arbitraire en effet de l'auteur de l'*Itinéraire*. « Ce n'est pas par là que je louerais le Tasse, dit avec raison Lamartine : car il est impossible d'avoir moins compris les sites de la Terre-Sainte. » Notre poète voit ou veut voir autrement que celui après lequel il vient. Chateaubriand a-t-il cru reconnaître les sta-

1. Ernest Havet, le *Christianisme et ses origines*, t. Ier, p. 54.
2. Voir ci-dessus, chap. VII, la *Mort de Socrate*.

tions du Christ sur « la Voie douloureuse »? « Rien de constaté, dit Lamartine, rien de vraisemblable : des masures de construction moderne, données par les moines aux pèlerins pour des vestiges incontestés de ces diverses stations[1] ». — Chateaubriand voit la Mer morte sous l'aspect funèbre que lui donne la Bible ; son imagination y ajoute quelques traits qui renforcent la teinte sombre de la légende ; pour mieux s'en donner le frisson, il passe la nuit sur le bord. « Un bruit lugubre sortit de ce lac de mort, comme les clameurs étouffées du peuple abîmé dans ses eaux[2]. » Lamartine voit la Mer morte tout en rose : « L'aspect de la Mer morte n'est ni triste ni funèbre, — excepté à la pensée ; — à l'œil, c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel comme une glace de Venise[3]... Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur ; c'est ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie[4]. »

Les peintures de notre poète ne s'accordent donc pas toujours avec celles que Chateaubriand avait faites des mêmes objets. Il y a, d'ailleurs, chez l'un comme chez l'autre, plus de fantaisie que d'exactitude. Lamartine transforme instantanément la plu-

1. *Voyage en Orient*, 29 octobre 1832.
2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, in-8°, p. 321.
3. *Voyage en Orient*, 29 octobre 1832.
4. *Ibid.*, 31 octobre 1832.

part des choses qu'il voit. « Le jour où il arriva pour la première fois sur le Mont Liban, il fut saisi d'un tel enthousiasme, qu'il improvisa soudain une admirable description de ce grand spectacle, en face du spectacle même. Un de ses compagnons, jeune officier, ne put s'empêcher de lui dire : « Où voyez-vous donc tout cela, monsieur de Lamartine? je n'aperçois rien de ce que vous décrivez. — C'est que je regarde en poète, et vous en capitaine d'état-major[1]. »

Doudan écrit : « Si nous n'étions pas du Nord, peut-être que nous ne sentirions pas si vivement cet Orient. »

Avec sa cavalcade princière, notre voyageur poète visite en courant et peint à grands traits les tribus, les sectes. Il cueille les légendes où se peint une race. Qui pourrait, mieux que celle de Giabal et de Giafar, faire sentir à quel point l'Arabe aime son cheval, est fier de sa vitesse?

Giabal avait une jument très renommée. Hassad-Pacha, alors vizir de Damas, lui en fit faire, à plusieurs reprises, toutes les offres imaginables; mais inutilement... Un Bédouin, nommé Giafar, lui demanda ce qu'il lui donnerait s'il amenait la jument de Giabal. — « Je remplirai d'or ton sac à orge », répondit Hassad... Giabal attachait sa jument la nuit par le pied avec un anneau de fer dont la chaîne, passant dans sa tente, était arrêtée par

1. Legouvé, *Lamartine*, conférence du 16 janvier 1876.

un piquet fiché en terre sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme. A minuit, Giafar pénètre dans la tente en rampant, et, se glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement tantôt l'un, tantôt l'autre : le mari se croyait poussé par sa femme, la femme par son mari, et chacun faisait place. Alors Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou au feutre, retire le piquet, détache la jument, monte dessus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement, en disant : « C'est moi Giafar qui prends ta belle jument. Je t'avertis à temps. » Et il part. — Giabal s'élance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la jument de son frère ; et ils poursuivent Giafar pendant quatre heures. La jument du frère de Giabal était du même sang que la sienne, quoique moins bonne. Devançant tous les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar, lorsqu'il lui crie : « Pince-lui l'oreille droite, et donne un coup d'étrier ». Giafar obéit, et part comme la foudre. La poursuite devient alors inutile, trop de distance les sépare. Les autres Bédouins reprochent alors à Giabal d'être lui-même la cause de la perte de sa jument. — « J'aime mieux la perdre, leur répondit-il, que de ternir sa réputation. Voulez-vous que je laisse dire dans la Oued Ali qu'une autre jument a pu dépasser la mienne? Il me reste, du moins, la satisfaction de pouvoir dire avec vérité qu'aucune autre n'a pu l'atteindre.

III

Un des épisodes les plus curieux du Voyage est la visite du poète à lady Esther Stanhope. Cette nièce de Pitt avait quitté l'Angleterre après la

mort de son oncle. Jeune et belle, d'un caractère romanesque, elle avait parcouru toutes les capitales de l'Europe, s'était embarquée pour Constantinople, et de là pour la Syrie, où elle était restée, sujet d'étonnement pour ses amis, dans une retraite solitaire, au milieu des montagnes du Liban. Elle y avait acheté les restes d'un ancien couvent entouré d'un vaste jardin ; elle y vivait en ermite, gardée seulement par deux ou trois serviteurs. Le motif de cette expatriation et de cette retraite était resté un mystère : peut-être la mort d'un jeune général anglais tué en Espagne? Sa foi religieuse s'était exaltée dans la solitude, et mélangée de rêveries bizarres. Elle s'adonnait à l'astrologie et croyait lire dans les étoiles. Elle fit à notre voyageur une prophétie singulière, sans le connaître du tout, à ce qu'il dit, et sans avoir jamais ouï prononcer son nom :

Je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu... Je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles, heureuses, puissantes et bonnes... C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes... Croyez-vous le règne du Messie arrivé ? — Je suis né chrétien, lui dis-je : c'est vous répondre. — Chrétien ! reprit-elle avec un léger signe d'humeur;

moi aussi, je suis chrétienne; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : « Je vous parle encore par paraboles, mais Celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité »? Eh bien; c'est Celui-là que nous attendons! Voilà le Messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde!... Bientôt vous retournerez en Europe; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez... Je ne sais pas encore le nom de toutes vos étoiles; j'en vois plus de trois maintenant, j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole; vous devez être poète : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure. Plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés : il y a une influence d'énergie et d'action. Il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup... Quel est votre nom?...

Je le lui dis.

Je ne l'avais jamais entendu, reprit-elle avec l'accent de la vérité.

— Voilà, milady, ce que c'est que la gloire! J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes ..

— Poète ou non, je vous aime et j'espère en vous· Nous nous reverrons, soyez-en certain. Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie.

— C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination.

— Ne riez pas, reprit-elle : c'est votre patrie véritable,

c'est la patrie de vos pères; j'en suis sûre maintenant: regardez vos pieds... Voyez ! le cou-de-pied est très élevé; et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est le pied de l'Orient[1] ; vous êtes un fils de ces climats ; et nous approchons du jour où chacun rentrera dans les terres de ses pères. Nous nous reverrons.

Si Lamartine est fils de l'Orient, on sait que « la vérité matérielle a très peu de prix pour l'Oriental :

1. Il contera plus tard, dans ses *Mémoires*, qu'un jour, en sa jeunesse, à Moulins, trois bohémiennes, à la vue de son pied cambré, lui dirent qu'il était Sarrasin d'origine. « En effet, ajoute-t-il, il n'y avait pas bien des années que le vrai nom de mes ancêtres était Allamartine, et la tradition les faisait sortir d'un grand village du Mâconnais, colonie exclusivement arabe jusqu'à nos jours, et dont aucune mésalliance ne mêlait le sang arabe au sang gaulois. Le caractère sarrasin de cette race conservée dans cette oasis, la taille haute et mince, l'œil noir, le nez aquilin, le cou-de-pied très élevé sur la plante cambrée, le talon détaché, les doigts mordant la terre, les doigts de la main maigres, allongés, et cependant fortement noués par les muscles des jointures, conservaient à toute la famille ces marques de noblesse essentiellement arabe, que des regards sarrasins exercés à la chiromancie ne pouvaient manquer de reconnaître. » — On le voit, cette idée bizarre plaisait à l'imagination du poète. Ici, outre le détail du pied, il y a ce prétendu nom arabe où se mêle celui d'Allah; comme si l'origine française et populaire du nom (la Martine) n'était pas évidente ! Dans tous les actes notariés du XVIII[e] siècle relatifs à la famille, le nom est écrit ainsi : « la Martine. » — Toutefois, en remontant plus haut, en 1572, on voit figurer un « Alamartine » dans les *Mémoires de Condé*. — Dans le monde parisien, il se regardait comme un étranger, comme un passant. Il disait : « La nature ne m'avait pas fait, dit-il, pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. Je suis né Oriental, et je mourrai tel. »

il voit tout à travers ses idées[1]. » Par un mirage analogue à celui de son discours de réception à l'Académie[2], il met ainsi dans la bouche de lady Stanhope l'avenir qu'il se prédit à lui-même. Et ce n'est rien de moins que celui d'un nouveau Messie[3].

Ces mirages nous montrent de quelle vision son imagination était hantée. Cela tournait à l'idée fixe. En cet état d'esprit, toute occasion qui se présente de réaliser le rêve obstiné est avidement saisie : on la hâte, s'il le faut ; ou même on la fait naître ; on développe ou même on crée les circonstances favo-

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, p. 253, in-8°.

2. Voir ci-dessus, chapitre IX, à la fin.

3. Dans un des Entretiens du *Cours familier de Littérature*, Lamartine racontera encore une autre prophétie, que lui aurait faite le prince de Talleyrand à Londres en 1831, un an avant le voyage en Orient. M. de Talleyrand, occupé à négocier la paix de la révolution de Juillet avec l'Europe, aurait essayé de le rallier à la royauté nouvelle, puis lui aurait dit : « Vous ne voulez point ; je n'insiste pas ; je crois vous comprendre : vous voulez vous réserver pour quelque chose de plus entier et de plus grand que la substitution d'un oncle à un neveu sur un trône sans base ; vous y parviendrez. La nature vous a fait poète, la poésie vous fera orateur, le tact et la réflexion vous feront politique... Je me connais en hommes, j'ai quatre-vingts ans (Talleyrand, né en 1754, avait, en 1831, soixante-dix-sept ans), je vois plus loin que ma vue : vous aurez un grand rôle dans les événements qui succéderont à ceci... Laissez les vers, bien que j'adore les vôtres : ce n'est plus l'âge. Formez-vous à la grande éloquence d'Athènes et de Rome : la France aura des scènes de Rome et d'Athènes sur ses places publiques. J'ai vu le Mirabeau d'avant, tâchez d'être celui d'après. »

Tel est le récit de Lamartine. Il aurait fait lui-même le discours de Talleyrand, qu'il ne l'aurait pas fait autre. Les poètes voient et entendent beaucoup de choses dans leurs rêves tout éveillés.

rables à l'éclosion de cet avenir dont on sent que l'on porte en soi le germe. Comment cette sorte de gestation ne finirait-elle pas par aboutir ? La foi vive plante en nous la prophétie ; puis celle-ci, conçue, arrive enfin à terme et enfante l'événement.

IV

Ce voyage prestigieux fut assombri par un cruel malheur, la mort presque soudaine de la fille du poète, cette fille qu'il adorait, et dont il disait à sa propre mère, quatre ou cinq ans auparavant : « Julia est la merveille des merveilles. Elle a du miel dans le sang, et en même temps du feu. Elle est belle comme un ange, et aussi bonne que belle. Je ne lui connais pas une imperfection physique ou morale. »

M. et madame de Lamartine n'avaient pas voulu, pour ce long voyage, se séparer de cette fille, l'unique enfant qui leur restait depuis la perte de leur fils premier-né. Elle avait dix ans.

Au commencement de décembre 1832, le poète venait d'établir sa famille aux environs de Beyrouth pour y passer l'hiver, lorsque la frêle jeune fille, atteinte d'une maladie de poitrine, fut emportée en deux jours[1]. Le brick avait été renvoyé en Europe et ne devait revenir qu'au mois de mai 1833 toucher

1. Le 6 décembre.

aux côtes de Syrie pour reprendre les voyageurs. Ils durent rester six mois dans le Liban après cette mort, attérés, et sans aucune diverison à leur douleur. Au mois de mai, le navire *l'Alceste* revint à Beyrouth, comme il avait été convenu.

« Les voyageurs, pour épargner une douleur de plus à la malheureuse mère, ne remontèrent pas sur le même navire qui les avait apportés heureux et confiants avec la charmante enfant qu'ils avaient perdue. M. de Lamartine avait fait embaumer le corps de sa fille pour le rapporter à Saint-Point, où, à ses derniers moments, elle avait témoigné le désir d'être inhumée. Il confia ce dépôt sacré à *l'Alceste*, qui devait naviguer de conserve avec lui; et il affréta un second bâtiment, le brick *la Sophie*, pour s'y embarquer lui-même avec sa femme et ses amis[1]. »

Contrairement au dessein annoncé, les deux navires ne naviguèrent point de conserve: celui qui portait le corps de Julia s'en alla à Marseille; l'autre, qui portait M. et madame de Lamartine, partit pour Constantinople, d'où ils revinrent par le Danube.

Quatorze mois après, Lamartine composa un poème lyrique intitulé : *Gethsemani, ou la Mort de Julia.* Il y prenait pour cadre le saint lieu qu'il venait de visiter et où lui-même avait souffert sa Passion. Le poème fut publié avec le *Voyage.*

1. Note de Lamartine.

Cette ode considérable, en vingt-quatre strophes, est fort belle ; trop belle peut-être. Les vers les plus touchants ont jailli, il est vrai, du cœur même du père et du poète ; mais l'artiste y a joint toute une mise en scène où peut-être l'imagination nuit à la sensibilité. Trop d'art dans l'expression de la douleur ne risque-t-il pas de la profaner ? Pendant que l'artiste s'applique à la rendre avec éclat, le père ne commence-t-il point à s'en distraire ? Gœthe, à chaque douleur qui le frappait, se soulageait par un chef-d'œuvre. « Poésie, disait-il, c'est délivrance. »

Ce point a assez d'importance esthétique, et morale en même temps, pour être examiné de près.

La façon dont Lamartine pose le sujet est d'un tyle quelque peu emphatique :

Je fus dès la mamelle, un homme de douleur[1] ;
Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes ;
Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes :
Il a pétrifié les larmes dans mon cœur !...
L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie !...

Et à la fin de la seconde strophe :

Partout où l'on pleura, mon âme a sa patrie ;
Une terre de sang et de larmes pétrie
    Est le lit où j'aime à dormir.

1. Expression prise de la Bible.

Et les derniers vers de la troisième :

Mon cœur est plein de morts, comme des gémonies ;
Toute mon âme est un tombeau !

Tel est le prélude. Est-ce l'influence de l'Orient? Cela ressemble à un pastiche du *Livre de Job.*

Dira-t-on que ces hyperboles n'en sont pas pour une douleur si vive? Il nous semble, au contraire, que, plus elle est vive, plus elle doit avoir de simplicité dans son énergie. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

Le poète revoit le lieu où le Christ agonisa avant sa Passion, la grotte où il but le calice,

Où la moite sueur du sanglant sacrifice
Sue encore aux flancs du rocher.

Là, repassant toutes les douleurs de sa vie, toutes les pertes d'êtres chéris, et la plus récente, il a, lui aussi, son agonie, son calvaire, son Gethsemani ; il boit à son tour le calice, il sue à son tour la sueur de sang. En ce lieu funèbre et sacré, il fait un rêve :

Puis dans un songe enfin mon âme fut ravie...
Quel rêve, grand Dieu, je rêvai !...

A partir d'ici, tout devient plus simple ; partant, plus réellement beau. Il revoit sa chère enfant ; il

la tient dans ses bras, sur ses genoux; les plaies de son âme s'apaisent.

C'était le seul débris de ma longue tempête;
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour;
Une larme au départ, un baiser au retour;
Pour mes foyers errants une éternelle fête;
C'était, sur ma fenêtre, un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche;
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil!

C'était plus: de ma mère, hélas! c'était l'image:
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir;
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage;
Sa voix était l'écho de six ans de bonheur;
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur!

Son front se nuançait à la moindre pensée,
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien;
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien
Comme dans une eau claire une ombre est retracée;
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère,
Pour prier Dieu sur ses genoux.

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée
Et je la tenais, belle, sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée;
Ce front, se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel.

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme.
Mes lèvres ne savaient, d'amour, où se poser ;
Elle les appelait comme un enfant qui joue,
Et les faisait flotter de sa bouche à sa joue,
Qu'elle dérobait aux baisers.

Vers d'une grâce neuve et hardie, détails surprenants de réalité et de poésie à la fois. Jamais mobilité plus vive ne fut saisie au vol avec tant de souplesse.

Puis la fin du rêve, la péripétie du drame et la catastrophe : pendant que le père contemple son enfant chérie, et entrevoit un avenir aussi heureux que le présent pour la jeune fille grandissante qui passera des bras d'un père et d'une mère à ceux d'un époux, voilà qu'elle commence à pâlir, à se refroidir entre ses bras, à ne plus sourire qu'avec peine :

Et le bleu de la mort cernait sa lèvre rose;
Le sourire y mourait à peine commencé;
Son souffle raccourci devenait plus pressé,
Comme les battements d'une aile qui se pose...

Enfin, elle meurt (c'est toujours le songe). Alors il étend sur l'autel (du Jardin des Oliviers), à la place même où Jésus but le calice d'amertume, le corps inanimé de son enfant :

Et la douleur combla la place où fut mon cœur,
Et je dis à mon Dieu : « Mon Dieu, je n'avais qu'elle!... »

Il pleure et sanglote en rêvant, et ce sanglot tout à coup le réveille :

> Un sanglot m'étouffa, je m'éveillai : la pierre
> Suintait sous mon corps d'une sueur de sang.

Éperdu, il revole à sa maison ; il y trouve sa fille mourante, et, bientôt, morte.

Telle est cette ode. Otez-en l'emphase du début et la disproportion du cadre, cette assimilation de l'homme au Christ ; il reste le tableau même, qui est exquis d'abord, tragique après : l'enfant sur les genoux du père, la grâce de leurs caresses, et leur joie, leur bonheur ; puis la mort qui soudain le rompt.

Cela tout seul eût, je crois, mieux valu. La sensibilité poétique est une chose, la sensibilité réelle en est une autre. Celle-ci se dissipe peut-être, si elle se traduit en œuvres trop belles. Dès le moment où l'on s'occupe de donner à sa douleur une forme pathétique dans un cadre artistement préparé, on en est distrait.

V

Le voyage en Orient, qui devait agrandir l'horizon littéraire de Lamartine, étendit aussi ses vues politiques.

Le spectacle de la misère des populations qu'il traversait émut son âme et lui inspira le désir de leur redonner la vie, de les réorganiser. « Que ne ferait pas un chef habile avec une pareille race d'hommes ? Si j'avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie. Tous les éléments d'une régénération sont là, il ne manque qu'une main pour les réunir, un coup d'œil pour poser une base, une volonté pour y conduire un peuple. »

Ainsi les facultés de l'homme d'action s'éveillent et se développent dans le poète. Rien de tel que la vue des pays et des hommes pour féconder l'esprit sans le lasser, et, au contraire, en le soulageant du trop-plein d'électricité qui l'accable.

On assiste à l'éclosion et au développement des idées qu'il exposera plus tard à la tribune et qui, d'un bout à l'autre de sa carrière parlementaire, rempliront tous ses discours sur la question d'Orient Frappé des ruines sociales auxquelles il se heurte à chaque pas et convaincu de la décadence irréparable de l'empire turc[1], il rêve dès lors la régé-

1. Cf., par exemple, son discours du 1er juillet 1839 : « La France, l'Europe, l'Asie, la civilisation, l'humanité, ont tout à gagner à ce que l'Orient éclate enfin, et nous appelle tous dans la carrière de l'inconnu » ; ou son discours du 14 janvier 1840 : « On fait grand bruit de quelques *hatti shérifs* insignifiants dictés au Sultan et rédigés en jargon constitutionnel dans quelque chancellerie de Péra ; mais cette civilisation incomprise

nération de l'Orient par l'Occident, et dans cette œuvre de pénétration et de rénovation il veut que la France ne soit pas prise au dépourvu, il réclame pour elle sa place légitime et les avantages auxquels elle a droit.

Sans doute, l'imagination divinatrice du poète devançait les temps, abrégait les distances, supprimait les transitions. Il croyait la catastrophe plus prochaine et plus générale; il ne comptait pas avec les rivalités des puissances qui, se tenant en échec les unes les autres, devaient prolonger l'existence de « l'homme malade ». Mais n'était-il pas, en somme, dans la vérité finale de l'avenir? Et les événements qui depuis lors n'ont pas cessé de se dérouler sous nos yeux, cet envahissement lent et continu du vieil empire ottoman par les puissances européennes, soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique, ne sont-ils pas la confirmation, à longue échéance, des pronostics de 1833? Écoutez-le sur la Bulgarie et la Serbie: « Les Bulgares sont complètement mûrs pour l'indépendance et formeront avec les Serbes, leurs voisins, la base des États futurs de la Turquie d'Europe [1]. »

que vous croyez lui inoculer, cette civilsation, si belle à sa place, ne vous y trompez pas, ce n'est là qu'un poison mortel que vous inoculez à l'islamisme. Il n'en vivra pas; il en dépérira; il en mourra plus vite... Vous ne faites pas des Européens, vous ne faites pas des Chrétiens, vous défaites des Turcs... etc. »

1. *Voyage*, juillet 1833.

« ... On verra dans la Serbie un des éléments de cette fédération d'États libres ou de protectorats européens, destinés à combler le vide que la disparition de l'Empire ottoman va laisser en Europe comme en Asie...[1] »

Dans le *Résumé politique* qui couronne le *Voyage*, il précise sa pensée, et demande un Congrès européen chargé de définir à l'avance le rôle et la part de chaque puissance en vue de la catastrophe inévitable (ce sera aussi l'idée de son premier discours parlementaire); et il termine par cette perspective éblouissante, perspective lointaine, sans doute, mais juste enfin :

Quant à l'Europe, son état convulsif, révolutionnaire, exubérant de population, d'industrie et de forces intellectuelles sans emploi, doit lui faire bénir la Providence, qui lui ouvre à propos une si immense carrière de pensée, d'activité, de noble ambition, de prosélytisme civilisateur, de travail industriel et agricole, d'emplois et de rétributions de tout genre : des flottes et des armées à conduire, des ports et des villes à créer, des colonies intérieures à fonder, des déserts fertiles à exploiter, des industries nouvelles à organiser, des bras novices à employer, des routes à percer, des alliances à tenter,... des fusions de mœurs et de peuples à consommer; l'Afrique, l'Asie et l'Europe à rapprocher et à unir par des communications nouvelles qui mettent les Indes à un mois de Marseille, et le Caire en rapport avec Cal-

1. *Voyage*, 12 septembre 1833.

cutta; les plus beaux climats de l'univers, les fleuves les plaines de la Mésopotamie, offrant leurs ondes ou leurs routes à l'activité multipliée du commerce universel; les montagnes de Syrie fournissant un intarissable dépôt de houilles, au bord de la mer, à d'innombrables vaisseaux à vapeur; la Méditerranée devenue le lac de l'Europe méridionale, comme le Pont-Euxin devient le lac russe, comme la Mer Rouge et le Golfe Persique deviennent des lacs anglais; des nations sans territoire, sans patrie, sans droits, sans lois, sans sécurité, se partageant, à l'abri des législations européennes, les lieux où elles campent maintenant, et couvrant l'Asie Mineure, l'Afrique, l'Égypte, l'Arabie, la Turquie, l'Europe et les îles, de peuples laborieux et affamés des lumières et des produits de l'Europe : quel tableau, quel avenir pour les trois continents ! Quelle sphère sans bornes d'activité nouvelle pour les facultés et les besoins qui nous rongent !... Eh bien, ce tableau n'est que la vérité, la vérité infaillible, facile, positive...

Facile? Non. Infaillible, oui. Et certes, l'homme qui a écrit cette page magnifique eût applaudi avec nous à l'établissement du protectorat français en Tunisie; il se fût révolté avec nous contre l'abandon de l'Égypte; il continuerait à défendre avec nous la clientèle catholique de la France en Orient. Les inspirations prophétiques du poète sont rejointes de jour en jour par les combinaisons des hommes d'État et les nobles ambitions des patriotes.

Pendant que Lamartine était en Orient, ses amis en France travaillaient pour lui. Un vaisseau fran-

çais, passant à Beyrouth, y apporta la nouvelle de son élection dans le département du Nord, à Bergues. Cette élection lui mettait aux mains l'instrument de ses destinées nouvelles. Le mirage commençait à prendre corps.

CHAPITRE XIII

DE LA POÉSIE A LA POLITIQUE.

Georges Cuvier, se faisant l'organe de plusieurs éminents esprits qui appréhendaient l'évolution du poète vers la politique, lui disait, le jour où il le reçut à l'Académie française :

... Serait-ce pour des occupations d'un intérêt plus immédiat que vous négligeriez ces nobles productions de votre esprit? J'espère, pour l'honneur des lettres, qu'il n'en sera rien. Chacun de nous a sans doute à remplir des devoirs respectables envers son prince et envers son pays; mais ceux à qui le Ciel a accordé l'heureux don du génie, le talent de dévoiler la nature et de parler au cœur, ont des devoirs qui, sans contrarier les premiers, sont, j'ose le dire, d'un ordre autrement relevé. C'est à l'humanité tout entière et aux siècles à venir qu'ils en doivent compte.

Sainte-Beuve a souvent exprimé la même idée : « L'ordre littéraire et poétique, dit-il, est supérieur, selon moi, comme région *habituelle* où réside et respire l'esprit, à l'ordre politique[1]. » Et c'est de ce point de vue qu'il a jugé à la fois Chateaubriand et Lamartine : « Pour moi, je ne concevrai jamais, quand on est poète à ce degré, qu'on renonce systématiquement à la poésie dans cette seconde et large moitié de la carrière. » Et il se plaît à rappeler les éloquentes paroles de Maternus dans le *Dialogue des Orateurs :*

Il est vrai que la poésie ne mène ni aux honneurs ni aux consulats ; mais en est-elle pour cela plus vaine? Ah ! loin de redouter les bois, les forêts, et cette profondeur secrète de la solitude au sein de laquelle on oublie les hommes après les avoir trop bien connus et d'où on peut les peindre de loin sans se ternir, je la mets bien au-dessus de cette vie banale et bruyante de l'orateur politique toujours assiégé : on y jouit de la paix, de la douceur de vivre avec soi, de l'innocence retrouvée ; et la gloire de l'œuvre qui en sort avec le temps est plus durable. Vous avez beau me vanter les consulats ; j'aime bien mieux la solitaire et paisible retraite où se

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, 427. — Il est vrai qu'il ajoute aussitôt en note : « Entendons-nous bien ; je ne prétends pas, ce qui serait ridicule, que les hommes littéraires soient supérieurs aux hommes politiques ; je ne prétends pas qu'ils s'occupent de choses plus importantes : il n'y a rien de plus important pour la société que de subsister et d'être convenablement gouvernée. Je veux dire seulement qu'ils s'occupent de choses plus innocentes. »

recueillait Virgile, et d'où pourtant il sut attirer sur lui et la faveur d'Auguste et les regards du peuple romain [1]...

Ailleurs Sainte-Beuve, parlant encore de Chateaubriand et de Lamartine :

J'ai toujours frémi, dit-il, quand j'ai vu des poètes, de vrais poètes, se prendre à la politique et prétendre à devenir nos pilotes. Oh ! que Platon les connaissait bien, quand il voulait les couronner de fleurs et les bannir de sa République ! Et pourtant, il ne connaissait que les poètes selon Homère, selon Sophocle et selon lui-même. Mais chez les modernes, ces poètes selon René sont les plus dangereux de tous ; *ils entrent avec ravissement dans les mois des tempêtes;* ils sont repris pour un rien du dégoût de la terre, de cette terre qu'ils veulent pourtant gouverner ; ils dévorent les siècles en un jour ; ils seraient tentés, à la moindre contrariété, au moindre défi, de mettre le feu au vaisseau et de s'engloutir, eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la société tout entière, comme le vaisseau *le Vengeur,* pour avoir une belle mort sur l'Océan ! Ces enfants du caprice, de la fantaisie et du rêve sont d'une race tout opposée et ennemie de celle des vrais hommes d'État, des Auguste, des Richelieu, des Cromwell, des Guillaume d'Orange, des Pitt, et, pour prendre un nom sans tache, des Washington [2]... ».

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 54-55.

2. *Id.*, *ibid.* t. I. 107.—Cf. p. 311, 312. — Gœthe disait, de même, en parlant du poète Uhland, que l'on venait d'élire membre de la Chambre de Wurtemberg : « Qu'il y prenne garde ! Cette existence d'agitations et de tiraillements journaliers ne vaut rien pour une nature de poète. C'en est fait de son talent, et

Ces observations, vraies d'une vérité générale, appellent pourtant, à notre sens, certaines réflexions et quelques réserves.

D'abord Sainte-Beuve, en politique, était à l'antipode de Lamartine. Son idéal était à peu près celui de Renan : le bon tyran, le mandarinat intellectuel. La conception de nos modernes démocraties, — le progrès social, l'humanité, la charité, le bonheur du plus grand nombre des hommes, cette foi évangélique qui ne va pas, il faut bien le reconnaître, sans une certaine candeur d'âme et une assez grande part d'illusion, — tout cela, certes, n'était point le fait du critique désabusé et sceptique.

Puis, est-il équitable de mettre sur le même plan la carrière politique de Chateaubriand et celle de Lamartine ?

Après avoir percé à jour et retourné dans tous les sens Chateaubriand, Sainte-Beuve imagine, en une séduisante hypothèse, un Chateaubriand étranger aux passions et aux luttes politiques, retiré dans sa *Vallée aux Loups*, et réservant la meilleure part de son temps et de lui-même à l'achèvement de quelque ouvrage de longue et forte application, qui l'eût maintenu dans l'équilibre moral et dans la sérénité, et qui eût augmenté sa gloire littéraire[1].

ce sera dommage. La Souabe ne manque point d'hommes instruits et éloquents pour en faire des députés ; mais, de poète comme Uhland, elle n'en a qu'un. » — Oui ; mais Uhland n'était pas Lamartine, et la Souabe n'est pas la France.

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 427 à 431.

Faites le même rêve pour Lamartine; supposez-le. lui aussi, toujours éloigné des affaires publiques. dans sa retraite de Saint-Point : pensez-vous que sa gloire littéraire en eût été fort accrue? D'abord. le politique, en lui, n'a pas tué le poète, puisque sa Muse a donné encore *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* et les *Recueillements*.

— Mais, dira-t-on, la somme de travail, de force et de talent qu'il a dépensée dans la politique, il l'eût consacrée à la poésie.

— Oui; seulement ne pensez-vous pas qu'il eût toujours, en somme, chanté plus ou moins le même air; et n'est-ce pas ce que Sainte-Beuve indique assez malignement quand d'abord il rappelle le mot de Fontanes à Talleyrand sur les premières *Méditations* : « Mon prince, je trouve, à parler vrai, qu'on est fort monté pour ce jeune homme; sans doute, il y a de très beaux vers et du talent dans son ouvrage; mais, ou je me trompe fort, ou il n'a que cela dans le ventre »; et lorsque ensuite il écrit : « Lamartine n'a fait, depuis lors, que redire la même chose sur tous les tons, ou plutôt il a redit le même ton sur toutes les choses... C'est le même air sur toutes sortes de paroles ; et, pour qui a l'oreille fine, cela fait souvent l'effet de la même chanson ?[1] »

Croyez-vous que, après la *Chute d'un Ange* et les

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 133.

Recueillements, le génie du poète nous eût réservé beaucoup de surprises ?

Il aurait pu donner davantage, oui ; mais non pas mieux, ni autre chose.

Sainte-Beuve observe aussi, avec une sévérité piquante, que « les deux moitiés de Chateaubriand politique, — la moitié ultra-royaliste d'avant 1824, et la moitié libérale d'après, — ne se rejoignent pas [1]. » Ceci ne saurait, sans injustice, être appliqué à Lamartine. Sans prétendre, comme l'ont fait quelques amis zélés, établir d'un bout à l'autre de sa vie publique une unité absolue et quelque peu factice, nous espérons cependant faire voir que tous ses actes, toutes ses paroles, — aussi bien sur les bancs des conservateurs jusqu'en 1843, que sur les bancs de l'opposition à partir de cette date, — sont sortis du même fonds, des mêmes idées, et tendaient à la réalisation du même programme : celui du *Voyage en Orient* pour le dehors, celui de la *Politique rationnelle* pour l'intérieur.

Ce que Sainte-Beuve disait des deux moitiés de Chateaubriand politique, M. Scherer l'a dit des deux moitiés de Lamartine, — poète et politique : « Illustration disparate, dit-il, et qui fait que le nom est plus sonore, mais la gloire moins pure et moins sûre. Nous avons beau faire, nous ne pouvons

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 419.

aujourd'hui séparer le poète du tribun, et les deux rôles se nuisent... On a de la peine à combiner dans une même image la mélancolie de l'élégiaque et les ardeurs du tribun...[1] » Et il ajoute : « La révolution de Février n'est pas encore définitivement jugée. Elle a eu pour suite tant de crises de notre existence nationale, elle nous a posé tant de questions, elle nous a jetés dans tant d'aventures, qu'il n'est pas encore avéré que ses auteurs aient bien mérité de leur pays. »

Sur la révolution de Février, sur les causes du mouvement, sur le rôle de Lamartine avant et pendant la crise, il y aura lieu de nous expliquer et de définir les responsabilités. Mais quoi ! parce qu'un homme, dans sa jeunesse, a aimé et chanté ses amours, il n'aurait pas le droit de servir son pays plus tard, et de l'aimer — autrement que d'amour platonique ? En 1820, à trente ans, Lamartine disait et pouvait se contenter de dire :

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie !

Dix ans après, dans son discours à l'Académie, il établit un parallèle entre la pensée et l'action. Puis, dans le *Voyage en Orient*[2], il pèse les rôles respectifs de l'orateur et du poète. « Le beau serait de réunir les deux destinées. »

En 1835, dans une lettre intime[3] : « La poésie ne

1. *Études sur la Littérature contemporaine*, t. IX, p. 279.
2. T. I, in-12, p. 107.
3. A Guichard de Bienassis, 6 décembre.

doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour, c'est le travail et la lutte. » L'année suivante, il développe la même idée dans la préface de *Jocelyn* :

Le poète n'est pas tout l'homme, comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'âme tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques pendant que ses contemporains combattaient avec toutes les armes le grand combat de la patrie et de la civilisation?... Il y a, quoi qu'on en dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme.

Et enfin, comme on se met à lui reprocher maintenant sa vie militante, après lui avoir reproché jadis son inactivité, sa mysticité, — il réplique :

Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par vanité, on aurait raison ; mais, si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met la main à la manœuvre, on a tort... Le labeur social est le travail quotidien obligatoire de tout homme qui participe aux périls et aux bénéfices de la société... Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques et à dire comme Montaigne « Que sais-je ? » ou comme l'égoïste : « Que m'importe »? Non. Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte

journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse, ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable », il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté? Vous aviez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir : vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre bassin; vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte ! Il n'a servi ni à vous, ni à vos frères.

Voilà les paroles de 1839 après celles de 1820. L'âge et les temps étaient changés.

Eh bien ! en quoi donc ces deux phases de l'existence humaine, conformes chacune à la nature, sont-elles incompatibles, comme le prétendent Sainte-Beuve et Scherer? En quoi jurent-elles? En quoi se nuisent-elles l'une à l'autre? Où est l'apparence de feinte, de simulation successive, de masque alterné? Je ne vois là que les deux moments d'une vie bien douée et complète. Après la poésie de l'amour, celle de l'action.

Certes, lorsque Lamartine, agacé par les railleries des petits esprits qui lui déniaient le droit de se mêler aux affaires publiques, affectait de dédaigner la poésie qui avait fait sa gloire, on conçoit l'impatience des hommes de lettres et la vivacité de leurs

protestations[1]. Mais pourquoi donc interdire une double carrière à qui est capable de la remplir? La pensée mûrie tend à l'action; et l'action n'exclut point l'art ni la beauté.

L'incompatibilité entre la littérature et la politique est un préjugé français; c'est une faiblesse particulière à notre pays de croire que les intelligences ouvertes par l'étude des lettres sont nécessairement fermées aux grandes affaires; l'esprit pratique des Anglais n'a jamais donné dans cette erreur.

Lamartine, lui aussi, est donc fondé à dire :

Dans les jours de crise sociale, tout homme qui vit pleinement a deux tributs à payer : un à son temps, un à la postérité : au temps les efforts obscurs du citoyen ; à l'avenir, les idées du philosophe ou les chants du poète. On prétend que ces deux emplois de la pensée sont incompatibles; les anciens, nos maîtres et nos modèles, ne pensaient pas ainsi; ils ne divisaient pas l'homme, ils le voulaient complet. Chez eux, l'homme était d'autant plus apte à un exercice spécial de la pensée qu'il était plus exercé à tous. Philosophes, politiques, poètes, tous vivaient du même aliment : et de cette nourriture plus substantielle et plus forte se formaient

1. Voir Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, *Lamartine*. — Cf. Vinet : « Jamais, à dater de Malherbe, qui mettait plaisamment sur la même ligne un bon poète et un joueur de quilles, jamais un poète ne parla de son art avec plus d'indifférence... Si ce mépris était affecté, il ne serait pas de bon goût; et, s'il était sérieux, j'en conclurais que cet artiste, si peu prévenu pour son art, n'est plus fait pour le cultiver. — *Études sur la Littérature française au* XIX[e] *siècle*, t. II, p. 198.

ces grands génies et ces grands caractères, qui touchaient d'une main à l'idée, de l'autre à l'action [1].

Sans doute Lamartine fut toujours et avant tout homme d'instinct, d'intuition ; il fit sa politique, comme sa poésie, avec l'imagination et le sentiment, — avec le cœur; — les esprits positifs prétendaient qu'il continuait seulement de tirer les mêmes sons de la même lyre, sur des motifs plus hauts et sur une scène plus vaste, et l'appelaient « le député de la poésie ». Ses vues lointaines leur paraissaient vagues. Sans doute aussi son irritation contre ces esprits courts qui ne pouvaient le comprendre parce que ses idées les dépassaient et que son vocabulaire les étonnait, contre un régime étroit et fermé qui, méprisant ses avertissements, se perdait, devint peu à peu le levain de ses idées et le ferment de son ambition. — Mais quelle différence entre les deux âmes de René et de Jocelyn ! L'une, mesquine et se rétrécissant toujours et s'aigrissant de plus en plus par la vanité déconfite; l'autre, généreuse même dans ses erreurs, chevaleresque, héroïque, loyale jusqu'au sacrifice d'une popularité toute-puissante, stoïque dans la chute soudaine qui paya cette loyauté. Sa politique, c'est la grandeur d'âme.

1. « Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents qu'on remarque quelquefois dans un même sujet... » — La Bruyère, *du Mérite personnel.*

. Chateaubriand entre dans la vie publique « sous l'invocation des Furies[1] »; sa politique est une Némésis : « Némésis contre Bonaparte ; Némésis contre Carnot et les hommes de la Révolution qui prennent d'abord la Charte au sérieux et ont la simplicité de vouloir s'y rallier ; Némésis contre M. Decazes; Némésis contre M. de Villèle... C'est toujours agressif, blessant, irritant, d'intention et d'application[2] ».

A cette vanité exaspérée, à cette politique de personnalité et de colère, de contradiction et d'aveuglement, opposez l'élévation naturelle de Lamartine, son indifférence souveraine à l'égard des partis et de leurs passions, cette absence de haine, cette tolérance, cette modération, qui venait non de la timidité du cœur, mais de l'étendue de l'esprit, cette charité chrétienne dont sa mère l'a allaité et cette *caritas generis humani* dont Cicéron l'a nourri, ces résolutions presque toujours inspirées par la prévoyance sociale, par l'amour des hommes, par la Muse des nobles pensées.

Sans doute, il n'était point un politique pour la vie de chaque jour, pour les menues affaires ; M. de Mazade a eu raison de dire qu'il était mieux fait « pour une sorte de prosélytisme tout personnel d'imagination que pour une action collective et définie[3] » ; mais, si l'on ajoute : « Rien ne res-

1. *Buonaparte et les Bourbons.*
2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, t. II, p. 413.
3. *Lamartine*, p. 77.

semble moins à la vie précise et coordonnée d'un homme public, d'un chef d'un parti, que cette existence flottante et complaisamment livrée à tous les souffles...[1] », alors nous demandons à distinguer.

Chef de parti, certes, il ne l'était point, — pas plus qu'en littérature il n'avait été chef d'école, ni n'avait voulu l'être; — reste à savoir si l'on ne peut concevoir d'autre idéal pour un homme public que celui d'homme de parti.

Que l'on dénie à Lamartine, ainsi qu'à Mirabeau, comme le faisait M. Guizot[2], le titre d'homme d'État, soit ! — et, par ce mot, j'entends non seulemen l'action incessante et minutieuse, le goût et l'intelligence des médiocres affaires aussi bien que des grandes, le maniement des hommes, avec toutes les facultés objectives que suppose un tel rôle, — sortir de soi-même, se prêter aux autres pour les diriger; — oui, je veux bien qu'il n'ait pas eu ces qualités de conducteur de nation, ni même de chef de parti. Homme d'État, non; mais homme politique, oui.

Et était-ce, comme l'a dit M. Scherer, parce qu'il voulait le pouvoir pour réaliser ses idées? « On en pensera ce qu'on voudra, dit-il, j'estime que Lamartine était un homme politique... Pour le véritable homme politique, les plus beaux discours, les plus savantes manœuvres, les programmes mêmes

1. *Lamartine.*
2. Voir *Lamartine*, par F. Ollivier, p. 15.

ne sont que des moyens : c'est au pouvoir qu'il tend, parce que le pouvoir, c'est le gouvernement, la direction des destinées du pays, et que, dans cet ordre, il n'y a que cela de réel...[1] »

Assurément, la conquête du pouvoir est un des objets que peut se proposer le politique ; la volonté de gouverner est un des signes auxquels on le reconnaît ; mais ce n'est pas le seul : on n'est pas nécessairement un politique parce qu'on veut le pouvoir ; toutes sortes de gens qui le désirent, et qui y arrivent, ne sont pas pour cela des politiques. Exercer une grande action sur l'opinion, sur les événements, même en dehors du gouvernement régulier ; sentir juste les mouvements et les aspirations populaires, les grands courants historiques ; prédire les conséquences les plus lointaines d'une mesure ou d'une loi ; juger les événements contemporains avec autant de sûreté et d'ampleur synthétique que l'historien dans la postérité : tout cela, n'est-ce pas encore le politique ?

M. Guizot lui-même enfin a dit dans ses *Mémoires :*

Je trouve que même les amis de M. de Lamartine ne lui rendent pas pleine justice comme orateur et écrivain politique ; c'est comme poète qu'il est entré dans le monde, et qu'il a pris, à bon droit, possession de l'admiration publique ; beaucoup de gens, sincèrement

1. *Études sur la Littérature contemporaine*, t. V, p. 236.

ou malicieusement, s'en prévalent pour ne voir en lui qu'un poète, et pour l'admirer à ce titre plutôt qu'à tout autre. On dit qu'il s'en est lui-même quelquefois impatienté et qu'il met ses œuvres politiques bien au-dessus de ses vers. Sans prendre parti dans cette comparaison, je suis frappé des qualités supérieures que M. de Lamartine a déployées comme orateur et comme prosateur ; il n'a pas seulement un brillant et séduisant langage ; il a l'esprit singulièrement riche, étendu, sagace sans subtilité et fin avec grandeur ; il abonde en idées habituellement élevées, ingénieuses, profondes même ; il peint largement, quelquefois avec autant de vérité que d'éclat, les situations, les événements et les hommes.

Voilà le jugement d'un adversaire, qui n'a pas été tendre, d'ordinaire, dans ses *Mémoires*, pour ceux qui l'ont combattu.

Sainte-Beuve, parlant de la poésie de Lamartine, expliquait pourquoi elle est à la fois si élevée et si populaire : « C'est qu'elle part toujours d'un sentiment commun et d'une morale dont tous ont le germe au cœur et presque l'expression sur les lèvres : d'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans la même ligne d'idées et de sentiments communs à tous ». — Eh bien, ce don si rare d'éprouver et de rendre les sentiments communs à tous est peut-être, dans une démocratie, la condition essentielle d'un grand rôle. « J'ai l'instinct des masses, voilà ma seule vertu politique, écrivait Lamartine à Virieu dès 1828 ; je sens ce qu'elles

sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent [1]. »

Oui, sa vie politique est bien un poème en action, car c'est bien le *vates* qui inspire en lui l'orateur. Qui donc plus que lui fit d'extraordinaires prophéties? Qui donc plus que lui parut doué en vingt occurrences de la seconde vue? S'il n'eut pas toujours la première, qu'importe? La grande politique tient réunis devant ses yeux les intérêts permanents qui se continuent sous tous les régimes à travers les siècles; la petite ne saisit que les intérêts contingents du jour et de l'heure; encore ne les voit-elle qu'imparfaitement et d'une manière inexacte, faussée par l'esprit de parti et la passion qui s'y mêle. Dans ce théâtre parlementaire trop étroit pour lui, Lamartine, comme dans un théâtre antique à ciel ouvert, voit loin par delà l'horizon, par-dessus les acteurs qui se démènent à ses pieds, par-dessus les têtes des grands premiers rôles qui se flattent d'être hommes d'Etat bien plus que lui, et qui se feront culbuter, eux et leur régime. Pour bien juger sa politique, il faut s'élever, comme lui, au-dessus des misères de l'esprit de parti. Son génie plane dans l'avenir autant que dans le présent.

Il a dit, et il a fait voir plus d'une fois, que l'imagination est la raison à longue distance. Et, en effet, la haute imagination n'est souvent que la splendeur

1. 1er avril.

de la raison. Il y a donc, en définitive, plus de suite qu'on ne croit de sa poésie à sa politique, plus d'unité que n'en reconnaissaient Sainte-Beuve et Scherer. L'une et l'autre procèdent d'une même inspiration : l'idéal.

Sans doute, il disait lui-même que « le pouvoir est, au bout du compte, le but des idées »; mais, selon le conseil de Montesquieu, il mit toujours l'honneur au-dessus des honneurs :

La fortune, a-t-il écrit, s'est réservé une large part dans la destinée des hommes, indépendamment de leur valeur. Elle a quelquefois voulu que l'abbé Dubois fût à Versailles et que Fénelon fût à Cambrai. En politique, l'homme fait le rôle, sans doute, mais c'est la Providence qui fait la pièce. Quand la pièce n'appelle pas l'homme, il faut savoir rester hors de la scène et se contenter d'un rôle qui est peut-être le plus beau des rôles dans un pays où la liberté se fonde et où il y a plus d'ambition que de vertu publique, — le rôle de citoyen.

Ce rôle, qui donc l'a rempli avec plus de grandeur, d'éclat, et enfin d'abnégation?

Laissons en ce moment l'orateur, — et pourtant n'est-ce pas une œuvre d'éloquence unique, en même temps qu'un acte admirable de clairvoyance et de patriotisme, qu'un discours tel que celui des Cendres, par exemple? et en quoi cette gloire de l'orateur peut-elle diminuer celle du poète? Sainte-Beuve, s'il n'eût pas été réfractaire aux idées du politique, eût été plus équitable pour l'orateur, sur lequel

il a toujours gardé le silence; — oui, laissons la tribune; mais faut-il donc lui reprocher d'avoir écouté cette voix qui nous dit que « ce temps n'est pas celui du repos, de la contemplation,... qu'il faut descendre dans l'arène de l'humanité et combattre et souffrir avec elle et pour elle », d'avoir voulu convertir en faits, et en bienfaits, ce qu'il sentait en lui de meilleur; d'avoir voulu régner sur un grand peuple par l'esprit, pour réaliser son idéal?

M. Jules Lemaître a fait preuve d'un sens critique plus large et plus haut, lorsqu'il a dit : « Ce grand poète concevait quelque chose de plus grand que d'écrire des vers, et c'est pour cela peut-être que les siens sont beaux d'une beauté unique. C'est dans sa vie même qu'il voulait mettre toute poésie et toute grandeur[1] ». — Et il les y a mises. Et n'en est-il donc pas plus grand, avec sa double couronne et son heure héroïque du 25 Février 1848?

Une seule des deux palmes suffit à l'immortalité d'un homme; mais donne-t-elle droit de critiquer celui qui a cueilli les deux?

Parlant quelque part de Pétrarque : « Pour les uns, dit Lamartine, il est poésie; pour les autres, histoire; pour ceux-ci, amour; pour ceux-là, politique. Sa vie est le roman d'une grande âme. »

1. *Les Contemporains*, 4e série, p. 157. Paris, Lecène et Oudin, 1889.

Artiste et héros, — pensée et action, — grand poète, grand orateur, grand citoyen : n'est-ce pas là l'existence complète, la vie des dieux ; et ceux-là qui n'ont rempli que l'un des deux rôles sont-ils donc bien venus à contester la double gloire de ceux qui les ont conciliés ?

Le nom de Lamartine demeurera éternellement cher et sacré, non seulement à tous les amants de la poésie et de l'éloquence, mais à tous ceux qui chérissent la patrie française et la justice sociale.

Si la politique a diminué Chateaubriand, elle a grandi Lamartine.

CHAPITRE XIV

DÉBUTS PARLEMENTAIRES. — FORMATION DE L'ORATEUR (1834-1835)

I

Quelles étaient ses idées, quel était son état d'esprit au moment où il arrivait à la Chambre ?

Par son père, il tenait à la monarchie légitime : par sa mère, à la maison d'Orléans. La royauté de droit divin s'était tuée : il s'agissait de faire vivre la monarchie nouvelle, issue du droit populaire. en gouvernant au profit du peuple qui avait fait la révolution. Ainsi ses idées politiques étaient, en quelque sorte, mixtes, — comme ses premières poésies, à la fois classiques et nouvelles.

Il n'avait pas, il n'eut jamais de préférence exclusive pour telle ou telle forme de gouvernement, — parce qu'il n'y voyait, en effet, que des formes. Il avait été élevé dans les habitudes de res-

pect et de fidélité chevaleresque du Français de race militaire à ses rois légitimes; il avait toujours détesté la servitude de l'Empire qui pesait sur les âmes quand il était entré dans la vie; il avait considéré la Restauration comme une délivrance et comme une renaissance de la liberté constitutionnelle[1]; il l'avait servie avec les jeunes gens de son âge, comme garde-du-corps, puis comme secrétaire de légation; il l'avait vue tomber avec un regret mitigé, en blâmant ses fautes. Maintenant, il fallait tirer parti du régime nouveau, — qu'il n'avait point souhaité, — pour assurer le développement du principe de liberté.

Que ce principe, disait-il, triomphe sous une république ou sous cette forme mixte de gouvernement qu'on appelle système représentatif, peu importe : c'est affaire de temps et de mœurs. Je n'ai pas un superstitieux respect pour telle ou telle de ces combinaisons des pouvoirs, et le mérite du gouvernement constitutionnel, à mes yeux, est surtout d'exister, et d'être en rapport assez exact avec les nécessités d'une époque de transition, où il y a trop de liberté dans les désirs pour supporter la monarchie, et trop de monarchie dans les habitudes pour supporter la république.

La révolution triomphante avait naturellement surexcité toutes les énergies et remué le sang de la nation; les générations nouvelles brûlaient d'em-

1. Voir la note remise par Lamartine à M. de Chamborant de Périssat pour le comte de Chambord, en 1850.

ployer leurs forces : arrêter cet élan, comprimer cet essor, refouler les aspirations de ce peuple qui venait de combattre et de vaincre, c'était tourner contre le régime de Juillet les éléments de vie qui auraient pu le servir. Lamartine le sentit, et subordonna la question politique à la question sociale. C'est en cela surtout que consiste son originalité.

Il est le premier dans nos assemblées qui ait deviné et proclamé toute l'importance de ces problèmes qui agitent si profondément la société contemporaine et ne lui laisseront de longtemps aucun repos. Dans son opinion, les gouvernements qui ne les comprendront pas seront emportés par le torrent. Il va donc reprendre et développer à la tribune les idées que nous avons suivies dans la *Politique rationnelle*, puis dans le *Voyage en Orient*[1] : la politique moderne n'est plus seulement un art d'équilibre constitutionnel, elle doit être la science de la charité sociale ; il faut faire passer le christianisme dans les lois ; il faut gouverner au profit des masses populaires, élever sans cesse, matériellement et moralement, les petits, les humbles, les souffrants. Ainsi sa pensée allait bien au delà de l'étroite scène du pays légal, des Chambres censitaires ; elle s'élançait déjà sur le vaste théâtre où se jouent à présent nos destinées.

1. Dans le résumé politique qui termine le *Voyage en Orient*, il montrait déjà « le *socialisme* » comme le remède nécessaire aux maux produits par l'*individualisme*.

Et quel était, à ses yeux, l'instrument nécessaire, indispensable, de cette politique nouvelle? — C'était un gouvernement fort. Il eut toujours un sens très prononcé de l'autorité; et c'est par là qu'il se rapprochait des conservateurs. Nous avons vu ses tendances à cet égard, dès 1818, dans ses lettres sur sa tragédie de *César*, et aussi sur Bonaparte: « Il savait juger l'homme, il savait le gouverner. » Ces vues se fortifièrent avec l'expérience. Il écrit en 1828, à propos de projets de décentralisation: « Votre système se résout par l'individualisme, la chose la moins patriotique et la moins humaine; le mien, par la collection et l'unité donnant à l'action humaine l'intensité et l'irrésistibilité d'une action divine. Vous oubliez trop la grande utilité des gouvernements: c'est de produire non pas seulement la liberté, le droit, la sécurité, mais *la force sociale* pour opérer ce que Dieu veut opérer par l'homme et pour l'homme. Les nations sont de grandes machines, vous les disloquez. » A la veille de la révolution de Février, il écrira encore: « Je ne suis pas radical... Le radicalisme est le désespoir des idées. Je n'en serai jamais là. Mon défaut serait plutôt le trop de penchant pour être gouverné à tout prix. » Et. vers la fin de sa vie, dans ses *Mémoires politiques*, il ira jusqu'à dire: « Le salut du pays par des moyens honnêtes est, tout considéré, ma seule loi, parce que je suis homme de gouvernement avant d'être homme de liberté. Je

l'avoue, la liberté honore tout le monde, mais n'a jamais sauvé personne[1]. »

Nous retrouverons les mêmes idées dans plusieurs de ses discours, notamment dans celui des chemins de fer, et dans ceux des 8 et 9 mai 1839.

Cette double disposition d'esprit, — les aspirations novatrices, et le goût de l'autorité; la foi démocratique, humanitaire, et le désir d'un gouvernement fort, — nous donne la clef de tout son rôle politique. Les conservateurs ne comprenaient le pouvoir que comme un instrument de résistance, tandis que l'opposition, en l'attaquant comme elle avait attaqué le gouvernement de la Restauration, risquait de renverser le nouveau comme elle avait renversé l'ancien. Les idées de Lamartine sur le progrès des institutions démocratiques, sur la mission sociale du gouvernement, le rapprochaient de l'opposition; mais il voulait d'abord, comme les conservateurs, affermir le pouvoir nouveau, le mettre hors de cause et le défendre dans sa lutte contre les factions. L'outil des réformes qu'il rêvait était un gouvernement sûr de son lendemain.

D'autre part, il n'était ni avec les légitimistes, qui le considéraient comme un transfuge, et que lui de son côté accusait de chercher le bien dans l'excès du mal; ni avec les républicains, en qui il voyait des sectaires, des héritiers de la Terreur, sans se

1. *Mémoires politiques*, livre XXXV, p. 462.

rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir d'affinité secrète entre leurs idées de justice sociale et les siennes.

Il s'assit sur les bancs des conservateurs, croyant apparemment qu'il lui serait moins difficile de les amener à ses idées de progrès, que d'amener l'opposition à ses idées de gouvernement. En quoi il se trompait : car les conservateurs ne comprenaient qu'une politique de frein et d'immobilité ; et il en résulta que, du milieu du parti conservateur et au point de vue même des idées de conservation, il fut conduit à faire une opposition presque incessante aux actes des divers ministères qui, pour la plupart, représentaient ce parti. D'accord avec eux pour défendre le pouvoir nouveau, il ne l'était pas sur l'orientation à lui donner; et, tant qu'il espéra le convertir à ses idées, il ne voulut pas se joindre à l'opposition uniquement occupée à le combattre. En fait, il allait donc rester seul, en dehors des partis, à la fois conservateur et progressiste, rêvant une transaction, une conciliation, parfaitement raisonnable en théorie, mais irréalisable en pratique, entre les hommes les plus éclairés des deux fractions de la Chambre, et d'où sortirait un parti nouveau, « le parti social ».

« Un homme social, quand le suffrage de ses concitoyens l'envoie dans un corps législatif, disait-il à ses électeurs, n'examine pas quelle est la main qui lui présente une loi ; mais il examine la loi elle-même, et,

s'il y trouve du bien, il ne l'appelle pas mal ; s'il y trouve la vérité, il ne l'appelle pas mensonge ; s'il y trouve la justice, il ne l'appelle pas iniquité : il la vote. »

Le parti social ! Le mot faisait sourire. Un jour, M. Thiers, voyant Lamartine entrer et monter le long de la rampe tout en haut des gradins de droite : « Ah ! dit-il à mi-voix, voilà le parti social qui entre ! »

Lamartine allait donc être isolé dans la Chambre. « Mes longs voyages, dit-il, m'avaient rendu plus indifférent encore aux divers partis qui divisaient mon pays. J'étais un étranger pour les factions parlementaires ; je n'eus pas de peine à m'en isoler. » Mais cet isolement, qui était une faiblesse pour le présent, était une force pour l'avenir. Quand on lui demanda où il siégerait : « Au plafond », dit-il. — Oui, au plafond ; quelquefois même au ciel, ou parmi les nuages brillamment colorés de toutes les nuances du prisme, et d'où jaillissaient des rayons ou des éclairs qui illuminaient l'avenir. C'était une politique à longue échéance, à longue portée ; mais les esprits courts s'y trompaient, ne voyant là que pure imagination et fantaisie. Il y avait, dans cette situation complexe et unique, une secrète logique et une haute raison, que les événements devaient faire apparaître peu à peu. De ce point de vue, tous les discours de Lamartine s'éclairent, et sa conduite se tient d'un bout à l'autre.

II

On se tromperait fort si l'on se figurait un Lamartine fascinant du premier coup les assemblées et les foules, comme le poète avait séduit en un instant les âmes élevées et nobles. Le poète n'était arrivé à ce coup de maître que par de très longs coups d'essai; il en fut de même de l'orateur : efforts, études, labeurs accumulés, c'est encore à ce prix que nous le verrons acheter lentement sa seconde gloire, essayant cent diverses voies, traversant le feu des railleries, avant de parvenir à la maîtrise.

Il récite ses premiers discours, qui tombent dans l'indifférence. Au lendemain du second (sur l'Orient : ce fut son début véritable), il écrit à son père : « Je veux m'exercer tant que pourrai à parler hardiment et souvent sur toutes choses, pour vaincre la difficulté extrême de la tribune » (9 janvier 1834). Il tente donc l'improvisation, et y réussit peu à peu ; puis il s'exerce à la réplique, — ce qui n'empêche pas, bien entendu, ses bons collègues de dire qu'il récite encore, même alors qu'il éclate soudainement. On l'écoute, on l'applaudit ; il prend conscience de sa force et s'enivre de son succès : « L'éloquence est en moi plus que la poésie. » (22 septembre 1835.)

On lui reproche d'appliquer aux affaires la langue

du poète ; c'est que sa politique est une poésie en action, la poésie de l'Évangile. Cette voix qu'il a prêtée d'abord à l'amour mystique, il la prête maintenant à l'amour de la France et de l'humanité. Si la logique des idées se revêt des splendeurs du style, si l'éclat de l'imagination s'ajoute au grandiose des pensées, laissons les esprits froids s'en plaindre et traiter de phrases ce qui n'est souvent que la magnifique expression d'une vue juste ou d'un sentiment généreux ; qu'ils se traînent, s'ils veulent ; qu'ils pardonnent malaisément le haut vol au génie : les amis de la justice trouveront les mêmes enchantements dans ses discours, que les amants de la beauté trouvent dans ses vers.

Une des choses qui, selon Cicéron, font le grand orateur, la faculté d'élever les questions du particulier à l'universel, Lamartine l'avait par nature, et l'art y avait ajouté encore. Il n'avait à se défendre que de trop planer. A la tribune, les idées générales doivent être lestées de faits. Si le vague de la pensée peut convenir à la poésie, il ne convient point à la politique : la plus extrême précision y est nécessaire à chaque minute. Lamartine, avant de s'être résolu à aborder les questions d'affaires, s'élève au-dessus des réalités : volant très haut, il ne se pose ni ne prend pied nulle part. Mais, bientôt, il s'ingénie, il fait un continuel effort sur lui-même pour se façonner au tour d'esprit, aux habitudes de l'assemblée qui l'écoute. On suit les traces de ce travail

opiniâtre dans chacun de ses discours. Les portraits successifs que M. de Cormenin trace de l'orateur témoignent des progrès que celui-ci accomplit d'année en année : les éloges, lentement obtenus de la malice du pamphlétaire peu à peu dompté, n'en ont que plus de prix [1], étant comme les empreintes successives d'un succès disputé et croissant.

D'autres s'enflent et se travaillent pour simuler l'abondance oratoire ; ils brassent les mots. Lamartine déborde naturellement, et n'a besoin que de se contenir. Il a le large courant des pensées et des paroles, nécessaire à l'éloquence devant les grands auditoires, où une concision fine ne fait point d'effet. Il a le flot et « le fleuve » [2]

Lamartine orateur, dit M. Émile Ollivier, était grave plus qu'ému, solennel plus que pathétique; ses pensées étaient plus animées que son action .. Argumentant peu, il saisissait moins par la méthode et la vigueur des déductions que par le bonheur des images, la nouveauté et la largeur des aperçus,... la profondeur saisissante des maximes, devenues aussitôt des proverbes ou des mots de ralliement...

Cette impression concorde avec celle de Louis Blanc, qui l'avait dépeint ainsi :

Son geste était solennel; ses paroles, toutes de pourpre et d'or, tombaient de ses lèvres avec une lenteur caden-

1. Comparer les diverses éditions du *Livre des Orateurs*, notamment celle de 1838 et celle de 1847.

2. *Flumen orationis.* Cicéron.

cée; c'était avec une dignité froide que sa haute taille se balançait; et; s'il est permis de s'exprimer ainsi, le battement de cœur de son éloquence était trop constamment tranquille et trop égal; mais il est une gloire qui appartient sans contestation à M. de Lamartine: à une époque où beaucoup de républicains en étaient encore à renfermer le salut du peuple dans la substitution d'un consul à un roi, lui, légitimiste converti de la veille, il annonçait déjà la réforme sociale[1].

III

Ayant fait sa moisson de rêves et d'images sur la mer et sur les montagnes, dans les déserts et les ruines de la Syrie, il rentre en France à la fin de l'année 1833, brûlant, pour faire diversion à sa douleur paternelle, d'employer ses forces renouvelées.

La situation exceptionnelle qu'il est décidé à prendre dans la Chambre va déterminer le choix de ses premiers sujets et la sphère de son éloquence. Loin de la politique contingente, il choisit d'abord des questions en dehors du champ de manœuvres des partis. L'Orient, dont il est plein, lui fournit le sujet de ses deux débuts : l'un, le 4 janvier 1834, jour même de son entrée à la Chambre, par une courte apparition dans la discussion de l'Adresse; l'autre, le 8, par un grand discours où il

1. *Histoire de Dix Ans.*

continue l'idée de son livre : le démembrement de la Turquie à partager entre les puissances européennes, sous forme de protectorats [1].

Une politique d'effacement avait succédé à la politique plus fière et plus française de Casimir-Périer ; nulle satisfaction n'était donnée au besoin de gloire de notre race. Lamartine montre à la France ce vaste champ d'activité et propose d'y détourner le trop-plein de la sève patriotique et l'effervescence populaire.

La France, en présence des convulsions de l'empire ottoman, restera-t-elle les bras croisés, laissera-t-elle le champ libre à l'ambition de la Russie, qui convoite Constantinople, et de l'Angleterre, qui convoite l'Égypte, route des Indes? Ou bien, au contraire, se mettra-t-elle en mesure de profiter des complications ultérieures et de s'assurer des compensations?

L'orateur propose donc un Congrès européen chargé de surveiller les destinées de l'empire turc et de les régler lorsque viendra l'heure. Au bout de cette politique, il aperçoit un remaniement pacifique de l'Europe, une réforme des traités de 1815 : la France pourra échanger plus tard ses droits en Orient contre des territoires en Europe, et se faire restituer à Constantinople la frontière du Rhin.

1. Ce que M. Thiers appelait malicieusement « mettre en éducation » les provinces de l'empire turc.

Telles étaient les vues que le nouveau-venu apportait à la Chambre dans ses deux premiers discours. La Chambre ne voyait pas si loin et ne fit guère attention à ces grandes perspectives. A la vérité, il prévoyait l'avenir lointain plutôt qu'il n'indiquait la politique nécessaire de la minute. En voulant aller au-devant des événements pour ne pas se laisser surprendre par eux, il sautait par-dessus les transitions indispensables de la politique pratique. Lui-même. en 1849, dans ses *Mémoires*, après son passage aux affaires et après sa chute, lorsqu'il songera à retourner en Asie-Mineure pour y fonder une colonie agricole sur un territoire concédé par le Sultan Abd-ul-Medjid, croira devoir désavouer l'opportunité de ces deux discours :

Je proclamai, dit-il, je ne sais quel prétendu droit de civilisation, comme un droit absolu d'attenter aux nationalités établies, sans en rendre compte à Dieu ni aux hommes; en sorte qu'il suffirait à un peuple de se croire plus civilisé que ses voisins pour leur déclarer la guerre et pour les balayer de leur place sur le globe... Rien n'était, au fond, plus coupable et plus immoral que ce prétendu droit d'expropriation des Ottomans [1].

Toutefois, s'il immolait trop vite l'empire turc, il était dans la vraie voie de la politique du siècle

1. Voir *Mémoires politiques*, t. Ier, p. 312 à 315.

quand il voulait qu'aucune puissance n'intervînt isolément dans les affaires d'Orient.

Mais, si l'imagination du voyant brusquait les situations et devançait les temps, est-ce que la politique terre à terre des « habiles » était plus prudente? Le programme de Lamartine valait ce qu'il valait ; mais les autres n'avaient pas du tout de programme. Aussi devaient-ils se laisser surprendre par les événements. Lorsque, six ans après, la situation de la Turquie se sera compliquée et aggravée, le Congrès que Lamartine a demandé inutilement en 1834 se réunira à Londres, et la France en sera exclue : la politique des habiles aboutira au traité du 15 juillet.

Voilà comment Lamartine prit position sur la politique extérieure. Comment allait-il prendre position sur la politique intérieure?

Après avoir demandé l'amnistie pour les Vendéens insurgés, en adressant un dernier salut au passé, « à cette légitimité qui n'est plus à craindre, mais à plaindre », il trace pour la première fois, le 13 mars, l'esquisse générale de sa politique :

Le premier besoin d'un gouvernement, c'est de vivre : bien ou mal, il représente quelque chose de plus pressant que la liberté même : l'ordre, la paix publique, la sécurité, dans la rue, dans le foyer, dans la propriété, dans la vie. Voilà ce que nous sommes en droit de lui demander ; voilà aussi ce que nous devons lui donner les moyens de maintenir quand il le réclame au nom du

salut public. Pour ma part, je ne marchanderai jamais le pouvoir au gouvernement dans les temps de crise... Mais le péril passé, mais l'ordre rétabli, je demanderai compte au gouvernement du pouvoir temporaire que je lui aurai prêté. Je lui dirai : Qu'avez-vous fait pour prévenir le retour d'aussi fatales nécessités? Il y a trois ans que vous demandez des secours à la législation, il y a trois ans qu'on vous en accorde... Mais des lois pour vivifier les industries, pour éclairer et moraliser les ouvriers, pour occuper et satisfaire cet excès de forces qui tourmente la population et la jeunesse française; des lois de prévoyance, d'avenir, de lendemain? Point. Et... ces reproches ne s'adressent pas seulement... aux ministres actuels;... ils s'adressent à tous les systèmes ministériels qui se sont succédé depuis quinze ans. Tous ont fait de la politique viagère : il semble que pour eux toute la science des gouvernements soit renfermée dans ce seul mot : *réprimer !* et qu'ils aient voulu réduire le gouvernement d'un grand peuple aux proportions d'une préfecture de police. Est-ce là gouverner, messieurs?...

L'esprit social a remplacé l'esprit monarchique...

Aux lois de répression il faut substituer des lois de prévoyance. A ce gouvernement, qui ne répond que par la force aux agitations et aux aspirations de la démocratie, il indique les problèmes qui résultent du développement de l'industrie et des grandes agglomérations ouvrières.

Ayons d'autres conciliateurs que nos soldats, d'autres arguments que nos baïonnettes... Mettons enfin la charité dans nos lois; mettons les intérêts, la morale, la religion et le bonheur du peuple à l'ordre du jour.

Ce discours ne fut pas sans produire quelque effet sur la Chambre. Les deux ou trois précédents avaient été écrits et récités; dans celui-ci il y avait une part d'improvisation, qui commença à mordre sur l'auditoire; outre que, pour la seconde fois, l'orateur prenait à partie le ministère.

Le 13 mai[1], il revient sur la même idée, et, de plus, il pose la question de la réforme électorale :

Les forces de pure résistance n'ont qu'une durée que l'on peut calculer à jour fixe. Tout s'émousse, même les baïonnettes. Il faut une force d'impulsion à votre politique; il lui faut un sens social, une pensée organisatrice... Il faut l'intelligence de ce que la société demande... Elle demande d'abord de la morale et de la lumière, que vous lui donnez avec trop de parcimonie dans votre système trop étroit d'instruction publique. Elle demande un système d'élection plus vaste, qui, en élargissant la base politique de la société, lui donne plus d'aplomb sur elle-même, et permette à toutes les classes de faire représenter leurs besoins et leurs intérêts devant la législation; elle demande des enquêtes permanentes sur nos maladies industrielles; elle demande l'allègement ou le redressement de certains impôts qui, comme l'octroi et d'autres impôts indirects, atteignent aveuglément le riche et le pauvre, et portent d'un poids plus lourd sur les classes ouvrières; elle demande que vous retiriez une partie surabondante de vos prolétaires de l'état où ils sont, en leur fournissant du travail soit par voie d'association, soit par avances de capitaux et de terres dans les colonisations à l'intérieur ou au de-

1. Discours sur les associations.

hors... Ce qu'il faut aux gouvernements, ce qu'il faut aux oppositions, c'est l'amour du peuple, c'est le zèle du bonheur des masses; c'est la charité dans nos lois: jetons-en à pleines mains, elle sera plus puissante que la force brutale...

On propose une réduction au budget de l'enseignement; il la combat; et, tout en rendant justice à M. Guizot pour sa loi de 1833, il demande de nouvelles écoles primaires, l'augmentation du traitement des instituteurs, la multiplication des écoles normales, la composition et la propagation de livres élémentaires, pour opposer au débordement des idées subversives la raison publique élevée, accrue, et, en légitimant la révolution récente, prévenir une révolution future.

Ainsi, dès la première étape de sa carrière parlementaire, il s'est posé, avec ses vues d'avenir, ses idées de réformes politiques et sociales, sa large et clairvoyante sympathie pour le peuple, en face de ce régime qui, uniquement préoccupé de vivre au jour le jour, n'a qu'une sagesse courte, une politique d'expédients, et borne aux étroites limites du « pays légal » la vie et les destinées de la Nation. C'est à cette Nation qu'il pense, plus qu'au monde parlementaire, où il restera isolé longtemps encore. Il n'est pas compris, il ne peut l'être, mais il sait ce qu'il veut, où il va. Il devient une renommée de tribune, sans être encore une influence dans le Parle-

ment; un talent admiré, mais solitaire. Cet isolement, il le veut. Au milieu de cette session, il écrit à son père :

... Je veux de l'impopularité des partis, parce que mon système, que je révélerai successivement, ne doit prendre son point d'appui que sur la conscience et les intérêts du pays. Vous vivrez assez pour le voir éclore... En attendant, ne prenez aucune inquiétude. Celui qui m'inspire me soutiendra ; et puis, il n'y a aucun danger autre que le ridicule, les injures, les calomnies. J'y suis cuirassé, je les veux. Tout cela aura sa réaction plus tard. Comme ma conscience est nette et que je ne veux que le triomphe des honnêtes gens par la raison, on le reconnaîtra en son temps, et tout le reste s'évanouira [1].

Un écrivain allemand, au sujet des opinions d'avenir qui triomphent tard, disait : « Je placerai mon navire sur le promontoire le plus élevé du rivage, et j'attendrai que l'Océan monte assez haut pour le faire flotter. » M. Thiers, en 1846, croira pouvoir appliquer cette image à sa propre politique. Ne convient-elle pas bien mieux à la politique de Lamartine ? En attendant qu'il dirige, il domine : il défend tous les grands intérêts de la conscience publique. Caractère indépendant, esprit précurseur, génie instinctif. Béranger disait : « Lamartine lui-même ne sait pas toutes les idées qu'il a. » Il semble, en effet, que, comme Socrate, il ait son

1. Du 17 janvier 1834.

« démon » qu'il entend. Il est fataliste-providentiel, il ne doute pas du rôle qui l'attend; son horizon s'ouvre de plus en plus, et recule à mesure qu'il avance; il y voit clair avec son âme. La foi est en lui, dès sa mère : toujours même racine, mais bien d'autres rameaux !

IV

Le 30 décembre, devant la Chambre nouvelle [1], il demande encore l'amnistie, et pour les prisonniers de Ham (les ex-ministres de Charles X), et pour les Vendéens royalistes, et pour les Lyonnais républicains :

... Les républicains, vous avez un moyen sûr de les vaincre, et vous n'en avez qu'un : prenez d'avance leurs positions, devancez-les; donnez au pays ce qu'ils lui promettent. Par votre système d'immobilité, c'est vous qui feriez des républicains. Une opinion n'est forte que des droits qu'on lui refuse, et non pas de ceux qu'on lui accorde.

A ceux qui lui reprochent de faire de la politique de sentiment, il réplique :

Qu'est-ce donc que les hommes,... si ce n'est tout

1. La session de 1834 close le 24 mai, la Chambre avait été dissoute le lendemain, et les collèges électoraux convoqués pour le 21 juin. Lamartine, élu dans le Nord et dans Saône-et-Loire, opta pour Bergues, restant fidèle à ses premiers électeurs.

sentiment et passion ?... Montrez-moi donc un seul grand résultat dans l'histoire qui n'ait été obtenu par un grand et unanime sentiment remué à propos dans le cœur des masses ! Les hommes timides, les politiques d'expédients, les légistes, n'osent pas, ne savent pas se servir de ce ressort ; ils tremblent devant ce terrible et utile instrument ; mais les grands remueurs d'hommes et de choses savent le saisir, et transportent le monde politique à l'aide de ce puissant levier.

Malgré cet éloquent discours, M. Thiers, ministre de l'Intérieur, appuyé par M. Guizot, ministre de l'Instruction publique, fit repousser l'amnistie. L'antipathie entre eux et Lamartine commençait à se déclarer.

Le 3 février 1835, à propos des caisses d'épargne, il aborde de nouveau la question sociale :

La charité politique de ceux qui gouvernent, de ceux qui possèdent, envers ceux qui souffrent, est non seulement un devoir de morale divine, c'est encore la seule, la souveraine habileté gouvernementale. La Révolution française... a suscité bien des questions, et les a bien ou mal résolues toutes... La question des prolétaires, la dernière peut-être, celle qui reposait au fond de toutes et qui les résume toutes, est celle qui nous presse aujourd'hui... La question des prolétaires est celle qui fera l'explosion la plus terrible dans la société actuelle, si la société, si les gouvernements se refusent à la sonder et à la résoudre...

Et il dénonce « le dénuement des classes ouvrières abandonnées à elles-mêmes par l'individualisme, devenu notre loi générale ».

Dans la même session, il parle sur le duel ; sur la responsabilité des ministres ; sur le traité avec les États-Unis ; sur l'émancipation des esclaves ; défrichant par tous les bouts son grand programme, entamant tous les problèmes, — politiques, économiques et sociaux.

Mais la discussion capitale par laquelle il se fit désormais compter fut celle des lois de septembre.

Après l'attentat de Fieschi, le gouvernement, attribuant aux excès de la presse le déchaînement des passions anarchiques qui éclataient en de tels crimes, présenta aux Chambres une législation sévère à l'excès. Pour garantir le paiement des amendes que les journaux pourraient encourir, le projet leur imposait des cautionnements énormes. Il en résultait que les gros capitaux seuls pouvaient engager la lutte. *Silence aux pauvres !* L'émotion fut si vive dans le public, que les sceptiques eux-mêmes et les gens indifférents d'ordinaire la ressentirent. Alfred de Musset, qui, par une sorte de dandysme, affectait de dédaigner la politique, sortit cette fois de son insouciance pour stigmatiser ces lois draconiennes. Il appelait à la rescousse Aristophane et ses véhémentes parabases. Seulement, faute de conviction, il ne réussissait guère à les égaler :

Étourdis habitants de la vieille Lutèce,
Si vous êtes vivants, à quoi pensez-vous donc ?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse !...

Mais, fatigué déjà de cette velléité politique, lui-même bientôt se rendormait. Lamartine, point. Le 21 août, il entre en guerre contre le projet. C'est son grand premier pas dans la politique militante. La cause est bonne, elle inspire l'orateur. Il a en face de lui trois adversaires puissants, le duc Victor de Broglie, président du Conseil, M. Thiers et M. Guizot, qui tous trois jusqu'alors ont été les champions de la liberté de la presse et qui la restreignent aujourd'hui. Lamartine, fier de combattre le bon combat, va ajouter à son élévation naturelle la précision et l'énergie, porter des coups droits.

Suivant lui, l'excès même de la liberté a cet avantage, « de dire tout haut le dernier mot des factions, de crier sur les toits la pensée secrète des ennemis de la société,... d'être un éternel *Qui vive!* » C'est donc une fausse prudence que de la supprimer ou de la bâillonner... Qu'elle crée des difficultés aux gouvernants, c'est possible. Mais le problème et la gloire des gouvernements libres est de gouverner contre vents et marées, et « de faire sortir l'ordre de la liberté. La société est une mêlée : gouverner, c'est combattre. Avec la liberté de la presse, les gouvernements peuvent être difficiles; sans elle, ils sont impossibles ».

On ne supprime point les passions humaines. Si elles abusent de la presse, eh bien! ne peut-on user d'elle pour les combattre? La presse, par la discussion libre, est « l'outil de la civilisation ». Briser cet

outil, c'est acculer un peuple aux violences. Pour les prévenir, « c'est sur les mœurs, c'est sur l'opinion qu'il faut agir. Et comment agit-on sur l'opinion? En donnant des directions et des impulsions au corps social ».

... Ne voyez-vous pas qu'il s'énerve dans l'inaction... où vous le tenez depuis Juillet?... Le moyen, c'est de ne pas ajourner sans cesse les réformes utiles aux masses; c'est de ne pas laisser stérile plus longtemps pour l'humanité une révolution faite par le peuple; c'est de donner de fortes et généreuses impulsions à l'esprit public au dedans, à la France au dehors...

Le discours, d'un bout à l'autre, flambe d'éloquence et de vérité. Dans la péroraison, il s'écrie : ... « Je ne suis pas un homme de Juillet, mais je suis un homme du pays et du temps : la honte du pays rejaillirait sur nous tous, si ces lois étaient acceptées. »

Malgré ces nobles paroles et ces coups éclatants, la fausse prudence l'emporta : les lois de septembre furent votées; et ce vote demeura, comme l'avait prédit l'orateur, « une date dans l'histoire des aberrations, des ingratitudes humaines ». Née de la liberté de la presse, cette monarchie l'étouffait.

Jusqu'ici, les discours de Lamartine, même quand la Chambre n'était pas insensible à leur beauté littéraire, n'avaient point eu grande prise sur elle. Il charmait l'assemblée plutôt qu'il n'y

était compté. Il le fut, à dater de ce discours. Cette fois, l'opinion libérale et le parti démocratique accueillirent chaudement le grand orateur. M. Royer-Collard lui-même, dit-on, vint le féliciter à son banc, et lui demanda pourquoi jusqu'alors il n'avait parlé que sur des généralités théoriques, qui le privaient de son influence naturelle dans les questions de tous les jours. — « C'est, répondit Lamartine, afin de parler par la fenêtre à la masse du pays, qui ne fait aucun cas des discussions oiseuses entre le ministère et l'opposition. — Je vous entends, reprit Royer-Collard; mais, pour parler par la fenêtre, il faut d'abord être dans la Chambre. » Lamartine comprit, et résolut dès lors de se mêler plus fréquemment aux affaires courantes.

C'est de là que nous repartirons plus tard, pour le suivre dans ce qu'on peut nommer sa seconde manière parlementaire. — Mais, en même temps qu'il va s'affermir sur le terrain pratique, se mêler davantage à la politique quotidienne, il ne perd pas de vue son large horizon, il le domine plus que jamais. Le 1er octobre, il écrit à Virieu, resté fidèle à toutes les croyances de leur jeunesse :

Il se fait, depuis mon voyage en Orient et mon incursion dans l'histoire, un grand travail de renouvellement en moi. L'aliment intellectuel que nous ont donné nos nourrices, ces bonnes et braves femmes d'Europe, ne suffit plus à mon estomac. Tu parais plus disposé à

t'en contenter... T'en contenteras-tu toujours? Ne sens-tu pas que tout a besoin d'être rénové? car rien ne suffit dans son dépérissement actuel. Bref, je deviens de jour en jour plus intimement et plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du monde, le repos et le mouvement. Certains esprits, certaines époques, sont ordonnés par Dieu pour servir de tous leurs moyens l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse et à genoux devant Dieu, et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation. Or, pas de rénovation par le passé : c'est le flot qui a coulé et qui n'abreuve plus une seconde fois les mêmes générations. — Je ne me prononce pas encore tout à fait ; j'y mets le temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois mon parti pris, j'irai très loin.

APPENDICE

A la page 41, ligne 3.

L'oncle, fort entiché de noblesse, avait combattu vigoureusement cette idée de mariage avec une jeune personne charmante mais de pure bourgeoisie. La conversation à ce sujet est très curieuse et très jolie :

« Si c'est ainsi que tu atteins tout ce que tu vises, tu n'attraperas pas grand'chose », me dit mon oncle M. de Lamartine.

J'entrai de plain-pied dans la question, et je me persuadai que j'allais arriver à un coup droit par une feinte.

« Je ne manque pas mon but tous les jours, répondis-je. Hier, j'ai eu l'honneur de causer avec M. P... et j'ai mis le cap sur les élections. M. P... votera pour vous, mon oncle. »

Son regard tomba sur moi avec des éclairs aigus.

« Je te remercie de l'occasion que tu me donnes pour montrer un peu ce que j'ai dans ma gibecière, reprit-il. Tu ne me duperas pas sur le vrai sujet de tes conversa-

tions avec M. P..., et je ne veux pas acheter son vote par une concession qui nous amoindrirait. Mon héritier ne sera jamais son gendre, apprends cela. Nous avons commencé par la bourgeoisie, mais nous nous sommes épurés depuis des siècles et nous ne finirons point par elle. Tu aurais trouvé la Vénus de Médicis dans une maison qui a été d'abord une boutique, que je ne l'appellerais pas ma nièce. M. P..., s'il était un peu plus lettré, pourrait être mon collègue à l'Académie de Mâcon, mais il ne deviendra pas mon allié. Tu as l'honneur d'être noble, il faut garder ton rang. Quant à ton cœur, donne-le à qui tu voudras, mais ne le traîne pas devant M. le maire. Le Rhône traverse le Léman sans y perdre sa couleur : traverse la bourgeoisie tant qu'il te plaira, seulement conserve tes eaux et ne mêle pas ton sang. Il importe de faire des sacrifices pour que la promiscuité n'amène pas le désordre. Nous autres gentilshommes, nous sommes censés représenter la loyauté, le désintéressement et la fidélité : c'est une gloire qui vaut bien une douleur. Quand tu auras à ton tour des descendants à protéger, tu me sauras gré de t'avoir montré le profil de la vérité. Tu es condamné à n'épouser qu'une vicomtesse. Elle ne t'apportera peut-être pas une rose ; mais un bel arbre généalogique, qui prendra racine dans le sol des domaines que je te laisserai. Maintenant, accable-moi de ta colère intérieure, soulage-toi en écrivant une élégie sur elle et des ïambes contre moi. Enlève mademoiselle P... si ton gousset t'y autorise, et faites-vous marier par un serrurier en Angleterre, ou un imbécile

de curé espagnol. Je te rappelle que tu es mineur et que nous tirerons les verrous sur toi. Si tu parviens à les forcer, dis-toi en même temps que tu auras ruiné toute la famille. Je retirerai sa pension à ton père, je ne doterai pas tes sœurs, et je trouverai bien, dans quelque poulailler, des Lamartine de la branche cadette. Tu es averti. Je renonce à ma candidature : renonce à ta péronnelle. »

Il s'éloigna en sifflant mon chien, qui le suivit, tant on avait de respect pour lui dans la maison ; et je restai seul avec mon impuissance. Je fus traître devant les serments faits sous la lune et dans le cercle d'une valse. Je pensai au scandale que causerait dans toute la ville l'opiniâtreté de mon oncle ; à mes chères sœurs que j'allais vouer au couvent ou à la détresse ; à mon père qui n'aurait plus de quoi acheter un habit neuf à la Saint-Martin ; et à ma mère qui m'embrasserait en silence pour consoler mon amour, mais qui mourrait de la misère et de la dégradation de ses enfants.

Le lendemain, j'envoyai une lettre d'adieu à mademoiselle P... Et, pour souscrire à toutes les conditions, je partis pour l'Italie.

— Où vous rencontrâtes Graziella ? ne pus-je m'empêcher de lui répondre.

— Hélas, oui ! la lyre a sept cordes, j'ai joué de toutes !

— Et mademoiselle P... n'a pas eu vos strophes qui l'auraient fait vivre dans un rayonnement éternel comme celles qui lui ont succédé ?

— Elle ne l'a jamais su ; mais, dans tous mes portraits, dans tous mes enthousiasmes d'Elvire et de Graziella, il y avait d'elle. Je n'exagère rien en disant que jamais il ne s'est échappé de sourire attirant plus d'âmes soupirantes et enivrées. Prenez les tresses d'or des Muses quand elles dansaient sur la montagne sacrée avec leur dieu, ou les boucles brunes de Laura trempées dans la fraîcheur des ondes de Vaucluse et des rimes de Pétrarque, vous n'aurez rien de comparable à ce que déroulait de volupté et de langueur cette fille céleste ! »



Table des Matières.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

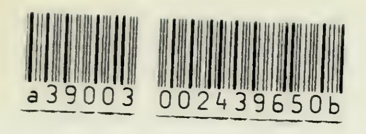
The Librar
University of
Date Due

JUN 13 1988

JUN 13 1988

OCT 29 1997

OCT 21 1997



CE PQ 2326
.D44 1893 V001
C00 DESCHANEL, E LAMARTINE.
ACC# 1224560